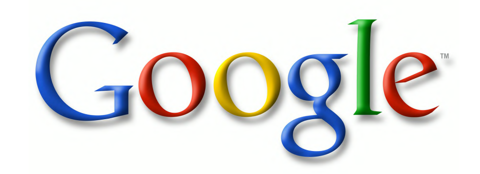
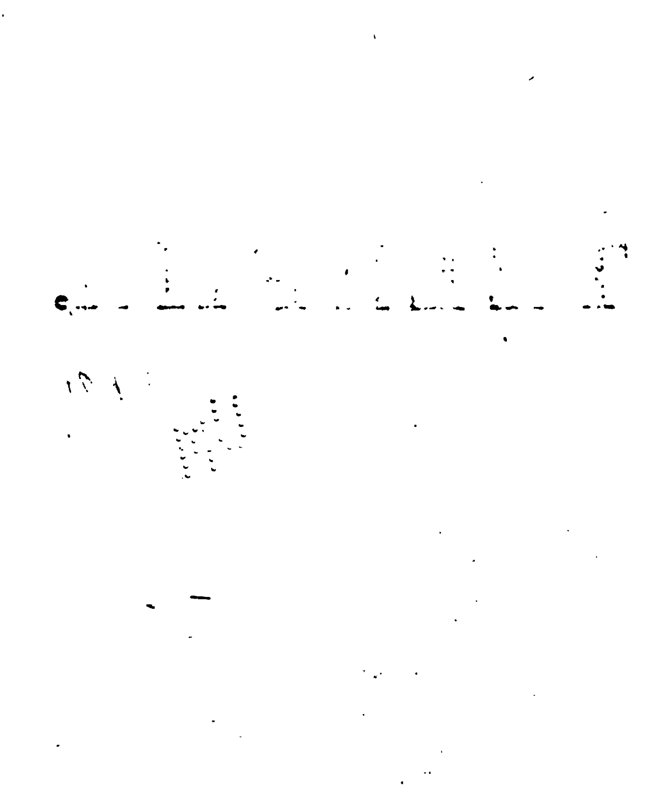



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



TÉLEPHE.





TÉLEPHE

EN XII LIVRES.

Et quorum pars magna fui.

VIRG.



A LONDRES;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

1784.



A MONSIEUR

DUBREUIL,

MÉDECIN.

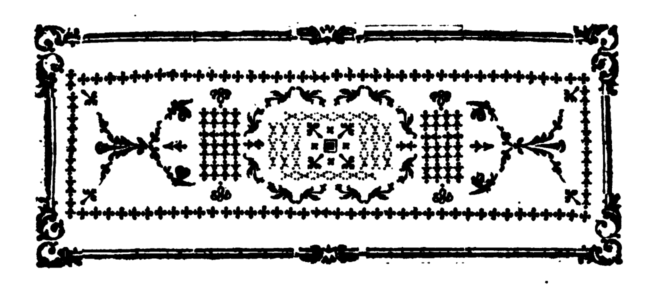
LE RESPECT
LA TENDRESSE
LA RECONNOISSANCE

OFFRENT CET HOMMAGE

A LA VERTU AUSTÈRE
A L'AMITIÉ GÉNÉREUSE
A LA PUISSANCE CONSERVATRICE.

FAUTES A CORRIGER.

Pages 51 ligne 2, dérobe; *lisez* dérobent.
62 ligne 5, d'hommes; *lisez* d'homme.
66 ligne 11, N'est-tu; *lisez* N'es-tu.
70 ligne 10, anéanties; *lisez* anéantis.
80 ligne 6, il trouva; *lisez* il trouve.
115 ligne 11, il; *lisez* ils.
140 ligne 6, sans avoir; *lisez* sans voir.
126 ligne 11, aux bornes de l'horizon. Nous; *lisez* aux bornes de l'horizon, nous
239 ligne 5, nous sommes; *lisez* nous nous sommes.



TÉLEPHE.



LIVRE PREMIER.

ENTRE la ville de Gnossus & le rivage de la mer, on voit des tombeaux épars dans une plaine stérile, dont la vue inspire la tristesse au voyageur solitaire. Elle n'offre à ses yeux ni arbres, ni ruisseaux. Tout y est calme dans l'air comme sur la terre; & rien n'y peut distraire l'homme sensible qui aime le silence, & qui se plait dans la douleur.

Télephe s'avançoit dans la Crète pour chercher l'hospitalité, lorsqu'il apperçut un vieillard qui erroit autour de ces tombeaux. Après l'avoir observé long-tems, il desira de l'interroger; c'est un infortuné, disoit-il, qui peut-être prendra quelque intérêt à mon sort. Je ne demande point

aux Dieux, que les Puiſſants de la terre m'aſſocient à leur deſtinée, il ne faut à mon cœur qu'un homme compatiſſant, qui me diſe : Vous êtes à plaindre, & je vous plains. Ce malheureux pleure ici, ſans doute, des enfans ou des amis, & privé des derniers appuis de ſa vieilleſſe, il vient chercher un remede à ſa douleur. Ah! ſans doute, c'eſt parmi les tombeaux que ſe trouve le repos d'une âme agitée, & je n'ai point encore joui d'un calme auſſi pur que celui que j'éprouve à leur aſpect. Abordons cet inconnu ; pourquoi craindrois-je de lui parler? Je ne veux ni l'importuner, ni l'offenſer. En parlant ainſi, Télephe s'approchoit du vieillard, mais la timidité de ſon âge l'arrêtoit par intervalle, & ſon viſage ſe couvroit d'une rougeur involontaire.

Sophosène (c'eſt le nom du vieillard) s'apperçut de ſon embarras. Jeune étranger, lui dit-il, craignez-vous d'aborder un infortuné? Hélas! que cherchez-vous dans ces lieux terribles? Fuyez loin de moi, craignez que ma triſteſſe ne flétriſſe juſqu'au fond de votre cœur, ou le plaiſir, ou l'eſpérance. A peine entré dans la vie, qu'avez-vous de commun avec les cendres de tant d'hommes qui n'habiteront plus ſur la terre? Laiſſez la douleur aux infortunés qui ne vivent plus que par elle.

Hélas! lui répondit Télephe, je ſuis du nombre de ces infortunés. Vous ne ſavez pas les malheurs qui ont aſſiégé ma jeuneſſe. A quoi ſervent la force & la ſanté, l'eſpoir d'une longue vie, lorſqu'on eſt le jouet d'une deſtinée inflexible, & qu'on ne voit dans l'avenir que des revers néceſſaires? Vous êtes malheureux, dit Sophosène? Vous connoiſſez donc la pitié & les affections touchantes. Je n'ai point trouvé dans ma Patrie ces ſentimens conſolateurs qui font ſupporter la vieilleſſe, & mon ame accoutumée aux douceurs de l'amitié dans un âge plus heureux, ne peut ſoutenir aujourd'hui l'indifférence des hommes qui m'environnent. Je viens dans cet aſyle redoutable & ſacré, m'abandonner à ma douleur ſolitaire; c'eſt ici que finiſſent, me dis-je à moi-même, & les injures du ſort, & les murmures qu'elles font naître.

Quelque beſoin qu'eût Télephe de ſoulager ſes peines par le récit de ſes malheurs, ſon premier mouvement fut de conſoler ce vieillard, & de lui demander le ſujet de ſa triſteſſe. Si vous penſez, dit-il, que ma jeuneſſe ne me rende point indigne de votre confiance, ſoulagez votre cœur en jouiſſant de l'intérêt que le récit de vos revers va m'inſpirer. Peut-être en vous racontant les miens, votre ſort vous paroîtra moins à

plaindre; peut-être remercierez-vous les Dieux de n'avoir pas abandonné vos jours à toute l'amertume qu'ils ont répandue ſur les miens.

Sophosène attendri le regarda avec des yeux mouillés de larmes; il le fit aſſeoir à côté de lui ſur un tombeau, & parla ainſi : Je ſuis né dans la ville de Gnoſſus, j'ai vu élever le palais du ſage Minos, qui nous donna les loix qu'il avoit reçues de Jupiter. Il appella dans cette ville les hommes les plus ſages & les plus laborieux de la Crète. Les peuples mêmes de la Grèce & de l'Egypte, attirés par la douceur de ſon règne & l'éclat de ſa gloire, accouroient en foule dans nos remparts pour jouir de ſa ſageſſe, & lui apportoient en tribut leurs lumières & leurs tréſors. Jamais les hommes ne virent une contrée auſſi floriſſante que la Crète, jamais ils ne firent des progrès plus rapides dans la connoiſſance des arts & de la vertu. Je deſcends de ces fameux Curètes qui élevèrent Jupiter ſur le mont Ida que vous voyez d'ici. Minos fit bâtir à ce Dieu puiſſant un temple magnifique, dont il me confia le miniſtère. Élevé dans l'étude de la Religion & de tout ce que les Dieux veulent faire ſervir au bonheur des hommes, je voyois avec une joie pure la Société ſe perfectionnant par les ſoins d'un Monarque bienfaiſant, comme les

Dieux dont il étoit l'image ; je me repréſentois les hommes de l'âge ſuivant rendus meilleurs que nous, les ſecrets de la Nature dévoilés à nos deſcendans, une communication plus manifeſte entre le cœur de l'homme & la volonté des Dieux, la paix s'établiſſant avec la raiſon, & réuniſſant toutes les Nations aux pieds du grand Être qui leur donna la vie, avec le droit de la défendre & le deſir de l'embellir : ces places, diſois-je, ſeront décorées de monumens qui immortaliſeront les hommes vertueux qui doivent naître. Là, des fontaines ſalutaires, ici des Temples auguſtes enchanteront les regards des Citoyens ſages & paiſibles, dont le cœur exempt des tumultueuſes paſſions n'éprouve de tranſports que pour jouir de la magnificence & de la gloire de la Patrie. Pourquoi la carrière de l'homme de bien eſt-elle ſi courte ? Pourquoi ne jouit-il pas du ſpectacle que pluſieurs générations éclairées par leurs erreurs & leurs découvertes préparent aux ſages qui nous ſuivront ? Cette idée me pourſuivoit ſans ceſſe, & mécontent de la meſure des jours que le ſort m'avoit preſcrite, j'importunois le Dieu dont j'étois le Miniſtre, par les vœux les plus inſenſés. Faites ceſſer, lui diſois-je, faites ceſſer tout-à-coup le mouvement & la vie qui m'animent, & rendez-moi après un ſiècle le

reste des jours que vous m'avez comptés, avec le souvenir de ma jeunesse; que le long intervalle qui séparera les deux moitiés de ma vie, me fasse jouir des avantages d'une vieillesse portée au-delà de toutes les bornes de la vie humaine.

Cependant je cultivois avec ardeur les lumières de ma raison, & le goût que j'avois pour la vertu. Tantôt m'égarant sur les montagnes de la Crète, j'observois les plantes les plus propres à la nourriture de l'homme & des animaux qui partagent avec lui le bienfait de la vie & les travaux qui la conservent; j'admirois en parcourant les villes & les campagnes, l'usage salutaire que nous avons fait des forces dispersées de la Nature; c'est alors que l'homme me paroissoit digne de la grandeur de son origine, par son activité & sa persévérance. Quelquefois à la vue des astres errans dans cet espace du Ciel, qui s'agrandit à nos yeux en perdant la lumière du jour, & ne laisse voir que des étincelles éparses dans l'immensité de ses ténèbres, je réfléchissois avec effroi sur l'impuissance de l'homme jetté au milieu de tant d'objets qui ne tiennent à lui que par la terreur dont ils le pénètrent. Je remercîois les Dieux de m'avoir admis un instant à ce spectacle qui semble communiquer sa grandeur & son étendue à l'être borné qui le contemple. J'admirois

ensuite avec quelle rapidité se succèdent & disparoissent sur la terre les spectateurs de ce grand tableau. Ainsi s'éteignoient par degrés dans mon cœur le desir de connoître & l'espérance de jouir : une mélancolie profonde flétrissoit toutes mes pensées. Le sage Cléonime qui m'aimoit comme son fils, s'apperçut bientôt de la perte de ma santé. Il voulut me faire abandonner ces sombres contemplations & me ramener à une vie plus active. J'essayai en vain de cultiver les champs du sage Aphranis mon père ; les instrumens de mon travail tomboient de mes mains, & la nuit me surprenoit souvent au milieu de mes réflexions involontaires. Cléonime exigea de mon amitié un sacrifice qui nous affligeoit l'un & l'autre ; il voulut que je quittasse ma patrie pour aller parcourir les contrées les plus célèbres de la terre. Je partis avec douleur ; j'ai erré cinquante ans, tantôt sur des mers inconnues, tantôt dans des contrées lointaines. Le récit de mes voyages seroit trop long ; je suis enfin revenu dans ma patrie, le cœur préparé à de nouvelles jouissances. Déjà je croyois recevoir les embrassemens de mes amis & revoir les objets qui avoient entouré mon enfance. O Dieux ! que ma patrie me parut changée. Je ne trouvai plus l'humble toît qui m'avoit vu naître, & je ne pus distinguer la place qu'il avoit

occupée. Des demeures nouvelles ont ſuccédé à l'habitation de nos pères. La génération que j'avois laiſſée n'exiſtoit plus, je doutai quelques momens ſi j'étois dans ma patrie. Mes yeux cherchoient inutilement parmi la foule de ſes habitans les Citoyens que j'avois connus. J'eus beau me retracer les effets du tems & la cruauté de ſes ravages, je n'en fus pas moins ſurpris, moins affligé de mes pertes & de ma ſolitude. On ne me témoigna par-tout que cette pitié commune, inſuffiſante à l'homme qui a beaucoup aimé & que le ſouvenir d'une vie glorieuſe rend peut-être plus difficile ſur les égards qu'on a pour lui. Un vieillard reconnut mes traits & me donna l'hoſpitalité. Il m'a laiſſé en mourant ſon héritage & ſa demeure couverte de chaume que vous voyez ſur le penchant de la colline. C'eſt-là que je paſſe dans les larmes & dans l'oubli les reſtes de ma vie. Je ne ſors que pour viſiter ces tombeaux. Voilà celui de mon bienfaiteur. Ici celui de Néoclès à qui je donnai les premières leçons du culte de Jupiter. Plus loin eſt celui de Cléonime, de ce ſage mortel que je quittai avec tant de douleur. Théophanes que j'avois laiſſé plein de force & de ſanté eſt couvert de cette pierre qui s'élève au-deſſus du terrain. Voilà tous mes amis. Je n'en ai point d'autres. Le ſeul plaiſir qui me reſte, le ſeul commerce que j'aye encore

avec eux ; c'eſt de lire leurs noms gravés ſur leurs tombeaux. Vous y lirez bientôt le mien.

Sophosène, les mains appuyées ſur ſes genoux, la tête inclinée, fit ſuccéder à ce diſcours un ſilence morne & douloureux. Il ne pleura point ; mais les traits de ſon viſage prirent le caractère ſombre de la douleur ſans eſpérance. Télephe avoit oublié ſes infortunes, pour s'affliger de celles du vieillard. O mon père ! lui dit-il en prenant ſes mains, qui ſait mieux que moi combien il eſt affreux de perdre ceux qui nous furent chers. La mort vous a privé de vos amis. Ceux qui furent les miens vivent encore ; & le ſort qui me les a fait perdre, me laiſſe une ſenſibilité funeſte & trompée, & va déſormais empoiſonner tous les ſouvenirs de mon enfance. Ah ! du moins vous fûtes aimé ; mais moi, avec quelle confiance je me ſuis livré à des careſſes infidèles ! Semblable maintenant à ces orphelins qui, dans les ténèbres de la nuit ou dans les illuſions d'un ſonge, ont embraſſé le phantôme de leur père ; le ſouvenir de ces embraſſemens fait friſſonner tout leur corps & glace leur ſang. C'eſt avec la même horreur que je me rappelle les careſſes perfides qui faiſoient le bonheur de mon enfance. Et ſi les Dieux qui ont mis ſur votre front le caractère de la vertu & dans votre cœur le beſoin d'aimer, daignent vous inſ-

pirer quelqu'intérêt pour moi, vous aurez le premier consolé mes maux & adouci ma destinée.

A ces mots le vieillard embrassa Télephe. La nuit s'approche, dit-il; les vents du couchant vont amener sur notre tête ce nuage sombre qui nous dérobe l'horison. Ma demeure est simple, mais elle garantit des frimats. Si vous voulez me la rendre chère, venez-y recevoir l'hospitalité. Ils s'avancèrent vers la colline. Sophosène marchoit avec une vigueur dont il étoit étonné. Une force nouvelle sembloit l'animer. Il avoit langui sans appui; mais l'espérance d'être encore aimé, faisoit rayonner son front d'une joie vive. C'est ainsi que le saule isolé incline sa tête chauve & flétrie vers le torrent qui a dépouillé ses racines; mais si quelque Berger compatissant rassemble de la terre au pied de sa tige chancelante, l'arbre reçoit encore la sève dans ses veines épuisées, & va bientôt étaler dans ses rameaux l'éclat de la verdure qui avoit paré sa jeunesse.

Arrivés à la cabane, le vieillard en ouvre la porte; & s'arrêtant sur le seuil, il s'écrie: O mes Dieux domestiques! je vous amène un infortuné, donnez-lui le repos qu'il vient chercher auprès de vous. Que son sommeil ne soit troublé par aucun songe pénible, & que sa bouche & son cœur vous bénissent à son réveil. A ces mots il remplit de

viri une coupe profonde qu'il verſe ſur des charbons ardens. La flamme part comme un éclair, & jette une lumière rapide ſur les Pénates d'argile qui préſidoient à ſon foyer. Tout-à-coup les vents ſoufflent avec violence autour de la cabane qui en eſt ébranlée. Des nuages affreux ſe ſont emparés du Ciel & ont intercepté ſa lumière. Ils verſent des feux & des torrens. O mon fils! s'écrie le vieillard, ce déſordre de la nature n'a rien d'effrayant pour l'homme qui aime les Dieux. L'ennemi ſeul de la vertu doit frémir au bruit de la foudre & à l'aſpect des nuages qui la renferment. Il ſent qu'il n'a point de refuge contre la juſtice des Immortels; mais ſi les vents & le tonnerre grondent ſur la demeure du juſte, ce n'eſt que pour lui rendre ſon aſyle plus cher, & l'hoſpitalité plus ſainte.

Télephe ne connoiſſoit point encore ce caractère intéreſſant que la vertu donne à la vieilleſſe, lorſqu'ayant pour elle les Dieux & la paix de ſon cœur, elle ne ſe voit pas abandonnée des hommes. Il n'avoit pas encore obſervé combien il eſt aiſé d'exciter ſa reconnoiſſance, combien les moindres égards animent ſa tendreſſe & provoquent ſes larmes. Il étoit étonné de l'activité de Sophosène à préparer le repas du ſoir & le lit qu'il deſtinoit à ſon hôte. Déja ſes pieds fatigués

reprennent, dans l'eau réchauffée par les ſoins du vieillard, la ſoupleſſe & la force qui rendent ſi agréables les voyages du matin. Il ne cherche point à partager les occupations de Sophosène ; il ſait que les fonctions de l'hoſpitalité ſont un miniſtère ſacré dont il n'eſt pas permis de dépouiller l'hôte bienfaiſant qui nous a reçus, & le jeune homme plein de reſpect craindroit de diminuer par ſon empreſſement le prix d'une action qui termine la journée du vieillard d'une manière ſi douce & ſi religieuſe.

Sophosène voulut remettre au lendemain le récit que Télephe devoit lui faire de ſes avantures. Le jeune homme s'étendit ſur ſon lit pour obéir au vieillard. Son ame ſatisfaite des ſoins d'un hôte ſi généreux, cherchoit à écarter le ſommeil pour goûter encore quelque-tems la douceur des vagues penſées qui le précèdent. Sophosène ne dormit point ; mais le calme de ſon cœur lui tint lieu de ſommeil, & l'eſpérance d'oppoſer déſormais un ami aux dédains qu'il avoit éprouvés juſqu'alors, l'occupa juſqu'au lendemain ſans le fatiguer.

Déja le jour naiſſant rempliſſoit toute la cabane, lorſque Télephe ſe réveilla & ſatisfit en ces mots les deſirs de Sophosène : Je fus élevé à la cour de Theutras, Roi de Myſie. Il m'appelloit

ſon fils, & je le croyois mon père. Les hommages d'une cour brillante ont été les premières habitudes de mon enfance. Le brave Ericthon fut chargé de veiller aux exercices qui devoient former l'héritier du trône. Les victoires qu'il avoit remportées ſous les yeux d'Hercule, lorſque les Amazones arrosèrent de leur ſang les rives du Thermodoon, l'avoient fait choiſir pour former mon eſprit & mon courage. Cependant Simoïris qui avoit combattu vaillament parmi les Amazones & qui étoit priſonnière de Theutras, inſpira à ce Monarque une paſſion dont je devois être la victime. Il réſolut d'épouſer ſa captive, & lui confia le ſecret de ma naiſſance. Simoïris exigea de ſon époux que je fuſſe chaſſé d'une cour où l'on m'avoit accoutumé à l'eſpérance de porter la couronne. Elle voulut même que le Monarque déclarât ſolemnellement que je n'étois point ſon fils, & que le trône appartenoit aux enfans que les Dieux feroient naître de leur union. Je fus appellé au pied du trône qu'environnoient les Grands de l'État, & une multitude innombrable. On attendoit en ſilence que Theutras révélât le motif qui raſſembloit ſon peuple. J'allois m'aſſeoir à côté du Roi, lorſqu'il me fit écarter du trône par ſes gardes. Tout-à-coup je ſentis mes eſprits abattus, & ſans prévoir le coup

ame généreuse. Il me fit signe de sortir & disparut aussi-tôt. La foule de ses courtisans se tourna pour me voir passer & pour observer mon visage. La pitié fausse ou vraie, la curiosité importune, furent les seuls sentimens qu'on me témoigna. Je me hâtai de fuir ce spectacle cruel. J'allai chercher Ericthon. Je m'efforçai de retenir mes larmes pour les aller verser toutes dans son sein. Je ne pus parvenir jusqu'à lui, soit qu'il eût prévenu par des ordres l'importunité d'un malheureux, soit que la Reine eût voulu me priver du dernier bonheur qui me restait. Ainsi, n'osant plus quitter le palais, n'osant plus y demander un asyle, tandis que le jour m'éclairoit & m'attiroit une multitude de spectateurs, j'attendis qu'elle se dissipât; & la tête appuyée contre une colonne, les mains sur les yeux, je me consolai d'être vu, en ne voyant personne. Alors je m'abandonnai à mes fatales pensées. Elles se pressoient dans mon esprit, & j'éprouvai jusqu'à la fin du jour un siècle entier de supplices. Je sortis enfin de Pergame, & malgré les ténèbres qui me cachoient, je n'osois lever les yeux, de peur de rencontrer des regards accoutumés au spectacle de ma prospérité. Eloigné de la ville lorsque le jour naissant commençoit à éclairer le sommet

met

met de ſes tours, je tournai mes regards vers ce ſéjour que j'aime encore. Je commençai à me ſoulager par un torrent de larmes. J'errai long-temps ſans objet. Souvent je m'arrêtois pour me repaître de ma douleur avec moins de diſtraction. Les Dieux me ſont témoins que mon déſeſpoir épargna toujours le Monarque qui m'avoit appellé ſon fils. Il avoit conſervé pour moi ce caractère ſaint & ſacré qui ne s'efface dans le cœur de l'homme, que lorſque toutes les vertus en ſont bannies. Mais Ericthon, mais les lâches qui avoient feint pour moi l'attachement le plus tendre, & qui venoient de refuſer mes pleurs, voilà quels étoient les objets de ma fureur & de ma haine. Je ne regrettois point le trône que je perdois, mais je demandois aux Dieux pour toute grace, un jour, un ſeul jour de puiſſance pour humilier au moins une fois, ces hommes avilis, auſſi prompts à l'outrage qu'à la baſſeſſe. Je me les repréſentois rampans à mes pieds, & adorant ma fortune, & je leur diſois enfin : je ſuis vengé : vous avez fait une lâcheté inutile. Demain je ſerai votre égal, & vous pourrez reprendre votre inſolence. Vous le dirai-je? Sage Sophosène, je me plaignis enſuite avec amertume des Dieux qui m'ont donné l'être, & ne voyant devant moi que le

befoin & l'opprobre, je ne fais fi je n'enveloppai pas leurs noms immortels dans ma fureur facrilége, & fi les malheurs de ma vie n'ont pas commencé par des blafphêmes.

En difant ces mots, Télephe fe profterna le vifage contre terre. Il y demeura quelque temps dans un filence que Sophosène ne voulut pas interrompre. Il fe leva, les yeux encore humides des larmes qu'il venoit de répandre, & continua ainfi fon difcours :

Si vous faviez combien les premiers revers d'un jeune-homme que des flatteurs ont élevé, irritent fon orgueil, vous pardonneriez peut-être aux tranfports que je laiffois éclater. Je voyois encore dans le lointain cette ville fatale. Sa campagne étoit couverte de maifons & de jardins, & les champs étoient remplis d'hommes laborieux. Tout ce fpectacle importunoit ma douleur, & je croyois voir à chaque pas des témoins qui jouiffoient de ma honte. Bientôt j'arrivai dans les fables incultes qui s'étendent jufqu'à Myrine. Déjà les rochers qui terminoient mon horizon, me déroboient la vue de tous les objets qui annoncent la préfence des hommes. Enfin, difois-je, ils n'entendront plus mes foupirs, ils ne verront plus mon front humilié par la fortune. Je fuis feul dans ce vafte défert.

Les divinités champêtres n'habitent pas même cette terre ſtérile. Elles aiment l'ombre des bocages, ou les grottes humides, ou la fraîcheur des prairies, & je ne trouve ici rien de vivant que la douleur qui me ronge & les ſouvenirs amers qui la nourriſſent dans mon cœur. Cependant cette ſolitude, en donnant plus de liberté à ma douleur, rendit quelque calme à mes ſens; mes projets de vengeance s'évanouiſſoient par degrés; je crus reſpirer un air plus pur & plus tranquile, & mon imagination ne formoit plus que des penſées paiſibles. Déja je deſirois de rencontrer des hommes, & je me ſentois diſpoſé à les aimer, lorſque j'apperçus un troupeau qui paiſſoit entre des rochers. Le berger me regardoit avec attention, & s'avança vers moi : ſi vous êtes fatigué, me dit-il, venez vous repoſer dans la maiſon de mon père qui n'eſt pas éloignée; venez je vous en conjure; il y a long-tems que nous n'avons donné l'hoſpitalité à aucun étranger, & nous regardons cette privation comme un préſage funeſte. Un voiſin plus heureux nous enlève tous les hôtes qui paſſent dans ces deſerts. Mon père craint de perdre la protection des Dieux; votre préſence va ranimer ſa confiance & conſoler nos Pénates humiliés.

Les vertus de ces hommes ſimples étoient nou-

velles à mon cœur, & ne m'en furent que plus chères. J'oubliai entièrement les ingrats que j'avois laissés à la cour de Theutras : j'errai quelque tems parmi ces peuples, & je trouvai par-tout des secours & de l'hospitalité. Si dans une plaine immense je rencontrois un homme, j'étois sûr de lui faire plaisir par ma seule présence. Son sourire m'en assuroit bientôt, & vous auriez cru que l'amitié nous unissoit depuis long-tems.

Bientôt je me plûs à cette vie errante, & à toutes les occupations champêtres. Ces bergers m'écoutoient avec tant d'attention ; ils étoient si contens d'avoir parmi eux un étranger dont l'enfance avoit été nourrie de vastes espérances ; les égards qu'ils avoient pour moi étoient si sincères que je bornai tous mes desirs à vivre parmi eux. Je dois mourir comme ces bergers, disois-je, pourquoi ne vivrois-je pas de même ? Pourquoi l'intervalle qui me sépare de leurs tombeaux seroit-il consacré à des périls qui l'abrégent, à des agitations qui le troublent ? On peut voir avec quelqu'intérêt un taureau qui déploye dans les prairies ses forces & son courage, & fait reculer ses rivaux ; mais s'il est destiné avec eux aux mêmes sacrifices, & qu'enfermé dans l'enceinte du bois sacré, il veuille encore dominer & combattre, il ne nous inspire que de la pitié près du couteau qui

l'attend : ſon erreur arrache des larmes au berger qui l'a nourri & qui l'a conduit triſtement vers le temple. Et moi qui ne puis ignorer ma deſtinée, j'irois par des travaux ambitieux me rendre le jouet de la pitié des ſages, & n'oſer ni vivre ni mourrir devant eux.

Un jour que j'étois avec un de ces vieillards, dont j'aimois la ſageſſe & la douceur, je lui diſois que les Dieux n'avoient rien oublié pour ſon bonheur, que de rendre plus fertile la terre qu'il habitoit. Votre demeure eſt environnée d'arbres, dont les branches courbent ſous les fruits. Les légumes les plus ſavoureux donnent à votre jardin de la verdure & des fleurs; mais avec quelles peines n'a-t-il pas fallu préparer le ſol ingrat qui les produit! Que de travaux pour creuſer dans ces rochers le réſervoir des eaux qui arroſent cette enceinte! Vous entendez le matin les roſſignols qui viennent en foule ſe percher ſur le ceriſier qui ombrage la porte de votre cabane, mais vous n'avez point devant vous les aſpects riants qui embelliſſent les bords du Caïcus, ni ces moiſſons dorées que les vents agitent comme la ſurface des mers. Mon fils, dit le vieillard, rendons graces aux Dieux qui diſpenſent les biens & les maux avec une égale meſure ſur toutes les contrées de la terre. La ſtérilité de celle que nous

habitons nous procure des biens inconnus aux pays les plus fertiles. Si nous avions des moiſſons abondantes, les hommes s'y multiplieroient avec elles; chaque portion d'un terrain fertile excite l'envie & la cupidité, & les paſſions qu'elle fait naître ſont plus fécondes que les ſemences qu'on lui confie. L'ambition des Souverains qui nous environnent s'enflammeroit par le butin que leur offriroient nos richeſſes, & l'oppreſſion ſuivroit de près l'abondance qui n'eſt rien ſans la liberté. Les travaux qu'un ſol ingrat exige, nous garantiſſent de l'ennui, le ſeul fléau qu'on ait à craindre loin du commerce des hommes. Lorſque les Celtes, peuples qui habitent ſi loin de nous, ſont venus chercher, juſques dans la Phocide, un aſyle contre la faim qui les preſſoit ſur les bords de l'Eridan, ils n'ont porté le ravage que dans les pays abondans qui environnent les grandes villes. Phocée, Clazomène, Myrine ont éprouvé leur fureur & envié la pauvreté de nos contrées qui n'ont été troublées que par le récit de tant de malheurs. Que ſont devenus ces Celtes? lui dis-je avec tranſport; le vieillard ſourit en voyant mes yeux s'enflammer. Votre ame, dit-il, n'eſt pas faite pour le calme de cette ſolitude, & vous nous quitterez bientôt. Ces Celtes ſont entrés dans la Mæonie en remontant vers la ſource de l'Hermus

après avoir été vaincus dans plusieurs batailles. Les Phocéens en ont fait un horrible carnage, & les temples de leurs Dieux sont enrichis des dépouilles de ces ennemis vagabons. J'ai vu leurs armes appendues aux colonnes qui soutiennent la voûte du temple de Jupiter. Leurs lances & leurs boucliers brillent comme les vases qui servent aux sacrifices.

Comme il disoit ces mots un de ses enfans accourt hors d'haleine. O mon père! du haut du mont Oraćtés, j'ai vu les barbares qui vinrent à la dernière moisson ravager les bords du Mélas. Ils se répandent dans la plaine, & les femmes épouvantées s'efforcent de gravir sur la montagne où j'ai laissé mon troupeau; ils ont déja brûlé plusieurs maisons dont j'ai vu la fumée s'élever comme des nuages. On dit qu'ils ont la taille des fils de la terre, & qu'ils cherchent les enfans au berceau pour les immoler à leur Dieu Theutatés. Je les ai vus de loin s'avancer vers le temple de Diane pour en enlever les armes dont on les avoit dépouillés. Ils vont prophaner le sanctuaire de la fille de Jupiter, si elle ne fait triompher ses adorateurs. Jeune étranger, me dit-il, je vous conduirai sur le sommet de l'Oractés, si vous voulez être témoin du combat que les Nauphliens se préparent à leur livrer.

Je n'attendis pas la fin de ce discours, je saisis ma lance, & j'embrassai le vieillard en lui disant que j'allois défendre les Dieux immortels contre des barbares dont les cruelles divinités souffroient de si horribles sacrifices. Je me fis conduire par le jeune berger qui avoit de la peine à suivre mes pas, & qui ne cessoit d'observer le feu qui animoit mon visage. Arrivés sur la montagne, je trouvai une multitude de femmes qui s'efforçoient d'en atteindre le sommet. Elles me présentoient leurs enfans & me prioient avec des larmes de les recevoir dans mes bras. Je ferai plus, m'écriai-je, & si les Dieux secondent mon courage, j'irai vous venger & vous rendre vos asyles. Je m'élançai dans la plaine, & j'allai joindre une troupe de Nauphliens rassemblés autour du temple; ils me reçurent avec transport & semblèrent regarder comme un présage de la victoire l'arrivée d'un inconnu qui venoit s'associer à leur vengeance.





LIVRE SECOND.

LE Grand-Prêtre m'apporta des armes dont il voulut me revêtir lui-même. Les ennemis étoient prêts à fondre sur nous; je les atttaquai le premier; sans doute la Déesse me donna des forces nouvelles, & je crus entendre au milieu du carnage, une voix éclatante qui crioit: Télephe, défendez-moi. Le sang qui me couvroit, les cris des mourans, la vue des cadavres, tous ces alimens de la pitié n'excitèrent que ma fureur. Environné de morts, je craignois encore de manquer de victimes; chaque Nauphlien qui faisoit tomber un Celte à ses pieds, je le regardois comme le ravisseur de ma proie, & mon ame étoit déchirée par la fureur & par la vengeance.

Cependant les Nauphliens, excités par mon exemple, & par les cris affreux que je poussois en combattant, enfoncèrent les Barbares. Je volai à leur poursuite. La frayeur les dispersoit déjà, lorsque ma rage auroit voulu les réunir pour les immoler tous ensemble; je courois de tous les côtés avec la rapidité de l'éclair. Hélas! mon triomphe devoit finir par des remords éternels. Un Carien de la ville de Mylasse tomba sanglant à mes pieds; son habit, qui ne ressembloit point à ce-

lui des Nauphliens, me l'avoit fait prendre pour un ennemi; il n'étoit point armé, & je l'entendis dans la langue de Mysie s'écrier en tombant: O ma fille! O Diane! Toute ma fureur s'évanouit à l'instant, je me sentis saisi d'une pitié douloureuse. Jeune homme, dit le vieillard en poussant un cri douloureux que je crois entendre encore, qu'avez-vous fait? Je n'étois point votre ennemi; les Barbares que vous poursuivez m'ont enlevé ma fille, & je venois leur offrir sa rançon. Si vous avez des parens qui vous aiment, si votre cœur est sensible, je vous laisse un remords éternel; je serai vengé, mais ma fille n'en sera pas moins dans les fers. O Dieux! qui me donnera la sépulture dans cette terre étrangère?

Vous ne mourrez pas seul, m'écriai-je en pleurant, je saurai me punir de mon crime; aussi bien, je n'espere plus de bonheur. Oui, les Dieux veulent sans doute que je meure, puisqu'ils me laissent commettre des actions si contraires à leur volonté; ils m'ont refusé tous les liens qui attachent à la vie les mortels les plus infortunés. O mon père! O ma mère! vous me reconnoîtrez peut-être chez les morts; c'est-là que je pourrai prononcer ces noms qui me sont interdits sur la terre : mourons. Après avoir souillé ma victoire par un crime, mes mains ne feront

plus couler le ſang innocent, elles ne verſeront que le mien.

J'allois me percer aux yeux du vieillard, lorſqu'il arrêta par ſes cris mon bras prêt à le venger. Jeune homme, dit-il, vivez; je vous pardonne ma mort, ſi vous jurez de vivre pour rendre à ma fille ſa liberté & ſa patrie. Prenez ſa rançon, votre courage & votre jeuneſſe lui ſeront plus utiles contre des Barbares, que ne l'auroient été les larmes de ſon père. Adieu, jeune héros, donnez-moi la ſépulture, & ſouvenez-vous de Caridée, fille de Théoclès, qui habitoit au pied du Lathmus. Je jure dans vos mains, m'écriai-je avec tranſport, de ſacrifier ma vie, ma jeuneſſe, ma gloire à la liberté de Caridée. Les échos répetèrent pluſieurs fois mes ſermens, & je crus que toute la Nature s'animoit pour en garantir la ſainteté. A peine avois-je prononcé ces paroles dans les bras de ma victime mourante, que le viſage du vieillard rayonna de toute la joie de l'eſpérance. J'attends tout de votre vertu, me dit-il, & il expira.

Les Barbares étoient entièrement diſſipés, & la nuit commençoit à ramener le ſilence ſur la campagne, lorſque je rentrai dans Nauphlis. Les habitans craignoient déjà que je n'euſſe ſuccombé ſous le nombre, & me demandoient aux Dieux

par des vœux & des ſacrifices; ils s'empreſsèrent autour de moi en m'appellant leur défenſeur. Tout retentiſſoit des tranſports de la joie & de la reconnoiſſance, il ne manquoit à ce triomphe que la joie du vainqueur. Hélas! tandis que le tumulte d'un peuple content frappoit mon oreille, les cris de Théoclès mourant occupoient mon ame, & je voyois ſon image ſur tous les objets On me conduiſit au Temple, & j'y entrai comme une victime.

Les Nauphliens ſe ſont livrés au culte de leur Déeſſe, avec un zèle qui leur a fait négliger l'exercice des armes & l'uſage de la valeur. Leurs Prêtres, nourris à l'ombre du ſanctuaire, ne ſavent offrir que des ſacrifices dans les calamités de la Patrie, & ne donnent que des conſeils, lorſque des malheurs imprévus demandent des bras & du courage. Ils furent effrayés du danger qui avoit menacé leur Déeſſe, & réſolurent de réveiller la valeur de leurs Concitoyens par le ſpectacle d'une fête guerrière. Ils proposèrent au peuple pour le lendemain le projet d'une marche triomphale, où les guerriers qui les avoient le mieux défendus, ſeroient offerts à la reconnoiſſance publique.

Il ne partit qu'un cri de toute la multitude qui les environnoit, pour décerner le triomphe

à l'étranger que les Dieux venoient de leur rendre. J'étois trop occupé de mon crime & de ma douleur, pour être sensible à la gloire qu'on me destinoit, & dans la nuit je me dérobai par la fuite à des honneurs qui auroient importuné ma tristesse. Je dirigeai ma route vers Ephèse. On disoit que les Barbares avoient pris le chemin de cette fameuse ville pour se réunir à une partie de leur armée, qui devoit avec eux dépouiller le Temple que les Ephésiens ont consacré à Diane. Je portois avec moi les cinq talens d'or que Théoclès avoit destinés à la délivrance de Caridée. J'espérois bien ne payer sa rançon que du sang de ses ravisseurs, mais je regardois cet or comme un dépôt sacré que je devois remettre à Caridée en la ramenant dans sa Patrie.

En arrivant sur la grande place d'Ephèse, je vis dans un mouvement continuel, un peuple immense qui se rencontroit, se pressoit sans se donner la moindre marque d'intérêt ou d'amitié; chacun avoit l'air de n'être occupé que de lui seul, & j'attendis long-tems qu'on vint m'offrir l'hospitalité. Enfin lorsque le jour commençoit à s'affoiblir, un Ephésien s'approcha de moi, & me conduisit dans sa maison.

Je ne tardai pas à connoître le caractère de mon hôte; il étoit dur & avare. Sa femme & ses enfans

parurent effrayés de ſon arrivée, & je ne vis ſur aucun viſage, ce doux ſourire qu'excite la préſence d'un père dans les familles qu'uniſſent les liens de la tendreſſe. Perſonne ne m'adreſſa la parole, & le maître, en me faiſant donner des ſoins, paroiſſoit fatigué de ma préſence. Il me déclara bientôt que je n'avois que huit jours à profiter de cet aſyle, & m'apprit qu'il avoit été au-devant de moi, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait à Jupiter, dans un voyage qui avoit augmenté ſa fortune.

Hélas! diſois-je en moi-même, quel infâme commerce cet inſenſé fait avec les Dieux! Inſenſible au plaiſir de faire le bien, il met un prix aux actions honnêtes, & trafique de ſes devoirs. Ah! qu'il mérite bien le malheur dont il paroit accablé; je n'ai pas encore vu la ſérénité ſur ſon front. Quelle joie peut goûter l'homme qui s'environne ainſi de la défiance & de la crainte?

Le ſecond jour, il paroiſſoit déjà fâché d'avoir accompli la promeſſe qu'il avoit faite à Jupiter. Il craignoit que je ne profitaſſe de mon ſéjour, pour lui enlever ſes richeſſes; il m'obſervoit avec inquiétude, il ne témoignoit aucune curioſité ſur mon ſort, ni ſur les évènemens de ma vie; il auroit cru faire un emploi inſenſé du tems, en écoutant le récit de mes aventures.

Cependant le terme de mon séjour s'approchoit, & mon esprit ne m'offroit aucune ressource pour accomplir le serment que j'avois fait à Théoclès. Les Celtes s'étoient embarqués; & avoient pris la route de la Grece; je n'avois point de vaisseau pour les suivre. Inconnu, sans parens, sans fortune & sans amis, je n'avois pas même la triste ressource de ces malheureux, qui vendent leur travail à l'opulence & à l'orgueil, pour en obtenir la permission de vivre. Je parcourois les rues d'Ephèse, les places, les jardins publics, les atteliers de toute espece. Hélas! disois-je, aucun de ces hommes ne prend intérêt à moi; je suis seul au milieu de cette multitude, je ne lui inspire pas même le sentiment d'une curiosité passagère. On se presse, on s'agite, sans qu'il tombe sur moi d'autres regards que ceux que le voyageur jette involontairement sur les obstacles qu'il rencontre dans sa route. Je voyois le soir après les heures du travail, tous les Citoyens sortir de leurs maisons, pour respirer la fraîcheur du crépuscule. Alors ils se parloient, ils se cherchoient avec une sorte d'empressement; ils avoient l'air d'une famille immense que l'habitude & le sentiment réunissent; & moi, j'errois tristement parmi eux, & je me trouvois comme le méchant devroit être partout, abandonné de l'humanité en-

tière. Combien je regrettois les déserts de Myrine! Là, je n'avois rencontré personne, sans lui parler avec confiance. Mais à qui m'adresser, dans une ville comme Ephèse? J'étois inutile à tous ces hommes occupés, & j'aurois expiré à leurs yeux sans leur coûter une larme. O mon père! O ma mère! vous qui ne m'avez jamais souri, venez à mon secours. Soit que vous viviez encore, soit que vous habitiez parmi les morts, votre malheureux fils vous implore. Avant de quitter la vie, qu'il apprenne du moins en quel lieu repose votre cendre. Hélas! il n'a pas même un tombeau. Personne ne pleurera mon dernier jour, & la mort même n'offre point de consolation à mon désespoir.

C'est ainsi qu'environné d'un peuple immense, je gémissois de me trouver dans la plus effrayante solitude. Je voulois me livrer à des réflexions lugubres, mais j'étois interrompu par la multitude & la rapidité des objets. Le bruit des chars, le tumulte des travaux, quelquefois les accents de la joie & les cris d'une jeunesse folâtre, venoient m'arracher à mes pensées & me disputer ma douleur. Je ne trouvois point d'asyle pour la tristesse; les campagnes qui environnent Ephèse, n'offrent pas même cette ressource aux infortunés. Les palais qui s'élèvent dans la plaine & sur les

côteaux

côteaux ſont entourés de vaſtes enceintes, pour aſſurer la tranquilité & la domination de leurs maîtres. L'indigent n'y ſait où porter ſes pas; & tandis que les chemins ſont bordés de fleurs & de verdure, il ne peut poſer ſes pieds que dans la pouſſière, de peur que ſes ſoupirs ne troublent les retraites de l'opulence, & que les regards des riches ne ſoient profanés par ſon aſpect. Hommes infortunés! on vous prodigue les outrages à proportion de vos malheurs, afin que placés entre les beſoins du corps & les humiliations de l'ame, toutes vos ſenſations ſe réduiſent à une ſeule : le déſeſpoir.

Je me voyois dans la claſſe de ces infortunés; encore avois-je quelque choſe à leur envier. Le nom de fils & de père, diſois-je, retentit quelquefois à leurs oreilles, & ſuſpend le ſouvenir de leurs maux; & moi, je ne tiens ſur la terre qu'à la malheureuſe Caridée; & c'eſt le meurtre de ſon père qui lie mes intérêts & les ſiens. Ainſi tous mes ſentimens étoient également douloureux. Quelquefois, je voulois oppoſer tout mon courage à ma deſtinée; mais il n'y avoit pas autour de moi un ſeul homme qui eût daigné en être le ſpectateur; & la fierté n'eſt point conſolante, lorſqu'elle n'a pas de témoins. Ainſi je luttois ſeul avec moi même, ſans être encouragé ni

consolé. J'accusois les loix qui avoient disposé de tout le bonheur de l'espèce humaine en faveur d'un petit nombre de tirans, & qui veilloient sans cesse à leur en assurer la jouissance. Tous les moyens d'entrer dans ce partage étoient interdits à mes espérances. Je voyois cette riche contrée, livrée toute entière à quelques Citoyens heureux qui dévoroient ses fruits, se paroient de ses fleurs, & l'arrosoient sans pitié comme sans remords, des sueurs de l'indigence. Je pouvois leur vendre mes travaux au prix qu'ils voudroient y mettre; mais ces conditions paroissoient tyranniques à mon orgueil. Je maudissois les habitudes de mon enfance; j'enviois le sort de ces hommes accoutumés au mépris dans lequel ils sont nés, qui pensent que la place qu'ils tiennent des loix leur a été assignée par la Nature. Mais moi que le malheur avoit éclairé, qui voyois tous mes droits opprimés, tous mes desirs sans espérance, tous mes efforts contenus par le pouvoir, je n'avois ni la force de porter mes chaînes, ni le courage de les briser.

Cependant il fallut chercher les moyens de vivre sans le secours de mon hôte. Je ne voulois pas retourner dans les déserts de Myrine, qui m'auroient éloigné des Barbares que je poursuivois. Je me déterminai à attendre à Ephèse, un

de ces évènemens que l'imagination du pauvre se flatte toujours de réaliser. Je me soumis à partager avec des femmes, & des hommes aussi foibles qu'elles, ces travaux qui parent l'opulence & dégradent l'indigent en le condamnant à une vie sédentaire. C'est dans ces vastes atteliers que l'aiguille & la navette profanent des mains que l'homme a reçues de la Nature pour sillonner la terre, pour protéger la foiblesse & pour venger ses affronts. J'ai vécu à ce prix, sage vieillard; mais j'ai réparé ma honte, & mes mains depuis ont étouffé des tirans.

Je passai plusieurs jours à maudire le travail, qui me nourrissoit: Je ne voyois autour de moi que des visages flétris: la santé n'habite point dans ces tristes asyles; le soleil ne s'y montre jamais: il n'y a pas long-tems qu'on a élevé un mur qui dérobe la vue de la campagne à la multitude occupée de ces travaux. L'intérêt a calculé ce que le spectacle du Ciel & de la Nature pouvoient donner de distractions aux ouvriers, & retrancher sur le produit de leur travail; & on les a privés du soleil. L'enfance & la jeunesse y languissent également; & l'on croit voir des malades luttans contre la Nature, qui les pousse vers le tombeau.

Quelques frivoles que fussent les objets dont on

nous occupoit, je me distinguai par ma patience & mon activité. J'avois déjà plié mon courage, lorsque je reçus un affront qui acheva de le révolter. Le chef qui présidoit à ces travaux crut encourager mon zèle, par ce sourire qui tout à la fois approuve & dédaigne, & qui sous les apparences de la bonté, laisse voir le mépris le plus outrageant. Tandis que je frémissois d'indignation, mes compagnons dégradés m'envioient les éloges qu'on me donnoit. Alors je ne balançai point à quitter ces maîtres insolens qui prodiguoient les humiliations, & qui comptoient les salaires.

Je formai le dessein de retourner à Nauphlis, d'y rassembler quelques-uns des guerriers qui m'avoient vu combattre, & de demander un vaisseau qui me conduisît dans la Grèce, où les Celtes venoient de porter leurs ravages. Je me préparois à partir, lorsque je devins la victime de l'hôte barbare qui m'avoit reçu. Il savoit que j'avois de l'or; je ne lui avois pas caché l'usage auquel il étoit destiné. Il déclara que je le lui avois enlevé, & invoqua les Loix pour me faire punir. Il conduit lui-même chez moi les Satellites qui trouvent les cinq talens, & soutient qu'ils lui ont été ravis. Sa contenance ferme dans le crime me glaça le sang; & je me laissai conduire sans

résistance devant le Magistrat, qui me demanda quels étoient mes amis ou mes protecteurs.

Je suis trop malheureux, lui répondis-je, pour avoir de puissans appuis. Je ne voulus point me réclamer des Nauphliens, qui étoient alliés des ennemis d'Ephèse. Un berger des déserts de Myrine m'aime tendrement, & s'il savoit dans quel état la fortune me réduit, il viendroit lui-même, ou il enverroit à mon secours celui de ses enfans qu'il aime le plus. C'est un vieillard qui adore les Dieux, & qui pratique la justice. Si j'étois libre, je pourrois aller dans sa maison, & y rester aussi long-tems que je voudrois, sans craindre de l'importuner; il me traiteroit comme ses enfans, & je suis bien persuadé que mon départ lui a coûté des larmes. J'en versois moi-même en disant ces derniers mots, tandis que le Magistrat rioit de la confiance avec laquelle je me prévalois de l'amitié d'un Berger. Il me condamna sans daigner me répondre & sans m'interroger de nouveau, & je fus conduit avec des scélérats, dans une isle déserte, réservée à l'exil des criminels.

J'étois enchaîné à la poupe du vaisseau; on avoit resserré mes liens à tel point, que la douleur que je ressentois devint insupportable. Je souffris long-tems sans me plaindre; des larmes

couloient de mes yeux, & démentoient mon courage. Je fus enfin vaincu par la douleur; j'appellai le chef de mes Satellites : je vais mourir, lui dis-je d'une voix entrecoupée, si vous n'avez pitié de moi. Je sens que mon sang circule avec peine sous les fers dont je suis enchaîné. Quand j'aurois mérité mon sort, serez-vous plus sévère que le Magistrat qui m'a condamné à l'exil, & non au supplice affreux que j'éprouve? Le barbare à ces mots, témoigna son étonnement d'entendre un captif qui osoit lui adresser la parole. Il jetta sur moi un regard foudroyant, qui m'annonça que mes plaintes étoient un crime, & que le repos des oppresseurs est tellement sacré, qu'il n'est pas permis de le troubler par des larmes. Je m'évanouis dans mes chaînes, je perdis l'usage de ma pensée & de mes sens, & j'arrivai dans cet état sur le rivage où l'on devoit m'abandonner. Je fus jetté sur le sable, où le sommeil répara mes forces anéanties.

Les matelots & les rameurs allèrent dans l'intérieur de l'isle renouveller l'eau que nous avions consommée, & le chef resta seul dans le vaisseau qu'un cable attachoit au rivage. Te voilà donc enfin en ma puissance, lui dis-je, ou du moins je puis mesurer mes forces avec les tiennes, & te payer de ta cruauté. De quoi vous plaignez-

vous, me dit-il, j'ai fait mon devoir en vous conduisant sur cette terre, & vos compagnons ont été traités comme vous. Quel devoir, m'écriai-je, qu'elle affreuse loi peut forcer un homme à être l'instrument de l'injustice ? Le droit de juger les coupables ne m'appartient pas, me répondit-il froidement, & quand même vous seriez innocent, n'avez-vous pas les apparences du crime qui suffisent pour justifier votre exil? Ce sont des sacrifices qu'il faut souvent faire à la sûreté publique. Que deviendroit une grande ville comme Ephèse, s'il falloit attendre la consommation de tous les crimes, & s'il n'étoit pas permis de les prévenir en immolant des hommes obscurs au repos des Citoyens dont l'opulence donne tant d'éclat à notre patrie?

Lâche, m'écriai-je, je te pardonnois jusqu'ici les outrages que tu m'as faits, mais je ne te pardonnerai point tes sacriléges maximes. Aussi-tôt je tire le vaisseau jusqu'à terre, je m'y élance sans craindre les armes que le barbare cherchoit pour prévenir mes efforts; j'étois déjà dans le vaisseau avant que mon ennemi fût armé. Je saute sur lui, je l'embrasse avec violence, & je lui rends la gêne qu'il me fit souffrir. Il se débat long-tems dans mes bras, & le balancement du vaisseau que nous agitons, me fait chanceler & tomber;

mais j'entraîne dans ma chûte mon ennemi haletant, il expire ſous mes efforts redoublés. Lâche! tu m'appris à être barbare; j'ai profité de tes leçons.

En diſant ces mots, j'apperçois les rameurs qui accourent au ſecours de leur chef. Ils ſont déjà dans le vaiſſeau. Une hache ſe trouve ſous ma main; je monte ſur le corps que je venois d'étendre à mes pieds, & le viſage enflammé par mes efforts & par ma victoire, je leur crie : Rendez-moi la liberté. Hier je vous demandois avec des larmes un foible ſoulagement; aujourd'hui je vous défie tous au combat. Deux d'entr'eux, la lance à la main, s'approchent pour me percer; j'évite leurs coups, j'ébranle fortement le vaiſſeau, je profite rapidement de leur poſition chancelante pour les abattre à mes pieds. Un de leurs compagnons, indigné qu'on me cède la victoire, s'avance pour les venger, & ſubit le même ſort. Je déſirois avec fureur que les autres excitaſſent ma vengeance, & m'offriſſent encore des victimes à frapper; mais la frayeur devient générale, & ces hommes vils, qui ne ſavent qu'inſulter & obéir, ſe jettent tous à mes pieds pour me demander la vie.

J'avois toujours la hache levée, pour frapper le premier qui oſeroit faire un mouvement. L'in-

juſtice avoit aigri mon cœur, avoit égaré ma raiſon. Miſérables ! leur dis-je, tandis qu'ils étoient proſternés devant moi, quel intérêt vous attache à la pourſuite d'un innocent? Citoyens d'un Etat libre, vous eſt-il permis d'ignorer qu'on m'a condamné ſans me juger? En donnant à quelques hommes la puiſſance de faire parler les Loix, ne leur en impoſez-vous aucune? N'eſt-ce pas un droit? N'eſt-ce pas un devoir ſacré pour chacun de vous, de veiller ſur la fidélité de vos Magiſtrats, & de s'aſſurer de la forme de leurs décrets? Quoi! l'on enlèvera à côté de moi mon ſemblable pour le traîner au ſupplice, & je ne chercherai pas à connoître s'il mérite d'être puni ou d'être vengé! Et vous, aveugles inſtrumens du pouvoir le plus redoutable qui ſoit ſur la terre, toujours prêts à frapper avec indifférence l'innocent comme le coupable, vous avez cru remplacer le devoir d'examiner par le ſerment d'obéir, & que votre téméraire confiance en vos Magiſtrats ne vous laiſſant que l'exécution de leur volonté, vous déchargeoit de tous leurs crimes! Ainſi, les Magiſtrats peuvent impunément conſpirer contre la vertu, & trouver toujours des bras prêts à les ſervir! Ah! périſſent toutes les Sociétés, périſſent toutes les Polices humaines, ſi elles ſouffrent ſans ſe diſſoudre la perte d'un innocent!

Je leur ordonne de se lever & de prendre leurs rames ; ils m'obéissent en silence, & prennent la route de Nauphlis. Je dirigeois ma course vers le nord en côtoyant la Carie ; mais les Dieux en ordonnoient autrement ; une tempête affreuse rendit nos rames inutiles, & jetta notre vaisseau sur les côtes de la Crète. Je suis sorti le premier, & leur ai permis de retourner à Ephèse. J'ai rejetté la première idée que j'avois eue de me faire ramener à Nauphlis ; j'ai pensé que mon infortune ne me donnoit aucun droit sur des hommes qui n'en étoient que les instrumens, ni sur le vaisseau qu'ils conduisoient. L'indulgence a succédé aux mouvemens de ma colère. Les Dieux m'en ont récompensé, en me faisant trouver dans vos bras la consolation qui manquoit à ma douleur. Puisse leur justice me donner les moyens d'accomplir le serment que j'ai fait au père de Caridée ! Soutenez ma constance, Sophosène, & flattez mon courage, en me disant que les Dieux veulent me pardonner sans doute la mort de Théoclès, puisqu'ils nourrissent mes remords.

N'en doutez point, Télephe, repartit Sophosène. Les remords sont un présent des Dieux ; & j'oserai vous le dire, il n'y a que l'homme de bien qui les éprouve. Et les méchans, dit Télephe ? Les méchans n'en ont point, reprit le

vieillard. Cette sensibilité délicate & profonde qui se reproche le bien qu'elle a manqué de faire, comme le mal qu'elle a fait, qui se peint sans cesse les hommes malheureux par ses fautes, qui compte toutes leurs larmes, qui s'exagère leurs plaintes: cette tristesse qui accompagne l'oubli des devoirs: cet instinct qui voudroit toujours faire le bien, parce qu'il ne peut cesser de l'aimer: ces sentimens dignes des Dieux n'entrèrent jamais dans une ame corrompue. L'homme sans vertu ne sait point s'affliger en secret de ses erreurs, ni de ses vices. Mais n'envions point sa tranquillité. Celui qui ne connoît pas la bonté ne connoît pas le plaisir. Il ne voit jamais de front s'épanouir devant le sien, ni de bouche qui s'ouvre pour lui confier ses peines, ni d'oreille qui veuille écouter ses plaintes; & le juste qui a fait le mal a plus de bonheur par ses remords que le méchant par le succès de ses crimes.

En parlant ainsi Sophosène s'animoit de tout le feu de la jeunesse. Son geste noble, sa voix exaltée & touchante inspiroient à Télephe un respect mêlé de terreur. Il se crut en présence d'une Divinité, & garda quelque tems le silence. Il n'osoit parler, & il eut besoin de courage, pour témoigner au vieillard qu'il desiroit de voir la ville de Gnossus. Sophosène s'empressa de le satisfaire; ils parcou-

rurent ensemble cette grande ville ; ils admirèrent la simplicité & la propreté des maisons particulières. La joie qui accompagne le travail modéré animoit tous les Citoyens. On ne rencontroit point de ces hommes oisifs qui, promenant dans les places publiques leurs dédains & leur ennui, insultent de leur oisiveté le Citoyen courbé sur des travaux utiles, & voudroient le faire rougir du bien qu'il fait à la patrie.

Cependant tous les yeux se fixoient sur le jeune Télephe. Sa beauté touchante & févère inspiroit ce respect qui prépare l'amour & qui justifie ses foiblesses. Bientôt la vénération qu'il témoignoit au vieillard passa dans le cœur des Crétois. Ils se rappellèrent en rougissant l'indifférence dont ils l'avoient accablé. Ils osoient à peine le regarder, de peur de rencontrer ses yeux. Le repentir les avoit frappés tous à la fois ; & les deux inconnus, environnés d'un silence respectueux, ressembloient à des vainqueurs généreux qui pardonnent des outrages.

Télephe se rappelloit son séjour à Ephèse ; il admiroit la différence des mœurs de ces deux villes également célèbres. Là il n'avoit vu que le contraste de l'indigence & des richesses, du travail & de l'oisiveté. Ici tous les Citoyens également occupés sembloient ne s'être réunis que pour faire

le partage le plus juste des biens & des maux de la vie.

Les Gnossiens, lui dit Sophosène, étoient aussi mal gouvernés que le peuple d'Ephèse. Envain les sages leur répétoient sans cesse que la source de leurs calamités étoit dans les loix qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres; que les nations éclairées par des expériences funestes doivent ne consulter que les intérêts de leur bonheur, ne pas s'immoler à la volonté anéantie des générations passées, ni chercher dans les tombeaux les oracles de la Justice. L'habitude du malheur est moins pénible pour les hommes que la réflexion qui en développe les causes. Les Gnossiens maudissoient la lumière qui éclairoit les maux dont ils gémissoient : c'est alors que Minos monta sur le trône de la Crète. Dans ses mains la puissance souveraine fit le plus grand bien qu'elle puisse faire aux hommes : celui de rétablir promptement la justice, & de faire taire les passions qui s'opposent à son empire. Le même jour qui lui donna la couronne vit abroger les loix barbares qui opprimoient ses sujets. Les héritages furent partagés également entre les enfans, ou entre les parens. Ils ne fut plus permis d'assurer à des hommes qui n'existent point encore des propriétés immenses qui leur donnent des droits odieux sur les travaux de la

multitude dépouillée. On ne vit plus des générations entières condamnées en naissant au mépris & à la servitude, & un petit nombre de Citoyens récompensés au berceau des prétendus services de leurs pères, & payés d'avance de ceux qu'ils pourroient rendre à leur tour.

Ainsi la douce égalité naquit dans la Crète à la voix du sage Minos. L'industrie & l'activité ne produisirent dans les fortunes que des différences passagères. Les héritages accumulés par le travail se divisoient bientôt par la fécondité des familles, ou s'échangeoient pour d'autres jouissances. Le pauvre cessa de jetter un œil d'envie sur la terre jusqu'alors interdite à ses espérances. Il aima la nature dont il pouvoit partager les bienfaits. Son cœur s'ouvrit à tous les sentimens agréables; l'espoir vint égayer ses desirs, & il fut content de la vie.

Comme les Crétois ont très-peu de loix, ils n'ont point de Magistrats. Minos voulut que les enfans de tous les Citoyens fussent instruits des principes du Gouvernement. Il les rassembloit lui-même dans son palais : il leur parloit sans cesse des droits de l'homme, persuadé que de cette connoissance découle celle de ses devoirs. Tous les Citoyens sont appellés aux fonctions de la Magistrature : & dans chaque différend qui s'élève

entr'eux; c'eſt le ſort qui nomme les Juges. Graces à cette ſage inſtitution, les Crétois ſe reſpectent mutuellement, & craignent d'exciter le reſſentiment & l'envie. Sur l'Autel de Jupiter eſt une urne d'or qui renferme les noms de tous les Gnoſſiens : le Grand-Prêtre tire de l'urne ſacrée les noms de douze Citoyens qui doivent prononcer à haute voix dans le temple leurs opinions & leurs arrêts. Un nouveau différend a de nouveaux Juges, & l'on n'a jamais à craindre la tyrannie des Magiſtrats : auſſi vous voyez ſur tous les viſages la modeſtie & la bienveillance, perſonne ne peut prétendre à faire conſacrer ſon injuſtice par les organes de la loi, parce qu'il ne les connoît point encore; perſonne ne cherche à humilier ſon ſemblable qui peut devenir l'arbitre de ſon ſort; & l'égalité règne avec le bonheur.

Avec des loix auſſi ſimples, les Crétois libres de toute contrainte inutile, ne connoiſſant d'autre devoir que celui de ne pas troubler les jouiſſances de leurs concitoyens, employent toute leur énergie & tous leurs talens à multiplier les objets de leurs beſoins & de leurs plaiſirs. La loi s'étoit rendue coupable du plus grand de tous les crimes : celui de manquer de reſpect aux malheureux. Elle ſembloit ſe plaire à bleſſer leur amour-propre, ſans aucun objet d'utilité publique, à les couvrir d'hu-

miliations, à les traîner au char de l'orgueil & de la puiſſance. Une naiſſance obſcure, un métier utile & pénible étoient punis en Crète comme des crimes par le mépris & la honte, tandis que l'oiſiveté triomphante exigeoit des hommages qu'on avoit mis au rang des devoirs les plus ſaints. Ainſi la loi qui recommandoit aux peuples la pratique de la ſageſſe, leur ordonnoit en même-tems de ſe proſterner devant le vice, & ſe proſtituoit elle-même pour lui plaire en puniſſant la révolte de la vertu. Ainſi régnoit une guerre éternelle entre les enfans de la patrie. L'orgueil n'étoit jamais ſatisfait; la foibleſſe jamais ſubjuguée; les diſſentions renaiſſantes multiplioient les Magiſtrats & perpétuoient leur tyrannie. Un ſeul homme a calmé toutes ces tempêtes par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance, & je n'ai point vu ſur la terre de contrée où les hommes ſoient plus contens de leur deſtinée.





LIVRE TROISIÈME.

TANDIS que Sophosène occupoit Télephe de ces objets intéressans, le peuple de Gnossus accouroit en foule au Palais du Roi. Des Ambassadeurs arrivés d'Athènes avoient été introduits auprès du Monarque; ils étoient pâles & abattus, & on ne doutoit pas qu'ils ne fussent venus demander des secours contre des calamités. Bientôt un cri général apprend que Sophosène est appellé au pied du Trône. Le vieillard s'avance appuyé sur le bras de Télephe, qui ne voulut point se séparer de lui. Quelque soit le sort qu'on vous prépare, lui disoit-il en marchant, je ne vous abandonnerai point. Ils parurent ensemble devant le Roi, qui parla ainsi à Sophosène :

Les Crétois ont méconnu votre sagesse; mais les Dieux nous éclairent aujourd'hui sur votre destinée. Les Athéniens, en proie aux horreurs de la peste, ont demandé à l'oracle un remède à cette calamité. Le Dieu leur a ordonné de venir chercher en Crète le sage Sophosène, dont la science profonde embrasse les causes & la guérison de toutes les maladies. Les Ambassadeurs que vous voyez ici, demandent la liberté de vous emmener dans leur patrie. Ne leur refusez point

vos ſecours : ils ſont les amis de la Crète. Un peuple entier vous implore, comme il implore les Dieux. Heureux mortel ! imitez leur pouvoir & leur bienfaiſance.

Grand Roi, dit Sophosène, quand on eſt ſi près du tombeau, on doit ceſſer d'aimer la vie, & craindre ce qui peut nous la rendre chère; je ſens que je vais la regretter encore, puiſqu'il m'eſt permis de faire le bien. Je vais retrouver parmi les hommes des amis & des Concitoyens, & enchaîner leur exiſtence à la mienne par des liens que la vielleſſe avoit rompus. Mes yeux ne reverront plus la Crète, & je l'abandonne au moment qu'elle me diſtingue parmi tous ſes enfans; je vais chercher un tombeau où la voix des Dieux m'appelle. Ce que je vous demande, ô Athéniens ! c'eſt de ne pas me ſéparer du jeune étranger que vous voyez avec moi. C'eſt un ami qui n'a point dédaigné ma vieilleſſe; & ſi j'écarte de vos demeures la mort qui vous environne, qu'il ſoit l'objet de votre reconnoiſſance dont je ne dois pas jouir. Ce que vous ferez pour Télephe, vous acquittera envers Sophosène.

Cependant les Prêtres de Jupiter viennent au-devant du vieillard, ſuivis de tout le peuple de Gnoſſus, & le conduiſent juſqu'au vaiſſeau qui doit le porter à Athènes ; ils reſtent encore ſur le

rivage, jusqu'à ce que les vents & les rames l'éloignant de la Crète, le dérobe à tous les yeux.

Les Ambassadeurs d'Athènes environnoient Sophosène, tandis que le vaisseau volant sur les ondes, les portoit dans leur patrie. Ils lui faisoient le récit de leurs malheurs, ils racontoient les phénomènes qui avoient précédé la contagion, les signes qui annonçoient le mal, ses progrès & ses ravages. Ils cherchoient à lire dans les regards de cet homme divin, s'il jugeoit le danger, & s'il concevoit des espérances. Vos Concitoyens vivront, leur dit Sophosène, je connois les causes du mal, & les remèdes qu'elles exigent.

Il y a un demi-siècle, que parcourant les contrées de la Scythie, je vis la ville d'Œagris en proie au même fléau. Les Scythes sont prodigues de leur vie; ils bravent la mort, ils la cherchent dans les combats; mais ils ne savent pas l'attendre dans les douleurs. Les Citoyens se hâtoient de sortir de leurs murailles, & les malades mouroient sans secours. Ceux qui avoient encore leur mère, ceux qui avoient élevé leurs enfans à d'autres vertus que celle de la guerre, moururent du moins consolés. L'aspect de tant de funérailles ne fut pas le seul supplice de mon cœur. Mon indignation s'alluma, lorsque je vis des pères

abandonnés par leurs enfans, des bienfaiteurs délaissés, & des amans devenus lâches & timides. O Dieux! m'écriai-je, je veux vous faire oublier tant de crimes, en exposant ma vie à tous les dangers, & en donnant à ces malheureux des secours qu'ils n'attendent pas de mes mains. Je parcourus plusieurs maisons où j'entendis des gémissemens; je trouvai des infortunés luttans contre la douleur & la mort, & appellant par leurs derniers cris, la vengeance des Dieux sur les ingrats qui les fuyoient. Ranimez-vous, leur criai-je : la pitié vit encore dans mon cœur; les Dieux m'ont donné la santé & la jeunesse, je les consacre à vous servir. J'appaisois la soif qui les dévoroit, je leur procurois des positions plus douces, je faisois circuler autour d'eux un air plus pur. Ces secours rappelloient souvent leurs forces anéanties. O mon cher Télephe! qu'il est doux de faire naître le calme & la joie sur le front de l'homme souffrant, & de suspendre dans son cœur le sentiment de ses maux, en l'étonnant par des vertus inattendues. La multitude insensée va cherchant le bonheur par-tout où il n'est pas. Les momens les plus heureux de ma vie, je les ai passés au milieu des douleurs que je partageois, & des cadavres qui m'avoient béni en expirant. Quel empire que celui de la bonté! Je me trompe peut-

être, Télephe, mais si les Dieux avoient permis que je fusse méchant, si j'avois reçu en naissant l'orgueil & l'injustice de la domination, j'aurois voulu pratiquer la bonté sans l'aimer, comme le seul moyen de satisfaire mes passions, en jouissant tout-à-la-fois des suffrages de la vertu & du silence de la haîne.

Mon exemple retint dans Œagris, plusieurs Citoyens qui s'associèrent à mes fonctions; nous nous partageames les mourans, & mes soins moins multipliés en devinrent plus utiles. Lorsque je m'approchois d'un malade, je me pénétrois de ses douleurs; j'imitois sans réflexion ses mouvemens & ses plaintes; toutes ses angoisses passoient dans mon ame, & mes affections dans la sienne. Je sentois, je souffrois, je desirois comme lui, & j'obéissois souvent à sa volonté avant qu'il l'eût prononcée. Occupé de ces fonctions sacrées avec la fidélité d'un esclave soumis qui aime son maître, j'aurois dû sans doute être heureux, par le nombre & la sainteté de mes sacrifices; mais les remords vinrent se mêler à mes devoirs. Les malades expiroient en recevant les secours qu'ils m'avoient demandés: quelquefois leur vie s'écouloit avec le sang qu'ils m'avoient ordonné de répandre. Je crus devoir refuser désormais aux malades ce dangereux soulagement, & quelques-uns

expirèrent en me maudissant. O Dieux! m'écriai-je en pleurant, quelle amertume affreuse répandez-vous sur la vertu? Mon cœur est pur : mes mains sont-elles innocentes ou criminelles? C'est envain que j'interroge ma raison : l'art divin de Philolaüs m'est inconnu, j'ignore ce qui peut écarter ou appeller la mort. Me ferez-vous un crime de n'écouter que la pitié, & d'obéir à des mourans?

Mon trouble ne fut pas inutile : il me rendit timide & attentif. Dans les malades qui revenoient à la vie, j'observai la marche, les progrès & la fin du mal. Je remarquois sur-tout par quels mouvemens extraordinaires la Nature s'en délivroit, & je résolus de les imiter lorsque les circonstances seroient les mêmes. C'est-là que j'eus besoin de toutes les ressources de l'attention, de toute l'activité de mes sens, pour découvrir des différences sensibles dans des effets qui m'avoient d'abord paru se confondre. Le sage qui observe les hommes dans l'état de santé, parvient à connoître la marche de leurs passions. Dans les combats qu'elles se livrent, il prévoit de quel côté sera la victoire; & s'il a reçu en naissant une ame sensible, qui se pénètre facilement des affections de ses semblables, il apprend bientôt le secret de les maîtriser.

C'eſt ainſi qu'il faut étudier la Nature. Un voile éternel, impénétrable, nous dérobe le principe de ſes mouvemens, & ne nous laiſſe que le ſentiment pénible de notre impuiſſante curioſité. Inſenſés que nous ſommes! que ferions-nous d'une longue vie, ſi la connoiſſance des cauſes nous faiſoit voir du premier coup d'œil la ſucceſſion & la nature de tous les phénomènes, & ſi nous étions privés du plaiſir d'admirer, par la facilité de tout prévoir? Ah! regardons comme un bienfait des Dieux, l'obſcurité qui couvre les loix de la matière qui nous environne, & comme un bienfait plus grand encore, celle qui nous cache le ſyſtême entier de la vie. Quel homme ſupporteroit ſon exiſtence, ſi l'ignorance & toutes les illuſions qui l'accompagnent, ne répandoient ſur l'avenir cette lumière incertaine, qui peut ſeule aſſurer à la jeuneſſe une ſécurité trompeuſe & la plénitude de ſes plaiſirs?

Toute la matière qui m'environnne, qui germe ſous mes pas, qui ſe meut ſur la terre, qui ſe nourrit du ſol où elle eſt attachée, reçoit en naiſſant des formes, des caractères, une énergie qui diſtinguent & ſéparent les eſpèces. J'ignorerai toujours le principe qui parcourt & qui pénètre tous les corps pour les animer & les reproduire; mais je ſais que ce principe agit dans mon ſein à

l'infçu de ma penfée, fans l'aveu de ma volonté : il fait palpiter mon cœur, circuler mon fang; il élève & déprime ma poitrine; il veille fur mes refforts, lorfque mon fentiment va fe perdre dans le fommeil; il dénature, il adopte dans mes organes les alimens qu'il a reçus; il leur imprime fa vie & les dépouille de leur caractère pour les façonner à de nouvelles fonctions. C'eft ainfi que la féve accoutumée à féconder le fruit acide & odorant de Cydonie, fe transforme en paffant dans la greffe d'un jeune poirier qui l'affervit à fon afcendant invincible. Elle reçoit une autre vie, d'autres penchants, d'autres mœurs; elle devient douce & inodore, & ne vivra que peu de jours dans la poire qu'elle a mûrie; tandis qu'abandonnée à fon activité primitive, elle donnoit des fruits qui bravoient les frimats, & dont la vieilleffe ornoit encore les tables indigentes du printems.

Ce principe inconnu qui nous anime a fes paffions, fes habitudes, fes écarts & fes caprices qui fe manifeftent par des fymptômes plus ou moins funeftes. Tantôt il abandonne le fang à des altérations meurtrières; tantôt il l'attaque dans fes élémens, ou lui donne une activité inquiète & turbulente qui le fait rouler comme un torrent indompté dans les vaiffeaux qui

le renferment. Quelquefois il s'éloigne d'un de nos organes, & fatigue de sa présence ceux qu'il a choisis pour y exercer toute son activité. Indomptable dans la jeunesse, les alimens, les frimats, les chagrins lui portent d'impuissantes atteintes. Il triomphe de tous les obstacles, & n'obéit qu'à ses propres loix ; mais dans l'âge mûr & dans la vieillesse, il devient foible & languissant, & contracte des habitudes vicieuses que les efforts de l'art ne peuvent souvent réprimer.

Cependant je m'apperçus que dans les grandes altérations qu'il éprouve, il est plus soumis à l'action des alimens & des corps qui passent dans nos organes. Il me fallut choisir dans cette multitude immense de plantes & de minéraux, ce qui pouvoit le rétablir dans ses fonctions primitives. Les desirs des malades, leurs appétits & leurs répugnances m'éclairèrent souvent sur le choix que j'avois à faire, soit qu'il fallût rétablir les forces, ou calmer des agitations effrayantes, ou préparer des issues au poison que la fièvre avoit divisé ou formé. Bientôt il se peignit dans mon esprit des tableaux innombrables de toutes les nuances du mal & de la proportion des remèdes ; & ces tableaux déposés dans ma mémoire, je

ne puis ni les communiquer, ni les décrire. Il n'existe de noms que pour les sensations communes à tous les hommes qui se les rappellent mutuellement par des sons qu'ils ont adoptés. Mais le sage qui observe attentivement la marche de la nature, qui saisit tous ses rapports, qui multiplie à l'infini l'usage & l'activité de ses sens, ne peut être entendu que par l'homme qui a observé & senti comme lui. Aussi ses opérations les mieux combinées paroissent-elles l'effet d'une inspiration divine, ou d'un instinct sûr & rapide; quoique l'homme n'ait reçu en naissant aucune vérité dans sa pensée, & qu'il n'apporte avec lui que des besoins qui doivent faire naître & multiplier ses connoissances.

Les miennes s'étendoient de jour en jour par mon zèle & ma persévérance. Je jouissois déja du prix de mes travaux. La renommée publioit mes succès, & je voyois sur tous les visages la reconnoissance & le respect. Les Scythes voulurent me fixer parmi eux, & je n'aurois pas choisi d'autre séjour. La contagion s'éloignoit de leurs demeures, & ne produisoit plus que des effets salutaires. Leurs mœurs perdoient de cette férocité qui les distinguoit des autres peuples. La soif de dominer & de combattre s'éteignoit dans ces ames autrefois impitoyables. Le néant de la vie retracé sans

cesse à leurs yeux par la multiplicité des funérailles, le calme sombre d'une ville où l'on ne retrouvoit plus ses parens & ses amis y ramenèrent la compassion & la modestie. Les petites passions de l'avidité & de l'orgueil disparurent devant la terreur qui occupe toutes les facultés de l'ame, & la prépare au désintéressement & à l'indulgence. Loin de songer à opprimer les peuples voisins, à peine avoit-on le projet de défendre contre eux une vie aussi fragile & aussi malheureuse. Tous les objets qui avoient allumé leur courage, excité leur ambition, leur paroissoient indignes de fixer les regards d'un être condamné à la crainte & à la mort. Aux anciennes amitiés que le tombeau venoit d'engloutir succédoient des amitiés nouvelles plus sévères & plus touchantes. Il sembloit que chaque Citoyen disoit à ses esclaves, à ses égaux : aimons-nous, rendons-nous heureux pendant le court espace que nous avons à demeurer ensemble. Je croyois vivre chez un peuple de sages.

Cependant je ne jouissois pas comme eux. En-vain je cherchois à leur inspirer cette amitié tendre qui se nourrit par la confiance & la liberté; je ne trouvois par-tout que des hommages & de la vénération. On m'élevoit malgré moi au-dessus de tous les hommes : on m'attribuoit quelque

chose de divin qui prescrivoit un culte ; & interdisoit à tous les cœurs de s'épancher dans le mien. Je vous l'avouerai, mon cher Télephe, je fus pendant quelques jours content de ce partage ; & mon orgueil enivré me tint lieu de plus douces jouissances. Mais enfin je rentrai en moi-même ; & je n'y trouvai qu'une solitude accablante qui laissoit mon cœur sans appui, & me découvroit toute ma foiblesse. Je gémis de mes talens qui m'avoient séparé du reste des hommes : je sentis un besoin pressant d'appartenir à mon espèce, & de chercher dans l'obscurité un bonheur que ma gloire avoit fait disparoître. J'allois quitter Œagris, lorsque j'y fus retenu par un évènement funeste dont l'amertume se prolonge encore dans les glaces de l'âge & sur le bord de mon tombeau.

Je n'avois point connu l'amour ; j'étois jeune ; les vents se jouoient encore dans mes cheveux longs & flottans ; la sérénité de mon ame se peignoit sur mon visage, & je pouvois espérer quelque bonheur ; mais je ne le cherchois pas dans les plaisirs. Une maladie douloureuse commençoit à flétrir la beauté d'Iopis, fille de Noraxès, puissant parmi les Scythes. Elle implora mon secours. Je me rendis auprès d'elle. C'est-là que l'amour m'attendoit pour charmer & pour déchirer

mon cœur. Le premier regard que je jettai sur Iopis fut celui de la compassion. J'avois acquis une prévoyance qui étoit rarement démentie par l'évènement; & je vis tout-à-coup que je n'avois à donner que des consolations & des espérances trompeuses. A peine elle eut levé sur moi ses yeux animés par la douleur & tempérés par la patience, que je me sentis pénétré de ses regards. Le son de ma voix devint plus doux & plus touchant; & malgré l'habitude que j'avois d'affecter la sécurité dans les dangers des malades, mes yeux se mouillèrent de quelques larmes.

Si j'avois prévu que mes soins pussent la rendre à la vie, l'amour ne seroit point entré dans mon cœur. Ministre sur la terre de la bienfaisance des Dieux, je n'aurois point profané par des foiblesses la dignité de mon art & la sainteté de mon sacerdoce; mais je pouvois, sans rougir, rendre à la beauté prête à s'éteindre, un hommage qui devoit rester enseveli dans mon cœur. C'est ainsi que je justifiois des feux naissans & rapides qui m'embrasoient déja tout entier. Je ne vous quitterai point, lui dis-je, avant que mon art & mes soins ne vous aient rendu la santé. Sophosène, me répondit-elle, j'accepte vos secours; ils adouciront mes derniers momens, si je termine ma destinée : j'ai vu le tombeau s'ouvrir

devant moi, mais je ſens qu'à votre aſpect mon cœur reçoit l'eſpérance. Ces mots mirent le comble à ma tendreſſe & à ma douleur.

Non, mon cher Télephe, il n'eſt point d'hommes ſur la terre qui puiſſe réunir dans ſon cœur, les ſupplices que j'éprouvai près d'Iopis. Chaque mot de ſa bouche, chaque regard, chaque mouvement exprimoient l'innocence & la bonté. Quand ſes douleurs redoubloient, elle me regardoit en ſouriant douloureuſement, pour me demander des ſecours que je ne pouvois lui donner. Il me falloit dévorer ſes maux & les miens, entendre tous ſes ſoupirs, m'abreuver de toutes ſes larmes, & pour comble d'horreur, recevoir ſa reconnoiſſance ſans la détromper, & ſans m'anéantir devant elle. Lorſque le ſommeil ſuſpendoit ſes douleurs, j'avois du moins la douceur de laiſſer échapper les miennes. Je m'indignois en frémiſſant contre l'impuiſſance de mon art; je maudiſſois la vertu qui m'avoit conduit à une ſcience funeſte qui faiſoit mon tourment. Ma préſence raſſuroit Noraxès; il voyoit avec attendriſſement les ſoins que je donnois à ſa fille, mais je ne pouvois avoir de conſolateur. La ſécurité que je répandois m'aviliſſoit à mes propres yeux, en m'attirant une conſidération uſurpée; je la regardai comme un crime, que je réſolus d'expier. Je

m'approchai d'Iopis. Je ſuis indigne de votre confiance, lui dis-je, & mon cœur eſt trop pur pour ſupporter le fardeau de votre reconnoiſſance; mon art ne m'offre point de moyen pour prolonger vos jours. Permettez-vous, Iopis, que je meure avec vous, & que ma cendre ſe confonde avec la vôtre?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que toutes les furies de l'enfer furent dans mon cœur. Je me roulai par terre comme un inſenſé, ma fureur avoit étouffé mes cris; enfin je m'écriai: Ordonnez-moi de mourir, belle Iopis, pour expier le dernier & le plus grand de mes crimes. Vivez, mon cher Sophosène, me dit-elle d'une voix touchante. Juſqu'ici je voyois la mort avec horreur, je n'avois jamais connu le bonheur, & je penſois qu'il étoit dû à ma deſtinée avant d'entrer dans le tombeau. J'ai goûté ce bonheur depuis que vous veillez près de moi. Ce n'eſt point mourir, Sophosène, que de mourir dans vos bras. Vous recevrez mon dernier ſoupir, il paſſera dans votre ſein, & je vivrai dans Sophosène. Ne pleurez pas ſur mon ſort, il plaît à mon ame attendrie, il ſurpaſſe mes eſpérances, & mes vœux n'avoient jamais demandé aux Dieux une auſſi grande faveur.

Vous vivrez, lui dis-je, ma chère Iopis, ſi vous

pouvez oublier mon délire. Ce n'eſt point mon art, c'eſt mon amour épouvanté qui vous condamnoit à mourir. Elle prit ma main & la preſſa dans la ſienne, en m'ordonnant de ne pas m'éloigner d'elle. Il faut que je meure, dit-elle, heureuſe encore de rendre hommage à ce prix, à la ſcience & au génie de Sophosène ! Les Dieux mêmes pourroient-ils prolonger des jours dont mon amant a fixé le terme ? Sa raiſon s'égara inſenſiblement. Tantôt elle parloit des jeux de ſon enfance, tantôt elle croyoit habiter parmi les ombres , & prioit les Divinités infernales de la laiſſer revenir ſur la terre pour y jouir de la gloire de ſon amant. Après quelques momens de ſilence, elle demanda des fleurs pour orner ſes cheveux, & un voile pour mettre ſon teint à l'abri d'un ſoleil brûlant. Elle me regardoit par intervalles, & ſembloit chercher dans mes yeux de la tendreſſe ou de l'eſpérance.

Enfin le jour naiſſant amène l'inſtant fatal: Cette main que je n'avois point quittée ſe glace ſous la mienne; un froid mortel ſe gliſſe dans mon cœur, & je me flatte un moment de mourir de mon déſeſpoir; je perds l'uſage de mes ſens, & je m'abandonne délicieuſement à un calme que je croyois éternel.

Hélas! je repris le ſentiment & la douleur.

Je

Je me prosternai devant le cadavre de mon amante, résolu d'attendre ses funérailles, & de me précipiter dans le bûcher qui devoit la réduire en cendre. Noraxès qui avoit pris de l'amitié pour moi, vint m'arracher de ce lieu funeste. Je me débattis dans ses bras sans le voir; il me parla d'un ton sévère. Je reconnus la voix du père d'Iopis, je le suivis alors sans résistance; je tombai à ses genoux; je crus lui devoir le sacrifice de ma volonté, comme s'il eût été mon père.

Sophosène, me dit-il, les Scythes vous regardent comme un homme envoyé & inspiré par les Dieux. Jugez combien votre douleur honore la mémoire de ma fille, & la rend chère aux parens dont elle charmoit la vieillesse. Mais, mon cher Sophosène, faut-il que ce soit un père au désespoir, qui vous donne l'exemple du courage? Vous perdez l'empire que vous aviez sur vous même, & vous vous rendez indigne par votre foiblesse, de la destinée que vous réservoient les Dieux.

Je ne répondis à la bonté de Noraxès, que par des larmes & des cris lugubres. Je lui demandai la mort. Est-ce vous, me dit-il, dont mes Concitoyens ont respecté la sagesse & honoré la bienfaisance? Est-ce parmi les Scythes, que vous avez appris à pleurer comme un enfant? Eh! qu'a donc

de ſi étrange votre deſtinée? Vous êtes malheureux? Eh bien! votre bonheur a fini. Combien de mortels ont expiré, ſans en avoir joui un inſtant! Et vous, qui avez reçu dans la fleur de la jeuneſſe, les hommages & le culte d'un peuple entier, vous plaindrez-vous de votre partage? La carrière que vous avez à parcourir eſt-elle donc encore ſi longue, que vous ne puiſſiez l'enviſager ſans frémir? Homme injuſte! homme inſenſé! les Dieux ont borné ta vie, borne donc auſſi ton déſeſpoir. N'eſt-tu pas sûr de mourir?

Père d'Iopis, lui dis-je, ô mon père! les Dieux me parlent par votre bouche. Ils me défendent de mourir; qu'ils me donnent donc la force de vivre. Je m'abandonne à leur volonté, je m'abandonne à la vôtre. En diſant ces mots, un friſſon rapide fait trembler tout mon corps; je reconnois la préſence de la contagion qui venoit de terminer les jours d'Iopis. Les Dieux, m'écriai-je, ont pitié de mes maux, ils m'accordent la plus belle récompenſe des ſoins que j'ai rendus à mon amante. Je reconnois leur bonté, & je reçois avec reconnoiſſance la plus douce & la plus honorable de leurs faveurs.

On m'emporta dans ma maiſon avant que la fièvre eût fait bouillonner mon ſang. Bien-tôt une chaleur brûlante égara ma raiſon; des douleurs

cruelles m'avertirent de mon danger, & réveillèrent en moi les horreurs de la mort que j'avois desirée avec tant d'ardeur. Je me sentis lâche & pusillanime. Dans les momens où la Nature me laissoit l'usage de ma raison, je m'occupois des moyens qui pouvoient terminer heureusement ma maladie; j'aimois toujours l'image d'Iopis, mais je chérissois encore la vie qu'elle venoit de quitter. Enfin une crise salutaire me rendit la santé. J'appris que Noraxès étoit mort, & je m'empressai de quitter Œagris, où je n'avois qu'à pleurer mes pertes, & à rougir de leur survivre.





LIVRE QUATRIÈME.

CEPENDANT le vaiſſeau retentit des cris des matelots, ils ont vu le ſommet de la citadelle de Cécrops; les rochers de l'Eubée ſe deſſinent dans le lointain : le Ciel eſt pur, la mer calme, un vent frais pouſſe les voiles, & déjà l'on diſtingue les édifices qui couronnent le Pyrée. Un peuple innombrable couvre le rivage, levant les mains au Ciel & pouſſant des cris d'allégreſſe. L'approche du vaiſſeau eſt le ſignal de l'eſpérance & de la joie tumultueuſe. A peine le vieillard divin a touché la terre conſacrée à Minerve, qu'il eſt environné de jeunes mères qui portent leurs premiers nés dans leurs bras; les vieillards moins agiles, cherchent à fixer par des cris douloureux les regards de Sophosène, & l'implorent de loin pour les enfans qui ſoutiennent leur vieilleſſe. Chacun s'empreſſe d'accourir ſur ſon paſſage, & croit en ſe montrant le premier, s'aſſurer des droits ſur ſes premiers ſecours. Sophosène marche comme un Dieu au milieu de ces infortunés; il les conſole par des paroles pleines de douceur, ou par des regards de bonté qui répandent l'eſpoir & la reconnoiſſance, & le font bénir par mille bouches à la fois. On ſe proſterne devant

lui, on baiſe la trace de ſes pas; on lui promet des offrandes & des autels. Ceux qui étoient pauvres, cherchoient à l'émouvoir par des larmes & par l'aveu de leur infortune. Ils furent les premiers conſolés.

Pendant qu'ils s'avançoient vers la ville au milieu de ces acclamations, & que le reſte des Citoyens ſe précipitoient hors de leurs murailles, pour venir au-devant de Sophosène, Télephe remarquoit combien les hommes utiles ſont reſpectés dans les grandes calamités. C'eſt lorſque les Sociétés ſont tranquilles, que les richeſſes, la naiſſance & les dignités obtiennent des avantages. Mais lorſque des malheurs imprévus ont troublé le calme des Empires, & menacé les grands intérêts de l'homme, la Société épouvantée cherche des bienfaiteurs & des guides, & toutes les diſtinctions arbitraires & frivoles diſparoiſſent comme des fantômes à l'aſpect du génie & de la vertu. La ſtupidité & l'inſolence ſe taiſent en frémiſſant, ſe cachent dans le mépris qui les couvre, & préparent dans l'obſcurité ces ingratitudes publiques, qui rétabliſſent enfin leur puiſſance, & les font régner à leur tour.

Le premier ſoin de Sophosène, eſt de purifier l'air qu'on reſpire dans Athènes. Déjà les plantes odoriférantes, brûlées dans les pla-

en ce moment. Toutes les jouiſſances du vice ne valent pas la douceur que je goûte à voir un vieillard dont les oracles vantent la ſageſſe & à m'entretenir avec lui des malheurs de la vie humaine. Je n'ai goûté qu'un inſtant les illuſions de la jeuneſſe. Des évènemens ſiniſtres hâtèrent chez moi le progrès de la raiſon. Je connus trop tôt l'inutilité de la vie, la réalité de ſes maux, le néant de ſes jouiſſances. Lorſque je voyois les hommes s'agiter avec fureur pour ſatisfaire leurs deſirs, je cherchois comme malgré moi quelle étoit la fin de tant de mouvemens tumultueux, & je voyois toujours le tombeau pour terme. J'ai interrogé les ſages, j'ai interrogé ma raiſon, & je n'ai jamais pû comprendre pourquoi cette immenſité d'êtres animés par un principe fugitif & une volonté vaſte, avoient quitté le néant pour promener leurs formes paſſagères dans la profondeur de l'eſpace qui retentit de leurs douleurs. L'homme qui repouſſe ces grandes penſées vit dans les convulſions du délire; celui que la triſte vérité a frappé de ſa lumière ſe conſume ſans eſpérance, fait de vains efforts pour ſe détacher du ſyſtême où il eſt enchaîné, & maudit mille fois le penchant malheureux qui lui fait encore chérir la vie.

A meſure que la contemplation de la nature flétriſſoit mon cœur, je cherchois à le ranimer

par les jouiſſances de la vie privée. J'eus une femme, j'eus des enfans qui m'aimeroient encore, ſi l'uſage & l'opinion qui dominent les Rois ne les avoient arrachés de mes bras. Je jouiſſois de leurs careſſes. J'étois aſſez heureux pour oublier par intervalles mes triſtes méditations. Une mort prématurée m'enleva mon père. Mon bonheur s'évanouit : il me fallut régner.

Dès ce moment je me trouvai ſeul ſur la terre. Je voulus connoître quels étoient les fondemens d'un trône qui ne flattoit pas mon cœur, mais dont je ne voulois pas deſcendre ; je le trouvai ſans autre appui que les loix d'un peuple inquiet & volage, qui n'avoit beſoin que de changer d'opinion & de volonté pour anéantir ma puiſſance. Placé ſur ce trône comme ſur un abîme, je ſentis qu'il falloit du moins cacher ma foibleſſe & mes inquiétudes, & me renfermer dans mon palais ; que le peuple accoutumé à parler de ſon Roi ſans le voir & ſans l'entendre, le confondroit dans ſon culte avec les Dieux qu'il adoroit ſans les connoître ; je me ſéparai des hommes pour régner ſur eux ; j'évitai ſur-tout d'être le témoin de leur obéiſſance, de peur d'en affoiblir le reſſort. Cependant mon nom agiſſoit ſans ceſſe & donnoit le mouvement à la Police d'Athènes ; mais ces effets de l'autorité qui forcent les volontés, qui

multiplient dans un empire les ſacrifices de l'amour-propre, qui font taire la vérité & courber l'indépendance, ou qui plus purs dans leurs principes dirigent vers le bien les paſſions des hommes, & fondent le bonheur public, ces effets ſe paſſent toujours loin du Souverain dont ils émanent, & ne flattent ni ſes vices ni ſes vertus. Mon nom ne ſervoit qu'à donner aux dépoſitaires de ma puiſſance l'orgueil & la ſécurité de la domination. Chacun d'eux à l'abri d'une autorité ſupérieure exerçoit la ſienne ſans crainte comme ſans bornes, & moi placé à l'extrémité de la chaîne que formoient tous ces pouvoirs enſemble, étonné d'en être la ſource & le terme, je n'avois de la ſouveraineté que les privations qu'elle impoſe, l'incertitude de ſa jouiſſance, le dégoût de la poſſéder & la crainte de la voir échapper de mes mains.

Je m'occupai de donner à mon peuple des loix plus ſages & plus douces. Les eſprits n'y étoient pas préparés, & je n'excitai que des murmures. Il fallut laiſſer les opinions & les mœurs dans le déſordre où je les avois trouvées. On m'imputoit tous les malheurs publics, & on me défendoit d'y remédier par la proſcription des uſages qui en étoient la ſource. Alors je fus prêt à briſer un ſceptre qui me tyranniſoit, & à rentrer dans

la vie privée, mais le signal de la guerre me retint dans les chaînes de la Royauté.

Cisséus, Roi de Trace, conduisit ses troupes jusques dans l'Attique. La fortune fut incertaine & nous favorisa tour-à-tour. Les Athéniens commencèrent à se lasser des combats. Il fallut leur donner la paix & leur sacrifier le seul bien dont le trône m'avoit laissé la jouissance. Je donnai à Térée, fils de mon ennemi, ma fille Progné. Philomèle qui consoloit ma vieillesse, fut appellée par sa sœur; elle s'arracha de mes bras pour aller adoucir à Progné les ennuis d'un nouveau séjour. Je me rappelle encore ses larmes lorsqu'elle monta dans le vaisseau qui devoit la porter dans la Thrace. J'étois sur le rivage, les yeux fixés sur elle. Il me sembla plusieurs fois qu'elle demandoit à revenir dans mes bras; mais les vents & les rames la dérobèrent bientôt à mes yeux. J'attendis en pleurant le terme qu'elle avoit fixé pour son retour, je commençois même à goûter quelque bonheur dans l'espérance de l'embrasser avant de mourir; lorsque j'appris qu'elle avoit péri dans les flots en quittant la Thrace. Mon infortune n'étoit pas à son terme. Il me manquoit d'entendre les cris de mes sujets mourans & de me voir environné de funérailles. Oh! que j'aspire au repos du tombeau! L'homme

ſenſible & compatiſſant ne doit pas reſter long-tems ſur la terre. Il ne peut répandre autour de lui que la triſteſſe qui le conſume, & ſon cœur reçoit tous les jours quelque nouvelle bleſſure. Je mourrai plus content, ſi mes yeux, avant de ſe fermer, ont vu ſoulager par vos ſoins un peuple qui vous implore & qui m'avoit confié ſon bonheur.

Sophosène ne chercha point à conſoler Pandion. Il lui parla du repos dont les juſtes jouiſſent dans l'Eliſée, loin de la ſociété des méchans, des malheurs réſervés à toutes les générations qui doivent ſe ſuccéder ſur la terre, pour y eſpérer & gémir à leur tour au milieu des tombeaux qui les attendent. Il quitte enſuite Pandion pour aller goûter quelque repos; mais il ne peut s'endormir. Il ſait que les mourans qu'il a vus, compteront douloureuſement toutes les heures de ſon ſommeil. Il réfléchit dans le ſilence ſur les reſſources de ſon art; & ne pouvant avoir que lui-même pour juge de ſes devoirs & de ſes erreurs, il arme ſa conſcience inquiète d'une ſévérité nouvelle. Ses ſens avertis par la volonté ont repris toute leur énergie, & vont donner à ſa penſée des images plus fidèles, & des moyens plus puiſſants. Il parcourt la ville d'Athènes avant le retour du ſoleil. La Nature égarée reconnoit enfin la voix d'un ſage, & rentre dans l'ordre

que le génie lui prescrit. Sophosène est étonné lui-même de retrouver dans la vieillesse une vigueur & une sagacité dont il avoit perdu le souvenir, & qui devoient bientôt s'éteindre. Ainsi les ombres que les corps projettent dans les vallées, s'agrandissent sur la terre, lorsque le soleil va se précipiter des Cieux, & qu'elles sont prêtes à disparoître pour se confondre dans les vastes ténèbres, dont la nuit vient envelopper l'Univers.

Cependant les cris de douleur se changent en des chants d'allégresse; les mères attendries accourent dans les Temples, & demandent comme une grâce, qu'il leur soit permis de mêler le nom de Sophosène à celui des Dieux bienfaisans.

Tandis que Pandion donne à son peuple l'exemple de la reconnoissance, & fait retentir les Temples de cantiques, des malheurs plus affreux que ceux qu'il avoit éprouvés, poursuivent dans la Thrace sa déplorable famille. Le barbare Térée n'avoit point renvoyé Philomèle dans l'Attique, & avoit trompé Pandion, en publiant qu'elle avoit péri dans la mer. Une passion criminelle pour cette Princesse, lui avoit inspiré des attentats inconnus. Après avoir satisfait ses flammes impures, il craignit le ressen-

timent des Pandionides. Il arracha la langue à ſa malheureuſe victime, & l'enferma dans une tour. C'eſt là que Philomèle traça ſur la toile l'hiſtoire de ſes malheurs, & la fit remettre à Progné. Cette Reine épouvantée du tableau de tant de crimes, médita contre ſon époux la plus cruelle des vengeances. Elle intéreſſa à ſon reſſentiment les femmes les plus courageuſes de la Thrace; & le jour de la fête de Bacchus, armée du thyrſe & des flambeaux, elle força la porte de la tour où Philomèle déploroit ſes malheurs & ſes outrages. Elle la trouva expirante & reçut ſon dernier ſoupir. Ce ſpectacle redoubla ſa fureur; les enfans qu'elle avoit donnés à Térée furent ſes premières victimes. Elle apporta leurs têtes ſanglantes à leur père qui célébroit la fête au milieu de ſa cour. Le Roi s'élance ſur elle & la poignarde : ſa fureur s'accroit encore. Il remplit le palais de ſes mugiſſemens, & demande vengeance aux Dieux qu'il avoit irrités par tant de crimes. Quelques larmes ſe mêlent aux mouvemens de ſa rage. Non, non, s'écrie-t-il, ces têtes enſanglantées ne ſont pas celles de mes enfans. Ma cruelle épouſe a voulu tenter mon déſeſpoir. Juſte Ciel! tu meſures tes châtimens aux forces humaines; & quelques forfaits que ta juſtice ait à punir, le déſeſpoir d'un père

qui auroit à pleurer tous ses enfans, doit intimider ta colère.

Après avoir passé quelques jours dans les agitations du désespoir, sa fureur se calme, & son cœur reprend enfin cette cruauté réfléchie & tranquille, qui caractérisoit le tyran. Il se vengera sur la famille de Pandion, sur la jeunesse d'Athènes, de la perte de ses enfans. Il appelle Cérastes, c'est le plus lâche de ses courtisans, le plus digne de la confiance de son maître, le plus capable de faire réussir, par la trahison, un projet de vengeance.

J'ai perdu mes enfans, lui dit-il, & je ne suis point vengé. Il faut que les Pandionides expient le crime de Progné. Partez pour Athènes, engagez les Princes de cette famille à venir dans mes états.

Je sais qu'ils aiment la gloire, que leur ame se révolte contre l'injustice & l'oppression. C'est à vous à profiter de leurs vertus pour les attirer dans mes piéges. Dites-leur que Philomèle vit encore enfermée dans une tour; que j'ai trompé Pandion & Progné, qu'il est encore tems de punir mes forfaits. Donnez-moi tous les noms qu'a mérités Progné; que la jeunesse d'Athènes s'enflamme au récit de mes cruautés, que l'indignation les fasse marcher à la vengeance, & qu'ils viennent

expier par leur ſang le crime de la barbare épouſe qu'ils m'ont donnée.

Alors ils conviennent de la route qu'il faudra faire prendre aux Athéniens, & du ſignal de la vengeance. Céraſtes part pour l'Attique. En arrivant, il trouva la ville d'Athènes dépourvue d'habitans. Il témoigne par-tout de l'intérêt & de la compaſſion pour les calamités qui affligent cette ville malheureuſe. Il répand les faux bruits de la cauſe qui lui a fait abandonner la Thrace, & ſemble n'oſer par ménagement pour la tendreſſe de Pandion, lui découvrir les malheurs de Philomèle, dans un moment où la ville reſpirant à peine de tant de funérailles, ne peut s'occuper d'aucun projet de vengeance. Enfin le bruit en parvient juſques au Monarque. Il fait appeller l'étranger qui lui parle ainſi :

Grand Roi ! vous m'ordonnez d'ajouter à vos douleurs. Mon cœur, révolté par la cruauté de Térée & les malheurs de votre fille, n'a pû ſoutenir ce ſpectacle ; ma patrie m'eſt devenue odieuſe, & je cherche un aſile chez des peuples humains & généreux. Térée vous a trompé, il n'a point fait partir Philomèle, il la tient enfermée après l'avoir outragée. Je fus chargé de veiller à la garde de cette Princeſſe, & j'eſpérois pouvoir un jour faire uſage de la confiance de Térée, pour terminer

miner les malheurs de Philomèle. Par combien de discours n'ai-je pas tenté de préparer l'esprit du tyran au repentir de son crime! La violence de sa passion, la constance de sa cruauté ont déconcerté mes espérances. Enfin, dans la crainte que son fatal secret ne fût révélé à son épouse & à ses sujets indignés, il prononça la mort de Philomèle, & voulut me charger du crime. Mais il s'apperçut de l'horreur que m'inspiroient ses ordres, malgré les efforts que je faisois pour la cacher à cette ame indomptable & féroce. Je me jettai à ses pieds pour le supplier d'être juste; il feignit de se rendre, mais je vis dans ses yeux qu'il me trompoit, & que j'étois déjà condamné. Je quittai la nuit même ses Etats; j'ai traversé les montagnes qui terminent la Thrace, j'ai parcouru la Thessalie & la Bœotie, & je suis arrivé dans l'Attique, incertain si je vous decouvrirois des forfaits qui sont consommés sans doute, & dont la vengeance est inutile. J'ai craint l'ardeur de vos jeunes guerriers; ils sont peu nombreux, ils sont nécessaires à votre Empire, & j'ai peut-être trop enflammé déjà leur courage, en leur peignant le sort de la fille de leur Roi.

Pandion écouta Cérastés dans un silence morne & douloureux, comme un homme que la perfidie & les revers ne peuvent plus étonner. La jeu-

neſſe qui environnoit Céraſtés frémiſſoit d'impatience ; elle n'attendit point les ordres du Roi, & cria vengeance. On s'empreſſoit autour de Céraſtés, on remercioit les Dieux d'avoir conſervé un homme juſte à la Cour d'un tyran. C'eſt ainſi, diſoit Télephe, que ſe ſeroit conduit Sophosène. Un ſeul homme comme vous à la Cour de Theutras, auroit prévenu la plus grande partie de mes malheurs. Venez avec moi, venez voir Sophosène, & partagez avec lui les hommages & la reconnoiſſance d'un peuple qui ſait honorer la ſageſſe.

Le perfide craignoit trop l'œil pénétrant de la vieilleſſe, pour ne pas éviter la préſence de Sophosène. Jeunes Athéniens, dit-il, c'eſt élever trop haut une vertu commune. Il n'en eſt aucun parmi vous, qui ne portât auſſi loin que moi l'amour de la juſtice & la haîne de l'oppreſſion. Je croirois offenſer les Dieux, ſi je partageois la reconnoiſſance que vous devez toute entière au mortel que les Oracles ont appellé de la Crète, pour vous rendre la ſanté & la vie. A ces mots, Télephe ne peut contenir ſes tranſports ; il embraſſe Céraſtés, le preſſe dans ſes bras, & verſe des larmes d'admiration & de tendreſſe. Ame grande & ſublime, s'écrie-t-il, vous joignez à vos vertus la modeſtie qui les couronne toutes. Eh bien ! c'eſt à

moi de suivre vos pas ; je me joins à ces braves guerriers que vous allez guider à la vengeance. On dit que les Celtes promènent leurs ravages dans les contrées voisines de la Thrace. J'irai leur demander compte du sang qu'ils m'ont fait répandre, lorsque j'aurai combattu sous vos yeux, & fait contre votre Roi, l'essai de la haîne que m'inspirent les tyrans.

Toute la jeunesse d'Athènes, se félicite d'emmener le compagnon, l'ami de Sophosène. On lui jure de le suivre après la punition de Térée, & de combattre avec lui pour la délivrance de Caridée. Télephe se sépare des guerriers pour aller embrasser Sophosène. O mon père! lui dit-il, il faut que je vous quitte, les Dieux me rappellent à mes sermens. Mais si j'obéis à leur volonté, si j'immole à mes devoirs le bonheur de vivre avec vous, la seule récompense que je demande à leur bonté, c'est de me remettre dans vos bras. Le vieillard répandit des larmes. Il tint long-tems Télephe contre sa poitrine, & lui dit : O mon fils! votre cœur a été sensible à mes peines, lorsque ma vieillesse éloignoit de moi tous les cœurs. Puissent mes Dieux récompenser le généreux Télephe, & lui conserver ses vertus. Ils vous ont déjà payé le prix de vos bienfaits, en vous associant à la gloire dont ils couronnent mes derniers

jours. L'infortune a mûri votre raison, & déjà le tems vous conduit à la Sagesse. Qu'elle préside à vos plaisirs sans les flétrir; qu'elle vous éclaire sur le choix des douces erreurs, & ne serve qu'à prolonger celles qui peuvent encore charmer votre jeunesse, sans vous préparer de remords. Ne vous hâtez point de parcourir trop rapidement le cercle de la vie humaine; vous seriez puni par une tristesse prématurée, d'avoir troublé l'ordre de la Nature, & devancé votre destinée. Partez, mon fils, & retenez vos larmes; elles déchireroient mon cœur. Vous avez des devoirs sacrés à remplir.

Déjà le vaisseau qui doit porter les ennemis de Térée est prêt à partir. Le rivage retentit de mille cris. On appelle les vents, on excite les matelots, on presse les préparatifs du voyage, & Cérastés tranquille jouit déjà de sa trahison. A peine la terre a disparu aux yeux des matelots, qu'il parle ainsi aux Athéniens : Je pense que vos premiers efforts doivent se diriger vers la tour qui enferme Philomèle; il faut s'en emparer avant que Térée apprenne notre arrivée dans la Thrace. Nous remonterons le Strymon jusqu'à Amphipolis, & de là nous gagnerons les monts Pangées, dont la chaîne couvrira notre marche jusqu'à la tour qui couronne la dernière de ces montagnes. La tour

ſera emportée par votre valeur. Si Philomèle vit encore, je la ramènerai à ſon père. Les Dieux ne me permettent pas de partager les exploits auxquels la vengeance emportera votre courage.

Les Athéniens s'abandonnent à ſes conſeils, & le prient de diriger leur marche. Les vents ſembloient favoriſer Céraſtés, & précipiter la perte de ces vaillans guerriers. On a ſalué l'iſle d'Eubée & les côtes de la Theſſalie, ils paſſent à la vue d'Eione, & laiſſent à Amphipolis le vaiſſeau qui les a portés. Ils arrivent enfin aux pieds des monts Pangées, ſe cachent dans des gorges profondes pour ſe préparer un triomphe plus aſſuré. Le perfide Céraſtés les conduit dans une vallée étroite, où les ſoldats de Térée placés en embuſcade, les enveloppent aiſément. Les quartiers de roches roulent du haut des montagnes, & un grand nombre périt ſans défenſe. Téléphe fait des prodiges de valeur, & voyant Céraſtés parmi les aſſaillans, il lui crie d'une voix terrible: Monſtre exécrable, viens mourir de ma main, puiſque tu ne peux mourir de ta honte & de tes remords. J'ai rempli le devoir d'un ſujet fidèle, répond Céraſtés en ſouriant, & vous voyez que les Dieux récompenſent par la victoire, mon obéiſſance à mon Roi. A ces mots, Télephe perd ſa raiſon, & n'écoute que ſa fureur. Il s'élance vers

le rocher d'où Cérastés insultoit ainsi à ses généreuses victimes. Ces vaillans hommes, dit-il, qui périssent par ton crime, n'ont pu se venger, mais ils t'attendent sur la poussière, & tu me devras la gloire de tomber à côté d'eux. En disant ces mots, il est déjà prêt à l'atteindre, lorsque le rocher ébranlé se détache de la montagne, & entraîne dans sa chûte Télephe frémissant & désespéré. Ses forces sont épuisées, & il est enchaîné sans résistance, avec trois de ses compagnons que leurs blessures empêchoient de se défendre. Tout le reste fut égorgé ou écrasé par les pierres qu'on faisoit rouler sur leurs têtes. Les uns meurent avec le désespoir de n'être pas vengés du monstre qui s'est joué de leur généreuse candeur; ceux-là accusent les Dieux qui laissent triompher le crime, & maudissent en expirant la vertu qui les a trompés.

Cérastés conduit à Topiris ses quatre prisonniers. Térée se hâte de lui demander s'ils sont neveux de Pandion. Pandion, lui répond Cérastés, a perdu tous les siens par la contagion qui vient de désoler Athènes. Perfide, s'écrie Térée en fureur, tu as trahi ma vengeance; tu mourras du supplice que je préparois aux Pandionides, & tu mourras sous les yeux de ces prisonniers dont je veux conserver la vie.

Les quatre Athéniens enchaînés, virent expirer Céraſtés dans les douleurs les plus longues & les plus cruelles; leur joie ne fut point troublée par la pitié. Le traître mourant dans les angoiſſes, n'a aucun droit ſur la compaſſion des hommes; & le généreux, le ſenſible Télephe ne verſa pas une larme. Il pleura bientôt la mort de deux de ſes compagnons, dont les bleſſures étoient mortelles. Il ne reſtoit plus qu'un Athénien qui devoit partager ſes malheurs. Térée qui vouloit les prolonger, réſerva ſes priſonniers à un ſupplice plus cruel que la mort. Un Satellite du tyran leur prononça en ces termes leur condamnation :

Votre projet méritoit la mort, mais le Roi prend pitié de votre jeuneſſe. Il vous envoie en éxil dans la vallée de Clathmos, entre le Pangée & le Rhodope. Vous y paſſerez le reſte de vos jours, avec des coupables que la ſévérité des loix a condamnés au même châtiment. En vous permettant de vivre dans cet aſyle, le Roi vous défend d'y jouir des douceurs de la ſociété, elles ne doivent être que le partage des hommes juſtes. Gardez-vous de parler aux compagnons de votre infortune; qu'on ignore votre nom & votre ſort, & ne cherchez jamais à connoître ceux avec qui vous paſſerez votre vie. Un geſte, une parole, ſera le ſignal de votre mort; la moindre curioſité,

la moindre confiance vous perdra; il y aura parmi les coupables, des Satellites qui sembleront partager votre destinée, qui subiront les mêmes peines, mais qui ne sont placés dans cette vallée, que pour veiller au maintien des loix qu'on vous impose. Ils ont ordre de révéler, ou même de punir sur le champ la moindre infraction au silence éternel qui vous est prescrit. Évitez sur-tout les regards de vos compagnons, pour ne pas partager leur supplice. Il ne vous est permis que de respirer & de travailler. Je ne vous dirai pas que le plus léger effort pour vous échapper, seroit puni comme le plus grand des crimes, & que les murmures sont des forfaits. Vous sentez que l'homme qui a mérité la mort, doit s'attendre à des supplices, s'il cesse un moment de regarder comme un bienfait, les châtimens qui ont racheté sa vie.





LIVRE CINQUIÈME.

TÉLEPHE écouta tranquillement ſon arrêt, ſans ſe juſtifier, ſans accuſer Térée. Plein de reſpect pour la vérité, il ne voulut point l'expoſer au mépris d'un méchant armé du pouvoir, & il ſe laiſſa conduire à Clathmos. Une muraille très-élevée ferme l'enceinte de cette vallée, que le Neſſus fait retentir du bruit de ſes flots; il s'échappe entre des barreaux de fer impénétrables à l'audace & au courage. L'enceinte eſt environnée de hautes montagnes couvertes de neige, & poſées ſur des rochers qui n'offrent aucune aſſiète aux pas de l'homme qui voudroit tenter de les gravir. La Nature ſemble les avoir taillés elle-même, pour interdire aux habitans de ce malheureux ſéjour l'eſpoir d'échapper à leurs maîtres, & d'aller chercher près du Ciel, la liberté qu'ils ont perdue. Ce fut le cruel Célemnis, ayeul de Térée, qui le premier imagina ce genre de ſupplice. Il avoit vu que les priſonniers goûtoient quelques douceurs à ſe raconter leurs peines, & il voulut leur ôter la conſolation de pleurer enſemble. Il les chargea du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance. Une garde nombreuſe, veille dans des fortereſſes qui ferment les deux iſſues par où le Neſſus précipite ſes eaux. Dans le centre réſide Méloante; il eſt chargé de

faire exécuter les loix du ſilence & de la terreur. Il oblige ſes victimes de paroître chaque jour devant lui, dans l'ordre où elles ont d'abord été placées, & le nombre qui fixe leur rang, eſt le ſeul nom qu'il leur ſoit permis de porter.

Télephe en entrant dans la vallée, cherche en vain des yeux le jeune Athénien qui devoit partager ſon éxil; on les avoit ſéparés en partant de Topiris. Il ne peut diſtinguer aucun viſage parmi cette foule qui n'oſe le regarder, & où chacun porte le même habit & les mêmes marques d'eſclavage. Il fallut ſe ſoumettre à vivre ſeul au milieu de tant d'hommes inconnus. Ils errent quelquefois comme les pâles ombres ſur les rives du Stix, où après avoir bû les eaux du Lethé, elles ſe rencontrent ſans ſe connoître. Mais ici le ſouvenir du paſſé vit encore; il ſe nourrit par le ſilence & par la néceſſité de le renfermer dans ſon cœur. Les infortunés ſont forcés de s'éviter; ils portent ſur la terre des regards inquiets & ſombres. Ils craignent de ſe trahir eux-mêmes en ſe livrant à la rêverie, & en proférant ces paroles involontaires que la douleur arrache quelquefois aux ames ſenſibles. Ils n'oſent ſe communiquer leur déſeſpoir, ni s'en occuper en ſilence, de crainte qu'il ne leur échappe malgré eux, & ne leur coûte la vie.

Le danger ſe multiplie ſans ceſſe, & prend

mille nouvelles formes. Quelquefois un de ces infortunés entend prononcer tout-à-coup son nom; s'il lève sa tête pour répondre, il reçoit la mort. Il n'y a point de grace pour celui qui dans un songe, révéleroit une partie de ses malheurs. Le tyran qui gouverne cette multitude, tranquille sur les effets de sa cruauté qu'on a revêtue du nom de devoir, s'occupe sans cesse de saisir ou de faire naître les occasions de punir. Souvent même il ordonne des supplices sans en déclarer le motif, afin que la terreur qui veille dans cet asyle ne se repose jamais.

Télephe avoit déjà mesuré d'un coup d'œil l'étendue de cette vallée. Il jugea qu'il étoit au-dessus des forces humaines, de surmonter les obstacles que l'art & la Nature opposoient à sa liberté. Mais lorsqu'il eut vu le chef qu'il alloit avoir pour maître, & compté les ministres de ses ordres, il conçut des espérances. Seul & désarmé, il ne craint point les dards & les piques menaçantes qui épouvantent les compagnons de son esclavage. Je périrai sans doute, disoit-il, mais mon sang ne coulera pas seul, & mes derniers soupirs se mêleront aux cris de mes victimes expirantes. Je ferai voir du moins que pour mépriser les tyrans, on n'a qu'à mépriser la vie, & que si les opprimés avoient du courage, les oppresseurs

perdroient leur audace. Que dis-je? Ah! malheureux! il ne m'eſt pas permis de mourir. Caridée a mes ſermens, j'ai promis de vivre pour lui rendre la liberté, & je ſuis condamné à prendre ſoin de ma vie, juſqu'à ce que les mânes de ſon père ſoient appaiſés. Peut-être ſuis-je coupable, d'avoir expoſé mes jours pour la fille de Pandion. Lorſque j'ai ſuivi les guerriers d'Athènes, ai-je bien interrogé mon cœur? & ſous prétexte de m'aſſurer des ſecours contre les Celtes, n'ai-je pas voulu ſervir la paſſion de me ſignaler & de me vaincre? Hélas! je ne ſuis pas innocent devant les Dieux, & je mérite mon ſort; attendons dans cet exil quelque révolution de la fortune, qui me rende au ſervice de la fille de Théoclès. Térée peut ceſſer de régner & de vivre. La terre ne porte pas long-tems les tyrans. Eſpérons tout de ſes crimes. L'homme qui vit ſous le joug du ſerment ne mourra point ſans le remplir; & les Dieux qui préſident à la fidélité doivent être auſſi les Dieux de l'eſpérance.

C'eſt ainſi que Télephe cherchoit à ſe fortifier contre ſes malheurs, & ſe ſoumettoit à ſa deſtinée. On lui fournit les inſtrumens néçeſſaires pour cultiver la terre qui devoit le nourrir, & on lui en traça les limites avec la défenſe de les franchir. Ce travail lui parut plus ſupportable que celui qui l'avoit occupé à Ephèſe. Son corps ne s'éner-

voit point, & il se consoloit par l'exercice de ses forces, de la nécessité d'en faire usage. Quelques douceurs vinrent même se mêler au sentiment de ses peines. Il trouva dans l'observation de la nature des plaisirs que sa jeunesse avoit négligés ou méconnus. La pureté d'un beau jour, les réflets des nuages qui tempèrent la chaleur & qui embellissent les Cieux, les efforts des élémens combinés pour multiplier les végétaux qui ornent la terre furent pour Télephe des spectacles nouveaux & intéressans, & répandirent quelques charmes sur sa solitude. La tyrannie qui a flétri, dans cette vallée, le cœur de l'homme, n'a pas eu le pouvoir d'y flétrir la verdure & les fleurs. Par-tout où l'on voit de la terre, une plante se hâte de germer & d'éclore, & bientôt les insectes de l'air volent autour d'elle, & se reposent sur sa tige naissante. Le travail de l'homme, aidé des rayons du soleil & des pluies rafraîchissantes, multiplie d'une manière étonnante cette énergie de la nature pour la reproduction. Ainsi tout est vivant pour l'observateur qui travaille dans le silence; tout est mort pour le malheureux qui accablé de richesses & privé de besoins, a perdu l'intérêt que le sage prend aux êtres qui l'environnent. Il traîne jusqu'au tombeau des ennuis plus pesans que les calamités mêmes; tandis que le

pauvre admire ſans ceſſe le mouvement éternel qui anime & féconde la terre, & qui paie tous ſes travaux par des plaiſirs inaltérables & renaiſſans.

Cependant Télephe n'oſe ſe livrer tout entier à ces jouiſſances. Le ſouvenir de Théoclès partage ſon cœur & lui retrace ſes devoirs. Bientôt il eſt dominé par ſes ſermens. Sa conſtance s'évanouit lorſqu'il compte les jours de ſon exil, & qu'il ne voit aucun terme à ſon eſclavage : quel ſecours peut-il attendre dans cet aſyle ? Sophosène eſt près du tombeau ; & ces liens qui attachent à une famille, qui donnent des défenſeurs dans l'oppreſſion, ou qui promettent du moins la vengeance, ſont inconnus à Télephe. Son ame étoit déja accablée par la douleur, lorſqu'un jour, rappellé à ſes travaux par les premières lueurs du crépuſcule, il entre dans le champ qu'il cultivoit & voit ſur la terre des caractères qui venoient d'y être tracés. Quel fut ſon étonnement, lorſqu'il lut ces mots : JE SALUE TÉLEPHE, FILS D'HERCULE. Une terreur ſombre fut ſon premier ſentiment. Une joie vague & incertaine l'agita bientôt après. Quel mortel auroit oſé tracer ces mots dans ce lieu redoutable ? Un Dieu ſans doute a voulu me conſoler en me révélant une origine illuſtre qui efface tous mes malheurs. O Hercule ! ſi je conſulte mon courage, j'oſe croire en effet que vous êtes

mon père ; & des larmes couloient de ses yeux. Est-ce vous, ô mon père qui touché de mes longues infortunes, annoncez au malheureux Télephe qu'il est votre fils. C'est donc dans cet affreux séjour que le bonheur m'attendoit. Ah ! je bénis mille fois mes chaînes, & la perfidie de Cérastés, & la cruauté de Térée, & la tempête qui m'a jetté dans la Crète après que mes mains eurent étouffé un barbare comme vous étouffâtes jadis Antée pressé dans vos bras immortels. Oui je suis votre fils. Je ne crains ni les remparts ni les soldats qui m'environnent. Je ne crains que de me tromper sur mon sort, & ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous appeller mon père. Il se prosterne en disant ces mots, il baise les caractères qui lui ont appris sa naissance. Il ne redoute ni l'œil vigilant de ses Satellites, ni la perfidie de ses compagnons. Il applanit la terre autour de chaque lettre qui compose ces mots si chers, pour que les traits en soient mieux prononcés ; & si quelqu'un vient pour les effacer, il lui destine la mort.

Il passe le jour entier à les relire, & à méditer sur la cause & les suites de ce grand évènement. Toutes les passions viennent l'agiter à la fois ; & l'heure fatale qui termine les travaux ne l'arrache point à ses réflexions qui le suivent dans son cachot, & se prolongent jusqu'à la renaissance

du jour. A peine les prisons se rouvrent qu'il vole au lieu chéri. Il n'y trouve plus ces caractères. Ils ont disparu & avec eux l'espérance & la joie qu'ils avoient fait naître. Les Dieux se jouent d'un infortuné, disoit-il, car mon nom est inconnu dans cette vallée. Térée lui-même l'ignore, & je n'ai point vu l'Athénien qui devoit partager mon exil, & qui seul me connoissoit. Je suis né sous les auspices les plus affreux. Une furie présida sans doute à ma naissance. C'est elle qui me conduisit à la cour de Theutras, qui me dicta le serment que je prononçai dans les bras de Théoclès pour m'enchaîner à la vie, qui multiplia mes revers, & pour comble de maux me donna l'amour de mes devoirs avec l'impuissance de les remplir.

Cependant la trompette a fait retentir la vallée & donné le signal de la retraite. Chacun regagne tristement sa fatale demeure, & laisse ses travaux suspendus. Oh ! qui pourroit savoir les pensées qui tourmentent ces victimes, quels horribles combats l'espérance & l'effroi se livrent dans leur cœur, combien elles maudissent leur naissance & leur destinée. Que d'imprécations étouffées contre la cruauté des tyrans, & la barbare stupidité des hommes qui la secondent ! Télephe est plus agité sans doute que ses compagnons. Ses regards sont plus

plus ſombres; ſon ſilence plus douloureux. Il va ſortir de cette agitation pour en éprouver une nouvelle. Parmi ces eſclaves muets qui l'environnent & qu'on va renfermer avec lui juſqu'au lendemain, il apperçoit Erićthon, ce même Erićthon qui a élevé ſon enfance & qui trompa ſon amitié. Le prudent vieillard n'a pas plutôt rencontré les yeux de Télephe qu'il détourne à l'inſtant les ſiens. Ce mouvement rappelle à ſon élève tous ſes dangers & arrête ſes tranſports prêts à éclater. Il faut que Télephe réprime ſon impatience & qu'il paſſe encore la nuit dans le trouble & l'inquiétude. Ses yeux ne ſe ferment point. Il prépare dans les ténèbres les moyens de parler à Erićthon, ſans expoſer les jours du vieillard ni les ſiens. Que deviendroit-il ſi Erićthon lui étoit ravi avant de l'avoir entendu. C'eſt lui, il n'en doute plus, c'eſt lui qui a écrit ſur la terre la deſtinée de Télephe, & le fils d'Hercule rentre dans le néant, ſi la ſeule bouche qui peut l'inſtruire de ſa naiſſance ſe ferme pour jamais avant de l'avoir éclairé.

Le vieillard évite pendant pluſieurs jours la vue de Télephe qui commence à croire qu'Erićthon n'a point de part à l'évènement qui le trouble: l'ingrat, diſoit-il en lui-même, redoute un malheureux qu'il a lâchement abandonné. Il craint de trouver dans

mes yeux le reproche qu'il porte dans ſon cœur. S'il avoit à me nommer Hercule pour mon père, il n'éviteroit pas avec tant de ſoin la vue d'un infortuné dont il a reçu les premières careſſes, & dont il pourroit encore combler le bonheur. Il faut donc renoncer à l'eſpérance, & abandonner ſans réſiſtance au tourment de l'incertitude les triſtes jours qui me reſtent.

Il reprend enfin ſes travaux, il arroſe la terre de nouvelles ſueurs & de nouvelles larmes. Un jour que la chaleur avoit été plus violente, & que l'air embrâſé s'étoit chargé de vapeurs enflammées, des nuages épais amoncelés par les vents entre les montagnes couvrirent la vallée de ténèbres, & versèrent des torrens de pluie & de grêle que les rayons du jour ne pouvoient percer. Le tonnerre retentit dans les rochers qui en prolongent le bruit & l'horreur. La foudre s'allume de tous les côtés à la fois. Télephe couvert de pluie & de flammes ne diſtingue plus les objets un peu éloignés. Tout-à-coup, il voit Éricthon à côté de lui qui s'incline en verſant des larmes. Fils d'Hercule, lui dit-il, les momens me ſont chers. J'expie dans cet exil le crime de vous avoir abandonné lorſque Theutras vous fit quitter la Myſie. Mes remords s'accrurent après votre départ, & je publiai que vous étiez fils d'Hercule, que la

tendre Augé, fille d'Aléus Roi d'Arcadie, cherchant les traces de ce héros dont elle portoit le fils dans ses flancs, vous avoit enfanté dans les forêts du mont Sypile, que cette Princesse expirante vous avoit remis dans mes mains, lorsque je cherchois avec Plemnée un enfant qui pût passer pour l'héritier de Theutras, que la Reine affligée d'une longue stérilité avoit favorisé cette erreur & fait emporter dans l'Arcadie le corps de votre mère. Simoïris qui a succédé à la Reine & qui hait tous les Héraclides craignit l'éclat de votre destinée; elle m'accusa d'imposture, & le foible Theutras lui accorda mon exil. J'allai chercher un asyle à la Cour du Roi des Gêtes qui faisoit la guerre à Térée. Je le servis avec zèle & lui fis remporter de grands avantages. Mais une trahison m'a fait tomber dans les piéges de Térée qui m'a condamné à cet horrible exil. C'est moi qui ai tracé sur la terre les caractères qui vous ont fait connoître votre origine. Je me défiai de votre jeunesse, je rentrai le dernier pour les effacer & pour réparer votre imprudence. Adieu, fils d'Hercule, dites à Ericthon que vous savez imiter les vertus de votre père & que vous lui pardonnez. Oui, je vous pardonne Ericthon, je ne me croirai même digne du sang de Jupiter que lorsque j'aurai brisé vos fers. Ericthon avoit déja

disparu & repris le travail qui lui étoit assigné avant que Télephe eût fini ces mots, & que le calme fût rétabli dans les airs. Tremblez Satellites sanguinaires d'un tyran. Vous tenez dans vos chaînes le petit-fils de Jupiter dont les mains lancent la foudre qui gronde sur ce coupable séjour. Fille de Théoclès! vous reverrez les plaines du Lathmus, & le sang de vos ravisseurs vous vengera de la mort d'un père. C'est ainsi que parle Télephe, & ces accens d'un demi-Dieu éclattent comme le tonnerre & font retentir les montagnes. Enfin l'air se purifie & laisse tomber sur la terre inondée les derniers rayons de l'astre du jour.

Télephe ne rentrera plus dans la prison qu'il habitoit; le fils d'Hercule ne sait plus supporter les outrages. Envain la trompette éclatante a frappé l'écho de ces déserts. Il passe la nuit les bras appuyés sur les branches d'un chêne, & les regards fixés sur les Cieux où règne le père du demi-Dieu qui lui donna la vie. Ses idées s'agrandissent comme son courage. Il voudroit précipiter le retour de la lumière pour immoler des victimes qu'il juge à peine dignes de périr de sa main.

Méloanthe qui commande dans ce désert, s'apperçoit qu'il lui manque un prisonnier. Tous

ses soldats sont aussi-tôt en mouvement. Il aime à multiplier les effets de son pouvoir, & à l'exercer sans danger. Il reçut en naissant la lâcheté & l'amour de la domination. Souple & rampant sous la force & l'autorité, il sait supporter patiemment le mépris & l'injure, mais il aime à insulter, à opprimer la foiblesse, à étaler sans péril l'appareil terrible des combats pour épouvanter des infortunés sans défense.

Les soldats sont divisés en plusieurs troupes, dont l'une est commandée par Méloanthe lui-même. On parcourt la vallée, on fouille dans les cachots, dans le lit du Nessus. Ces lâches soldats qui n'ont jamais combattu, qui n'ont jamais exercé leurs forces que pour égorger des prisonniers désarmés, sont effrayés d'en avoir un de moins dans leurs chaînes, & pensent voir dans cette fuite les présages les plus sinistres. Méloanthe, qui d'abord s'est applaudi de l'éclat & de l'importance de ses recherches, commence à être agité par la crainte. La sévérité de Térée l'épouvante, sa tête répond de sa vigilance & de sa fidélité. Enfin il apperçoit Télephe qui l'attend sans daigner le regarder. Méloanthe est cependant armé comme s'il alloit disputer la victoire à des ennemis redoutables & nombreux. Son casque est surmonté d'un panache flottant, il porte

l'Egide & la lance de Pallas, & son orgueil puéril & insensé se plaît à imiter la Déesse. Cet appareil inspire à Téléphe tout le mépris que le Héros a pour la lâcheté cruelle. Il attend que son ennemi soit près de lui pour arracher une grosse branche du chêne sur lequel il est appuyé. Ce premier essai de ses forces répand déjà la terreur dans la troupe qui vient l'attaquer. La massue redoutable tombe sur la tête des deux premiers agresseurs, & les étend à ses pieds; les autres prennent la fuite. Méloanthe appelle à grands cris le secours de ses troupes dispersées; mais sa voix est étouffée dans les bras de Télephe qui lui presse la poitrine, le renverse sur la poussière, & le force d'ouvrir la bouche en pressant sa gorge d'un pied vigoureux. Il lui arrache la langue. Des flots de sang coulent sur la terre, & Télephe se hâte de dépouiller sa victime. Il met sur sa tête le casque du vaincu, il prend le bouclier, la lance, l'armure, & jette loin de lui l'habit d'esclave.

Cependant les soldats qui avoient vu de loin les preuves de son courage, craignent une révolte générale, parcourent le glaive à la main la vallée de Clathmos, passent au fil de l'épée tous les prisonniers qu'ils rencontrent, & couvrent la terre de morts. Télephe les poursuit de près, & venge

sur ceux qu'il peut atteindre le sang de ses compagnons. La garde qui veille dans la tour placée à l'extrémité par laquelle entre le Nessus, abandonne son poste pour venir au secours de ses compagnons. Trompée par les armes dont Télephe s'est revêtu, elle croit que Méloanthe poursuit ses soldats rebelles, & va lui offrir son secours pour les remettre dans leur devoir. Je n'ai besoin de personne pour me venger, s'écrie Télephe. A cette voix on ne reconnoit pas Méloanthe, & on se prépare à l'attaque. Le Chef de cette troupe étoit un soldat que sa valeur avoit fait monter au commandement de cette forteresse. Il étoit d'une taille élevée & d'une force prodigieuse. Il avoit passé sa jeunesse dans les combats, & conservoit dans un âge avancé cette vivacité qui fait supporter impatiemment au jeune guerrier le repos d'une longue paix. Il s'anime d'un feu nouveau à la vue de l'ennemi qu'il avoit à combattre, & défend à ses soldats de le seconder. Télephe se sentit ému en voyant les cheveux blancs de son agresseur. Renoncez, lui dit-il, à un combat inégal; n'irritez pas la valeur d'un jeune homme qui respecte la vieillesse, & qui dans le combat cherche plutôt sa liberté que la gloire du triomphe. Téméraire! lui dit le vieillard, un fugitif digne du supplice ose étaler

ſa modération & outrager ſes maîtres, au lieu de tomber à leurs pieds pour recevoir le châtiment ! Je ne connois de maître que les Dieux, lui répond Télephe irrité, & puiſque tu ne veux pas accepter la vie que je t'offrois, reçois la mort. En diſant ces mots, il pouſſe ſa lance contre ſon ennemi qui évite le coup & frappe Télephe de la ſienne. Un ſecond coup parti comme l'éclair fait tomber le caſque & couvre de ſang la dépouille de Méloanthe. Télephe s'abandonne à toute ſa fureur. Il ſent qu'il combat un adverſaire dont il ne doit pas mépriſer les forces. Il détourne d'un bras vigoureux le troiſième coup qu'on lui porte, & plonge ſa lance dans le corps du vieillard, qui tombe ſur la terre en verſant des pleurs de rage ſur ſa défaite. Les ſoldats ſe diſperſent épouvantés de la mort de leur redoutable chef. O jeune homme! s'écrie le mourant, c'eſt ma vieilleſſe qui m'a trahi. Si tu es généreux, ne me laiſſe pas ſurvivre à la honte d'être abattu par de jeunes mains. J'implore ta pitié, arrache-moi la vie & la vue de mon vainqueur. Infortuné vieillard ! lui dit Télephe attendri, je n'en voulois point à vos jours, je fuyois les tyrans qui opprimoient mon innocence. Pourquoi avez-vous irrité ma valeur ? Puiſſe votre ſang s'arrêter & prolonger votre vie ! Pendant

que Télephe parle ainsi, les traits du vieillard s'altèrent, & se couvrent de toutes les horreurs dutr épas.

Cette enceinte n'offre plus aux yeux du vainqueur que des fugitifs & des morts; les portes sont abandonnées; elles sont devenues inutiles par la perte de leurs défenseurs & des malheureux quelles renfermoient. Télephe s'éloigne de cet horrible séjour, & s'enfonce dans une gorge en remontant vers la source du Nessus, qui tantôt coule à la hauteur de ses rives, tantôt gronde dans des abîmes & disparoît sous les brouffailles & les rochers, dont les côtés de son lit sont hérissés. Il s'arrête enfin dans un lieu agréable où le torrent roulant paisiblement entre des cailloux, invite par le bruit & le mouvement de ses vagues bondissantes, à fixer sur son cours des regards immobiles, & à suspendre toutes ses pensées pour rêver sans objet & sans volonté.

Le fils d'Hercule ne peut détacher ses yeux de ce tableau. Tout-à-coup il apperçoit les eaux du torrent se changer en sang. Ses cheveux se dressent, & son horreur augmente, en voyant rouler une tête & des membres ensanglantés. Le silence profond de ce désert ajoute à l'effroi qu'inspire un pareil spectacle. Il promène en

vain ses regards. Il n'apperçoit nulle part les traces de l'homme. Le Nessus, dont il cherche des yeux à connoître le cours, se précipite du haut d'une montagne dont le sommet échappe à sa vue, & qui n'est dans toute sa hauteur qu'un rocher dépouillé & inaccessible. Il ne paroit pas tel au courage de Télephe. Il cherche à gravir contre le torrent. Il mesure de l'œil les distances & les obstacles, traverse les nuages suspendus à des hauteurs inégales, & arrive enfin à la pointe d'un rocher qui domine une plaine, dont la montagne est couronnée, & qui est le théâtre du carnage. Télephe est témoin d'un combat affreux qui n'a eu jusques-là d'autres spectateurs que les Dieux. Les plaines qui s'étendent aux pieds de ces montagnes ne sont que d'effrayans abîmes ; & semblent fuir dans le lointain l'œil étonné qui les cherche sur l'horison.

Quelle Divinité cruelle a transporté si loin du séjour des hommes ces malheureux acharnés à se détruire ? Ils se sont rapprochés des Dieux pour les outrager par le spectacle du meurtre & de la fureur. Hélas! disoit Télephe, j'ai langui privé de la société de mes semblables ; leur silence étoit le plus cruel de mes maux. Je désirois d'entendre leur voix, de leur communiquer mes pensées & de recevoir les leurs. Le com-

merce avec les hommes étoit le grand objet de mes desirs & de mes regrets ; & les premiers qui s'offrent à moi nagent dans le sang de leurs compagnons. Je ne trouve par-tout que la férocité & l'oppression, & ces insensés qui prodiguent leur vie, se plaignent encore de la brièveté de sa durée. J'ai besoin de me rapprocher d'eux, & je ne puis le faire qu'en combattant. Il ne balança pas sur le parti qu'il devoit embrasser. Les combattans étoient distingués par leurs vêtemens & par leurs armes. D'un côté, c'étoient des femmes & des enfans avec des esclaves armés de pierres ; de l'autre, des guerriers armés de dards & de glaives. Cette inégalité révolta le généreux fils d'Hercule. Quelle lâcheté, s'écria-t-il d'une voix éclatante ? Hommes féroces, qui déployez contre des ennemis désarmés toute la rage que la résistance peut allumer dans le guerrier courageux ! Voici un nouvel ennemi à combattre.

A ces mots, les deux partis étonnés d'entendre une voix inconnue qui tonne sur leurs têtes, suspendent le combat pour reconnoître d'où elle partoit. Ils apperçoivent sur le rocher qui les domine, un guerrier armé de la lance & du bouclier. Son casque ombrage sa tête d'un panache flottant, dépouille superbe des cygnes qui nagent

dans les eaux du Neſſus. Le feu qui ſort de ſes yeux, anime ſans les altérer les graces de ſon viſage. Sa taille majeſtueuſe inſpire le reſpect, & les combattans ne doutent point que le Dieu Mars ne ſoit deſcendu de l'Olympe pour ſecourir la foibleſſe. Les vainqueurs effrayés par les paroles menaçantes qu'il a fait retentir dans cette région élevée des airs, s'enfuient épouvantés, & abandonnent la victoire; les vaincus ſe proſternent devant lui & lui demandent vengeance, & Télephe eſt environné d'adorateurs.

Mortels infortunés, dit le fils d'Hercule, je ne ſuis qu'un homme, mais je cherche à reſſembler aux Dieux par la juſtice & par la vertu; hier encore je portois le même habit que vous. J'ai gémi dans le plus cruel eſclavage; & ſi les hommes qui vous ont combattus, ſont auſſi barbares que les tyrans que je viens de punir, je ſuis encore prêt à tout entreprendre pour vous venger. Je n'oublierai jamais à quel opprobre m'a réduit la force & la perfidie, & mon cœur indigné ne ſauroit pardonner aux tyrans. Mais apprenez-moi quel eſt votre ſort. Qui vous a conduits ſur le ſommet de ces montagnes inhabitées?



LIVRE SIXIÈME.

PENDANT que Télephe parloit, le ſilence régnoit autour de lui. Les bleſſés, les mourans, ceux qui étoient condamnés à leur ſurvivre, tout étoit immobile, & les ſentimens douloureux qui marchent à la ſuite des combats étoient ſuſpendus par l'étonnement & l'admiration. Un des eſclaves, nommé Nearſis, qui s'étoit le plus diſtingué par ſa valeur, lui parla ainſi : O étranger envoyé des Dieux ! (car une Divinité a pu ſeule vous ouvrir une route juſqu'à nous) vous voyez des eſclaves qui n'ont pu ſoutenir la cruauté de leurs maîtres, & qui n'ont pas cru offenſer les Dieux, en défendant contre la tyrannie leurs femmes & leurs enfans. L'hiſtoire de nos malheurs eſt longue, mais ſi vous êtes humain & compatiſſant, je ne craindrai point de vous importuner par ce déplorable récit.

Cette montagne qui eſt devant vos yeux nous dérobe la vue de Toraxène, capitale des Agathyrſes. Elle eſt bâtie ſur les rives de l'Hèbre, qui roula dans ſes flots la tête d'Orphée, le ſeul de nos Rois qui ait voulu adoucir la cruauté de ſon peuple, dont il a été la victime. Sous ſon règne, les eſclaves ne déſiroient point la liberté. Attachés

par l'habitude à des maîtres dont les loix tempéroient le pouvoir, ils regardoient leur ſort comme une de ces loix de la Nature qui diſtinguent les eſpèces des êtres vivans, ſans donner à aucune d'elles le regret de ne pouvoir paſſer dans une autre. Mon père avoit vu ce Roi inſpiré d'Apollon; il m'a ſouvent dit les effets de ſes chants ſur les cœurs des hommes les plus féroces; je l'ai vu pleurer en me racontant les hiſtoires de ſa jeuneſſe. Il voyoit avec la douleur la plus amère, que notre ſort s'appeſantiſſoit tous les jours par le progrès de la férocité de nos maîtres. Cet avenir effrayoit ſa vieilleſſe, & lui faiſoit verſer des larmes en me regardant.

J'étois dans cet âge où l'homme trouve en lui ſeul tous les moyens d'être heureux. J'étois peu touché des malheurs qu'on m'annonçoit, mais je ne tardai pas à ſentir toute l'horreur de mon ſort. J'aimai Néere, eſclave comme moi, occupée des mêmes travaux, ſoumiſe au mêmes châtimens. Cette dernière penſée me rendit ma ſervitude affreuſe; je n'avois pas ſenti mes maux, mais je ſentis profondément ceux de Néere. Du moment que je connus l'amour, je cherchai l'origine de ces droits terribles que les hommes ſe ſont donnés ſur leurs ſemblables, & qu'ils diſent tenir du Ciel, dont ils exaltent la bonté. D'abord je crai-

gnis d'offenſer les Dieux, en interrogeant leur ſageſſe qui préſide à l'ordre de l'univers. Je n'oſois juger mes maîtres, de peur de me rendre coupable. Mais mille penſées m'agitoient, lorſqu'un évènement affreux me donna de nouvelles lumières ſur les fondemens de ma ſervitude.

Les Agathyrſes, rendus après la mort d'Orphée à toute leur férocité, obtinrent une loi de ſon fils Niraxés, pour les diſpenſer de prendre ſoin des eſclaves que la vieilleſſe rendoit déſormais inutiles. Ils repréſentèrent que le tems qu'employoient à les ſecourir les enfans & les autres eſclaves compatiſſans, étoit perdu pour l'intérêt des maîtres, & occaſionnoit des pertes conſidérables dans le produit de nos travaux. Niraxés leur permit de faire tranſporter nos vieillards dans une iſle déſerte que l'Hèbre environne de ſes eaux profondes & rapides. C'eſt-là que nous devions terminer ſans ſoulagement une vie paſſée dans le travail & dans l'opprobre.

Nous apprimes la nouvelle de cette loi par ſon exécution même. Les eſclaves accablés par l'âge ou par les infirmités, furent enlevés des bras de leurs enfans & de leurs compagnons occupés à les ſecourir. La conſternation s'empara de tous les cœurs; on ne ſe parloit plus, on ſe regardoit en pleurant, on levoit les mains au Ciel. Et moi,

généreux étranger, j'évitois les regards de mon père que j'avois toujours cherchés en souriant. Je cachois mon visage dans son sein que je baignois de larmes, sans avoir la force ni le courage de lui parler. L'infortuné! il affectoit d'être tranquille, & s'obstinoit à garder le silence. Enfin je pris la parole & lui dis : O mon père! les Dieux m'avoient ordonné de vous aimer avant de me prescrire l'obéissance à mes barbares maîtres. Mon amour pour vous a commencé avec la vie, & j'aurois toujours ignoré que les Agathyrses avoient des droits sur ma soumission, si vous ne me l'aviez appris. Rien ne vous arrachera de mes bras. Dût tout mon sang couler sous le fouet de mes maîtres, vous ne terminerez point votre vieillesse loin de vos enfans. Mon fils, le fils de Néere apprendra par mon exemple ce que l'on doit à la Nature.

Mon père ne me répondit point; il me serra contre son cœur, & fit de vains efforts pour pleurer. Depuis ce jour fatal il ne versa par une larme; sa douleur resta dans son sein, & y fit des ravages qui altérèrent bien-tôt ses forces & sa santé. Pendant plusieurs jours, les esclaves plongés dans la tristesse négligèrent leurs travaux, & les chatimens se multiplièrent. Je fus déchiré de coups sous les yeux de mon épouse tremblante & de mon fils qui

se

ſe débattoit dans ſes bras, & dont les cris innocens n'émurent point mes bourreaux. J'épuiſai toutes les forces de mon ame pour diſſimuler mes douleurs. Elles triomphèrent de mon courage, & il m'échappa des gémiſſemens qui firent évanouir Néere.

Cependant mon père s'affoibliſſoit tous les jours. Les barbares craignirent ſans doute les effets de ma tendreſſe, & la nuit il me fut enlevé. Jugez de l'horreur de mon réveil. On m'obſervoit avec ſoin; je feignis le calme, tandis que toutes les paſſions bouleverſoient mon cœur & mes penſées. Il fallut travailler la journée entière, & en attendre la fin pour me rendre auprès du vieillard. Ce jour me parut mille fois plus long que toute ma vie paſſée.

Je me rendis la nuit à l'iſle fatale, après avoir traverſé le fleuve à la nage. J'appellai mon père à haute voix; les ténèbres ne me permettoient de diſtinguer aucun objet; je répétai pluſieurs fois le nom de mon père qui vint à moi. Je meurs content, me dit-il, je t'ai embraſſé encore avant de mourir. Non, lui dis-je, vous ne mourrez point dans cette iſle abandonnée. Voilà du pain & des fruits. Je reviendrai toutes les nuits pour vous apporter la même nourriture; vos forces ſe rétabliront par le repos que vous n'avez pas en-

core connu, & dans peu de jours nous abandonnerons cette terre, où l'on ne nous permet ni d'être heureux, ni de pleurer sur nos malheurs. Un esclave n'offense point les Dieux, quand il fuit la cruauté qu'ils ont condamnée, & qu'il préfere à ses autres devoirs celui de défendre son père. Adieu, puisse le calme rentrer dans votre cœur! J'atteste toutes les puissances du Ciel que vous mourrez libre. On nous a dit que les peuples qui environnent les Agathyrses, se nourrissent de la chair des étrangers, & qu'il n'y a point de sûreté pour l'esclave qui s'éloigne de cet empire. Croyez-moi, mon pere, nos maîtres nous ont trompés. Quelque impitoyables que soient ces voisins, je les fléchirai en leur présentant Néere & mon fils, en leur racontant les malheurs qui nous auront fait quitter notre patrie, & en invoquant les Dieux que tous les hommes doivent craindre, puisque le tonnerre gronde par-tout. Les étrangers qui sont venus parmi nous, avoient-ils plus de férocité que les Agathyrses? Non, ils étoient plus humains & plus bienfaisans. Hercule qui traversa ces contrées, venoit d'une région très-éloignée, & n'a laissé que des témoignages de son courage & de sa vertu. Jamais il n'a répandu que le sang des méchans & des monstres qui ravageoient nos moissons.

Au nom de ſon père, Télephe laiſſa tomber des larmes abondantes. Vous connoiſſez Hercule, dit-il à Nearſis? Vous avez vu ce héros, & moi qui ſuis ſon fils, je ne le connois point encore. Il parcourt la terre pour punir les tyrans & pour protéger l'innocence, & j'ai langui loin de lui dans les fers & dans l'eſclavage. J'ignore peut-être la plus grande partie de ſes exploits; j'ignore s'il vit encore, ou s'il a déjà été reçu parmi les Dieux. Mais continuez l'hiſtoire de vos malheurs, il me font oublier les miens.

Nearſis regarda Télephe avec admiration. Il oſoit à peine reprendre la ſuite de ſes aventures, & ſes compagnons étonnés partageoient ſon reſpect & ſon ſilence. La douceur qui ſe peignoit dans les yeux de Télephe le raſſura bientôt, & il continua ainſi:

Je quittai mon père, & je repris le chemin de Toraxène, où j'arrivai avant le jour. On ne s'apperçut point de mon abſence; je repris mon travail accoutumé, & après avoir retranché de ma nourriture & de celle de Néere ce que je deſtinois à mon père, je repartis la nuit pour le retrouver. O mon fils! me dit-il, ta piété ne reſtera pas ſans récompenſe. Je commence à croire que tu n'auras pas fait de vains efforts pour conſerver mes jours. Il me ſemble que l'eſpérance & le re-

pos me rendent une partie de mes forces, & que les Dieux contens te réservent le plaisir d'avoir prolongé la vie de ton père. Mais, mon fils, j'attends de toi un nouvel effort. Il est impossible que je goûte ici quelque douceur parmi les cadavres qui sont étendus sur la terre. Les malheureux qui m'ont précédé dans cet exil sont morts sans sépulture, viens m'aider à les couvrir de terre, & dérobe-moi cette affreuse image.

Je passai la nuit entière à creuser un tombeau ou j'enfermai les morts. Mon père ne me donna que de foibles secours, & je le priai même de s'abstenir de ce travail. Je le laissai plus content. Sa santé me paroissoit faire des progrès sensibles, & le calme renaissoit dans mon cœur.

J'arrivai avant le jour à Toraxène, & je me mêlai parmi mes compagnons. On nous fit travailler aux préparatifs d'une fête que nos maîtres donnoient tous les ans pour célébrer la naissance de leur fils. Je fus employé dans la salle du festin. Aux chants mélodieux accompagnés de la lyre, succédèrent les propos de la joie & de l'ivresse. Les voûtes retentissoient des ris bruyans des convives, lorsqu'on faisoit punir les esclaves qui manquoient d'attention ou d'adresse. On observoit les mouvemens de leur corps & de leur visage pour éviter les coups qu'on leur portoit

où pour étouffer les cris que la douleur pouvoit leur arracher. Il étoit défendu de troubler la fête par le moindre gémiſſement.

On parla long-tems de la ſtupidité des eſclaves, du malheur des maîtres, dont les ordres n'étoient jamais exécutés avec cette promptitude & cette préciſion, ſans leſquelles l'homme libre n'a que des jouiſſances imparfaites. Enfin les convives raſſaſiés quittèrent leurs tables, & on nous ordonna de nous réjouir de la naiſſance d'un enfant qui devoit un jour nous commander. Nous eumes des alimens plus abondans, & nous terminames cette journée par des danſes & des cantiques.

Et moi je diſois : j'apporterai des débris de cette fête, une nourriture plus ſaine & plus abondante à mon malheureux père. Il languit dans les horreurs de la ſolitude & dans les infirmités de la vieilleſſe ; mais auſſi la piété de ſon fils l'enivrera ce ſoir d'une joie pure, mille fois préférable à l'éclat de la plus magnifique fête. Le vrai bonheur m'attend dans ſes bras, & ſon attendriſſement va me payer toutes mes douleurs. Nos maîtres n'ont jamais éprouvé de pareils tranſports, & ne ſoupçonnent pas mes jouiſſances. Envain l'eſclave ſenſible eſt pourſuivi par l'œil vigilant & infatigable de la tyrannie, il lui dérobe toujours quelques-

uns de ses mouvemens, & ne lui permet jamais de pénétrer dans les mystères de sa tendresse & de ses ineffables plaisirs.

Comme j'avais laissé la vieille mon père plus tranquille, je m'attendois à lui trouver plus de santé & plus de forces. Je ne le rencontrai point à cette partie du rivage où il devoit se rendre pour me recevoir. Je sentis une inquiétude mortelle, je l'appellai inutilement. O mon père! m'écriai-je, ô Dieux! qu'avez-vous fait de mon père? En disant ces mots, je précipitois mes pas égarés. Je me sentois agité par la terreur, je croyois voir à chaque instant des objets nouveaux & inconnus; cette isle malheureuse me sembloit avoir changé de forme, & s'être peuplée de fantômes. Je ne doutai plus que mon père ne fût mort, & je craignois de rencontrer son ombre. Hélas! je trouvai son cadavre. D'abord je ne l'apperçus point, & dans ma marche précipitée je tombai sur lui. A l'instant mon courage sembla renaître. Je m'efforcai de le ranimer en le prêssant dans mes bras; ma bouche étoit collée sur la sienne; je lui parlai long-tems comme s'il avoit pu m'entendre. Enfin les larmes vinrent soulager mon cœur oppressé, & après lui avoir donné la sépulture, j'allai rejoindre Néere.

Elle n'osoit m'interroger. Il est mort, lui dis-je,

& la douleur me ferma aussi-tôt la bouche. En vain elle voulut me consoler par ses caresses : le son de sa voix touchante ne parvint pas jusqu'à mon cœur, & pour la première fois elle me trouva insensible à ses larmes. Elle m'apporta son fils. L'enfant me sourit & me tendit les bras ; je le pris sur mes genoux. Infortuné, lui dis-je, tu souris à ton père, ma présence t'inspire de la joie. Hélas ! un jour elle fera couler tes larmes, & t'inspirera de l'effroi. J'aimois aussi mon père, je le caressois aussi dans mon enfance ; mes premiers regards ont cherché son visage, & je viens de le quitter pour jamais. Mon fils ! (les Dieux me pardonneront les vœux que m'arrache notre misère) puisses-tu mourir avant de sentir tes infortunes ! Puissai-je en mourant, ne pas laisser sur la terre une victime qui m'est si chère ! Je fis tous mes efforts pour dissimuler ma douleur. Elle pouvoit m'exposer à des châtimens qui auroient coûté des larmes à mon épouse. Je me rendis maître de mes mouvemens, & mes surveillans n'eurent point de reproche à me faire.

Cependant la guerre s'alluma entre les Cimmériens & les Agathyrses. Le redoutable Rhésus, à la tête d'une armée innombrable, vint assiéger Toraxène. Niraxés envoya demander à Cinoris un secours qui lui fut promis, & qui devoit ar-

river dans un mois. Les Cimmériens preſsèrent le ſiége. Niraxés, malgré ſa vieilleſſe, redoubla ſes ſoins pour la défenſe de ſa capitale. Après avoir jugé par lui-même de l'état de ſes remparts, il voulut ſavoir ſi les vivres que renfermoit la place, ſeroient ſuffiſans pour attendre l'arrivée de Cinoris. Comme les Cimmériens s'étoient avancés à grandes journées, les Agathyrſes ſurpris n'avoient point fourni leur ville des ſecours néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége. Niraxés, par le compte qu'on lui rendit, jugea que les vivres manqueroient, & qu'il ſeroit forcé de ſe rendre avant l'arrivée de Cinoris, s'il ne faiſoit ſortir de Toraxène tous ceux qui étoient inutiles à ſa défenſe. Ainſi tous les eſclaves furent chaſſés. On nous fit ſortir la nuit avec nos femmes & nos enfans. Nous pleurions en quittant nos maîtres, perſuadés que nous ſerions bientôt la proie du fer ennemi. Nous attendimes le jour au pied des remparts; nous nous embraſſions ſans oſer nous parler, de crainte d'avancer l'heure fatale qui devoit nous ſéparer pour toujours. Les premières lueurs du matin nous glacèrent d'effroi, & nous crumes voir finir notre vie avec les ténèbres. Bientôt la lumière s'avança dans les Cieux, & nous fit diſtinguer les tentes & les ſoldats dont nous étions environnés.

Tous les yeux ſe fixèrent ſur ce camp redoutable ; les miens ſe tournèrent vers Néere & vers mon fils. Tout-à-coup ma douleur fit place à l'eſpérance. Je me ſentis un courage qui m'étoit inconnu ; je m'adreſſai à mes compagnons conſternés. Je ne ſais, leur dis-je, ſi les Dieux ſe jouent de moi, en promenant mes penſées ſur le calme d'un avenir plus heureux ; mais je ne puis me défendre d'un preſſentiment favorable à l'aſpect de cette armée qui vous épouvante. Les Cimmériens ne ſont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas des femmes & des enfans ? Ils connoiſſent donc la pitié. Les Dieux n'ont pas mis ſur la terre une race d'hommes à qui ce ſentiment ſoit inconnu ; ils ſont trop bons pour avoir refuſé à des nations entières, ce qui peut ſeul adoucir les maux de la vie humaine. Je vais me rendre ſeul parmi ces tentes. Je n'ai point de rameau qui puiſſe dans mes mains être un ſigne de paix, mais je ſuis déſarmé, & je ſais prendre la poſture d'un ſuppliant. Le déſir de ſauver Néere & mon fils m'inſpirera tout ce qui peut contribuer à ma ſûreté. Je parlerai au Roi des Cimmériens, j'embraſſerai ſes genoux, je lui offrirai vos bras & les miens. Si ſon peuple connoît l'agriculture, il ne rejettera point nos ſecours. S'il vit de laitage & de la chaſſe, je lui propoſerai d'ajouter à ſa puiſſance de nouvelles

richeſſes, en établiſſant chez lui les travaux de la divine Cérès, ſans que les Cimmériens ſoient obligés de quitter les armes, qui ſont les délices des hommes libres. En achevant ces mots, j'embraſſai Néere & mon fils, & je partis avec courage. Plus j'approchois du camp des Cimmériens, plus ma confiance ſe fortifioit. Je tendois les mains vers les ſoldats que je rencontrois; un d'eux me conduiſit ſans violence dans la tente de Rhéſus. Je me proſternai à ſes pieds le viſage contre terre; il ordonna qu'on me relevât, & me demanda le ſujet qui m'amenoit devant lui : ſa voix & ſon viſage n'exprimoient ni dureté, ni compaſſion. Je ſentis à l'inſtant que je parlois à un homme juſte, & je ne doutai point du ſuccès de mon entrepriſe. Je lui racontai les traitemens que nous avions reçus de nos Maîtres, avec quelle cruauté ils nous avoient bannis de leur ville. Je lui demandai pour mes compagnons & pour moi la liberté de contribuer, par nos travaux, à la proſpérité de ſon empire.

Il me parla ainſi : Je ne rejetterois point vos ſervices dans un autre tems; mais mon armée eſt auſſi dépourvue de vivres que la ville de Toraxène. Nous pouvons même par la longueur du ſiége être réduits à des beſoins qui nous obligeroient à une retraite honteuſe. Nous avons

épuisé de blèds les campagnes que nous avons traversées, & celles qui les environnent. Elles sont à la veille de ne plus nous fournir les secours que nous leur demandons. Vous ne feriez qu'augmenter la disette, sans pouvoir remplacer assez promptement par votre travail ce que vous auriez consommé. Mon intention est de presser le siége. Je sais que Cinoris doit venir au secours de Toraxène, & je veux le prévenir. Ainsi, je ne vous rendrai point à vos Maîtres, & ne vous retiendrai point dans mon armée. Je ne dois pas même vous donner un passage à travers les campagnes qui nourrissent mes soldats; elles ne pourroient suffire à votre nourriture & à la nôtre. Les Dieux me sont témoins que je vous interdis avec regret ces ressources. En attendant des évènemens plus heureux, cherchez un asyle contre la faim & contre vos Maîtres sur les montagnes qui terminent les états de Niraxès. Je prie les Dieux immortels de ne pas m'imputer mes refus qui sont dictés par la nécessité, & de vous faire trouver sur ces rochers des moyens de vivre & d'assurer votre liberté.

Je l'assurai que nous regarderions comme le plus grand des bienfaits la liberté qu'il nous donnoit, & les vœux qu'il daignoit faire pour nous: que nous ne craindrions pas d'offenser les Dieux

en leur demandant la victoire pour lui contre nos anciens Maîtres, & que si nous devenions indépendans, les Cimmériens seroient toujours nos libérateurs après les Dieux.

J'allai rejoindre mes compagnons qui vinrent au-devant de moi. Néere s'efforçoit de les devancer avec l'enfant qu'elle portoit dans ses bras. Nous ne mourrons point, leur criai-je de loin, on nous accorde la vie & même la liberté. C'est à nous à chercher une route à travers ces montagnes & à trouver notre nourriture sur ces rochers. Ils produisent quelques plantes que le besoin & l'industrie peuvent changer en alimens. Les Agathyrses surpris par l'ennemi y ont même laissé quelques troupeaux. Nous y trouverons ceux de nos compagnons qui sont chargés de les garder. Ils se joindront à nous. Nous gravirons sur le sommet inhabité des montagnes. La liberté nous attend au-dessus des nuages; c'est-là qu'en présence des Dieux nous formerons une nation d'hommes heureux & justes, & que les regards fixés sur le ciel, nous perdrons de vue ces plaines malheureuses & fécondes où nous aurons laissé nos fers.

Je n'avois jamais vu sur le visage de mes compagnons autant de joie & d'espérance. Ils prirent avec moi le chemin du Pangée, en faisant éclater

dès transports qui tantôt tenoient du délire, & tantôt ressembloient aux mouvemens naïfs & désordonnés de l'enfance quand on la livre à son bonheur. Quelquefois ils se retournoient pour insulter par des gestes & des paroles de mépris la ville de Toraxène. Ils bénissoient les Cimmériens, ils me bénissoient moi-même : ils embrassoient mon fils, & vouloient le porter tour-à-tour dans leurs bras pour soulager Néere. Nous arrivâmes enfin à la montagne dont nous occupons le sommet. Nous trouvâmes dans la cabane la plus élevée un berger de Niraxès enfermé avec un troupeau assez nombreux. Il avoit voulu le dérober à la vue de l'ennemi qu'il avoit apperçu dans la plaine. Déja ses efforts ne pouvoient plus suffire à cueillir autour de sa cabane les herbes nécessaires pour nourrir ce troupeau. Il embrassa notre projet avec joie, & nous disposâmes d'un grand nombre de vaches & de brebis qui nous ont fourni pendant plusieurs jours une excellente nourriture. Un taureau fut immolé aux Dieux libérateurs, & on me décerna l'honneur de faire le sacrifice.

Pendant plusieurs jours nous nous livrâmes à la joie innocente & folâtre qu'inspire la première jouissance de la liberté. A peine nous occupions-nous des suites de notre entreprise.

Après avoir fait de vains efforts pour réveiller la prévoyance de mes compagnons, je m'abandonnai comme eux à l'ivresse d'un bonheur naissant. C'est être ingrat envers les Dieux, disions-nous, que de ne pas jouir avec plénitude des jours heureux qu'ils nous accordent, & d'appeller de loin l'avenir pour qu'il vienne corrompre la pureté de leurs présens.

Aujourd'hui que le soleil avoit dissipé tous les nuages, & nous laissoit distinguer les objets jusqu'aux bornes de l'horison. Nous avons cru appercevoir l'armée des Cimmériens qui reprenoit le chemin de sa patrie, soit que les vivres lui aient manqué, soit que l'armée de Cinoris l'ait forcée de se retirer. Nous en avons conçu un mauvais présage, & bientôt après nous avons vu s'avancer vers cette montagne une troupe d'Agathyrses. Cette vue nous a glacés d'effroi. Les traitemens que nous réservoient ces Maîtres impitoyables se sont offerts à notre esprit. J'ai consulté mes compagnons; ils se sont déterminés à périr plutôt que de reprendre leurs fers; & nous nous sommes préparés à la défense. Comme le lieu que nous occupions étoit accessible, & que nous avions à repousser des hommes armés, nous avons abandonné ce poste pour gravir sur ces rochers. Nous espérions qu'ils serviroient à

notre défenſe en roulant au gré de nos efforts ſur la tête de nos ennemis; mais nous n'avons pu, qu'avec beaucoup de peine, en détacher quelques quartiers.

Pendant que nous employions à ce travail des efforts preſqu'inutiles, nos Maîtres gagnoient par des détours le ſommet que nous occupons. Nous avons placé au milieu de nous nos femmes & nos enfans; & le combat a commencé. Les Agathyrſes n'ont pas daigné nous propoſer de nous rendre. Ils ont égorgé ceux qui n'étoient point armés de pierres & qui ne pouvoient leur oppoſer aucune réſiſtance. J'avois ſoulevé un rocher énorme qui les a tenus aſſez loin de moi pendant quelque tems. Mon barbare Maître qui connoît ma tendreſſe a cru que pour me déſarmer, il n'avoit qu'à s'emparer de mon fils : il a voulu l'arracher des bras de Néere : elle a crié pour me demander du ſecours : Néarſis ! on m'arrache ton fils; je me ſuis retourné, & de la pierre que je tenois & que je n'ai point quittée, j'ai écraſé la tête du barbare.

Je continuois à venger mon père, & mes compagnons, & toutes mes injures paſſées, lorſque vous avez paru comme un Dieu ſur ce rocher inacceſſible. Les Agathyrſes n'ont pas rougi de montrer du courage contre la foibleſſe

ſans défenſe ; mais effrayés par l'éclat de vos armes, ils ont abandonné un combat, où nous aurions péri ſans doute, ſi la fortune n'avoit envoyé à notre ſecours un fils d'Hercule ſi ſemblable à ſon père. Mettez le comble à vos bienfaits en nous preſcrivant ce que nous devons faire pour ſauver nos femmes & nos enfans. Le chemin qui vous a conduit jusqu'à nous n'offre que des précipices affreux ; du côté de la plaine nous avons des ennemis implacables. Irons-nous ſans armes demander des fers à des peuples inconnus auſſi cruels peut-être que nos premiers Maîtres? Abandonnerons-nous pour toujours cette terre qui a reçu nos premières larmes, & qui nous eſt peut-être chère encore? Parlez, fils d'Hercule; les oracles des Dieux ne ſeront pas plus ſacrés pour nous que ce que votre vertu & votre ſageſſe daigneront nous dicter aujourd'hui.

Télephe répondit ainſi : dans toutes les contrées que j'ai parcourues, ſi vous exceptez la Crète, j'ai trouvé les hommes puiſſans, également occupés d'appeſantir le joug ſur les infortunés qui ſervent à leurs beſoins & à leurs plaiſirs. J'ai été élevé dans la Myſie ; j'ai traverſé la Phocide : j'ai vu les peuples de l'Attique. J'ai porté dans la Thrace les fers d'un tyran plus barbare que ceux qu'a immolés mon père. Par-tout j'ai vu un petit

nombre

nombre d'hommes faire dominer les loix qui consacroient des priviléges tyranniques, & qui interdisoient à jamais aux nations déchues des droits de l'humanité, l'espérance de les reprendre. Désarmés comme vous l'êtes, vous ne pouvez que tendre vos mains à de nouvelles chaînes, & vous soumettre aux conditions que vous imposera la force : il n'est point d'autre traité entre des hommes dont les moyens sont inégaux. Vous aurez plus d'avantages à traiter avec les Agathyrses. Vos bras leur manquent aujourd'hui pour cultiver leurs terres ; & le sentiment de leurs besoins doit les préparer à la justice.

Je vais leur demander votre retour ; je veux qu'ils vous reçoivent ; non comme des esclaves, mais comme des concitoyens ; que vous n'ayez d'autre dépendance que celle du travail que vous jugerez nécessaire pour satisfaire vos besoins ou vos plaisirs ; & qu'enfin les salaires que vous recevrez ne soient assujettis à d'autre loi que celle de vos intérêts réciproques. J'exigerai même qu'on vous distribue des terres. Le produit n'en doit pas être suffisant pour votre subsistance, ni vous permettre d'abandonner la culture des héritages de vos anciens Maîtres ; mais il faut qu'on vous attache à la patrie par le charme de la propriété. Attendez ici ma réponse. Je crois que vous pour-

rez compter ſur une paix que j'aurai obtenue. Quelque fiers que ſoient les Agathyrſes, ils ne violeront pas légèrement un traité garanti par le petit-fils de Jupiter.





LIVRE SEPTIÈME.

A CES mots, Télephe descendit de la montagne, & dirigea sa route vers Toraxène. Il rencontra dans la plaine quelques Agathyrses qui jettoient sur leurs héritages des regards tristes & découragés. Quelques-uns prirent la fuite à son aspect; d'autres le conduisirent jusqu'à la ville, & lui racontèrent ce qui avoit occasionné le départ des Cimmériens. On lui dit que la veille, Niraxès parcourant ses remparts pour reconnoître les endroits qui pouvoient craindre l'attaque, avoit été tué par un soldat de Rhésus; qu'aussitôt les Agathyrses avoient fait proposer aux Cimmériens, de les satisfaire sur les plaintes qui faisoient l'objet de la guerre; que la jeune Iphinoë venoit de monter sur le Trône; que plusieurs Grands de sa Cour aspiroient à sa main, & demandoient à porter un sceptre que les Agathyrses ne verroient pas long-tems avec plaisir dans les mains d'une femme.

Télephe entre dans la ville, & se fait conduire devant la Reine. L'arrivée d'un étranger, armé du bouclier & de la lance éveilla la curiosité publique. Il s'inclina aux pieds du Trône, & parla ainsi :

O Reine, souffrez qu'un inconnu vienne implorer

votre clémence & votre juſtice, pour des infortunés que j'ai laiſſés ſur le ſommet glacé du Pangée. La fortune qui me pourſuit depuis trois ans, a conduit mes pas ſur cette montagne par des chemins inconnus, & le premier objet qui a frappé mes regards, eſt un combat cruel entre vos Sujets & leurs eſclaves. Aux premiers accens de ma voix, l'étonnement a ſuſpendu le carnage, & les Agathyrſes ont abandonné le champ de bataille. J'ai appris des eſclaves le ſujet qui enflammoit leur réſiſtance. Et s'ils ne m'ont pas trompé, s'il eſt permis à un étranger de condamner les mœurs & le gouvernement d'un Empire, j'oſerai dire à la nièce de Niraxès, que des loix cruelles ſont la ſource de cette révolte. C'eſt à vous à réparer par votre juſtice, les maux que vous n'avez pu prévoir. J'ai fait eſpérer aux eſclaves fugitifs des conditions favorables; je me ſuis chargé de les demander pour eux, & de recevoir les ſermens de leur maîtres. On n'offenſe point la majeſté des Rois, en les ſuppliant d'être juſtes & fidèles à leurs promeſſes. Les hommes de tous les pays doivent être entendus, quand ils parlent pour la vérité, & la vertueuſe Iphinoë ne demandera point à quel titre je m'intéreſſe à des malheureux.

Iphinoë répondit ainſi : Jeune étranger, je ſais que vous avez paru ſur le mont Pangée, dans le

moment où mes Sujets punissoient leurs esclaves rébelles. Votre voix a retenti comme le tonnerre, les traits de votre visage ont paru tels que ceux de Mars, lorsqu'il descend sur la terre pour exciter aux combats les Scythes dont il est le Dieu. Je ne m'étonne point qu'ils aïent fui à l'aspect d'un héros qu'ils prenoient pour une Divinité. Mes Sujets savent combattre les hommes; mais qui peut résister aux Immortels? Si vous n'êtes point un Dieu venu au secours de nos esclaves, & que la seule pitié vous fasse prendre leur défense, demain vous pourrez parler en présence des Grands de ma Cour, dont j'écoute les sages avis. Je me défie de ma jeunesse. La douce persuasion coule de vos lèvres, & je craindrois de m'éloigner de la justice, si je n'écoutois que ce que ma raison me diroit en faveur des hommes que vous voulez défendre. Cependant la nuit s'approche; vous trouverez ici l'hospitalité. Je sais que mes Sujets reçoivent bien les étrangers; mais si vous êtes une Divinité, comme il en est quelquefois qui viennent visiter les hommes, je veux avoir l'avantage de vous donner un asyle, & m'honorer par votre présence.

Devant le Palais d'Iphinoë, est une place spacieuse environnée des plus belles maisons. Dans le milieu, est une fontaine ombragée par un orme

antique, que les Agathyrses prétendent avoir été planté par Eétion qui fonda la ville de Toraxène, deux siècles avant le règne d'Orphée. Ils se glorifient de posséder l'arbre le plus ancien du monde, & assurent que plusieurs étrangers sont venus pour le voir des contrées les plus éloignées. Lorsque la Reine eut donné ses ordres, la table fut dressée à la porte du Palais. La chaleur avoit été excessive, & les vents du soir commençoient à rafraîchir les airs. Iphinoë fit placer Télephe à côté d'elle, & une grande foule de peuple environnoit la table. On se montroit l'étranger; on ne pouvoit se lasser d'admirer la majesté de ses traits, la douceur & la fierté qui brilloient dans ses regards, & cet incarnat de la jeunesse plus séduisant encore que la beauté. On se disoit: voilà celui qu'on a pris pour une Divinité sur le sommet du Pangée. C'est quelque héros qui descend des Dieux, & Iphinoë le préférera sans doute à ses prétendans, pour lui faire partager son lit & son Trône. Il naîtra de cet hymenée, une race de héros qui surpassera en beauté tous les Princes du monde.

Après les libations, le sage Cléomède fit entendre sa voix mélodieuse. Il s'accompagna de la lyre, & chanta le règne d'Orphée, les hommes devenus cruels sous les successeurs de ce Roi ins-

piré d'Apollon. Il célébra les maîtres humains & compatissans envers leurs esclaves, & annonça les plus grands malheurs aux Agathyrses, s'ils ne rappelloient les fugitifs & ne les adoptoient pour leurs Concitoyens.

Iphinoë étoit ravie des chants de Cléomède. Il semble, disoit-elle, que les Dieux qui l'inspirent soient d'accord avec cet étranger pour adoucir le sort de ces infortunés, qui ne sauroient avoir deux meilleurs défenseurs. Les accens de Cléomède disposent aujourd'hui les cœurs à la pitié, mais demain lorsque le jeune étranger aura parlé, ils seront bien plus émus. Sa voix a un charme que le chant ne sauroit égaler. Ensuite elle adresse la parole à Télephe : Vous voyez autour de vous un peuple empressé de connoître vos aventures, daignez satisfaire sa curiosité & la mienne, en nous racontant par quel évènement merveilleux vous vous êtes trouvé aujourd'hui sur le Pangée, de quelle contrée vous êtes venu, si quelque Princesse a brodé votre vêtement & assemblé les plumes qui flottent si noblement sur votre tête. On ne travaille pas ainsi chez les Agathyrses, & les femmes des contrées que vous avez parcourues, ont plus de talens & plus d'adresse que nous.

J'ignore, répondit Télephe, quelles mains ont travaillé au vêtement que je porte; il est, ainsi que

mes armes, la dépouille d'un ennemi à qui je l'ai arraché avec la vie. Alors il raconta son exil dans la vallée de Clathmos, la perfidie de Cérastés. Il reprit l'histoire de ses malheurs, du jour où Theutras le bannit de la Mysie; il dit le serment qu'il avoit fait dans les bras de Théoclès pour la liberté de Caridée. Lorsqu'il parla de la solitude où il avoit vécu à Éphèse, inconnu & abandonné, réduit à des travaux obscurs & pénibles, Iphinoë parut attendrie; mais lorsqu'il raconta sa prison d'Éphèse & la cruauté des Satellites, qui refusèrent à ses prières de relâcher la chaîne qui le lioit dans le vaisseau, lorsqu'il dit qu'il avoit perdu par la douleur l'usage de tous ses sens, la Reine ne put retenir ses larmes; toute l'assemblée pleura comme elle, & Télephe fut interrompu par des sanglots. La joie devint générale, lorsqu'on apprit ce qu'Érichton avoit révélé de sa naissance. Télephe ajouta en soupirant. Hélas! c'est le seul homme qui m'ait fait connoître mon père.

Eh! faut-il un autre témoignage, s'écria la Reine? Un vieillard prêt à quitter la vie, n'a d'autre intérêt que celui de plaire aux Dieux en disant la vérité. Ericthon ignoroit-il qu'il est des châtimens dans le Tartare pour punir le mensonge, & qu'en réunissant ce crime à la lâcheté & à l'ingratitude dont il s'étoit déjà rendu coupable, il ne

pouvoit eſpérer dans les enfers qu'un jugement auſſi ſévère que celui des plus grands criminels. Oui, Télephe ! vous êtes fils d'Hercule. Les Dieux ont voulu mettre le comble à ſa gloire, en lui donnant un fils qui égalera ſes exploits. Toute l'aſſemblée répéta qu'il étoit fils d'Hercule. Les vieillards s'approchèrent pour le regarder. Nous avons vu Hercule, dit Chiron, il s'eſt aſſis ici même à la table de Niraxès. Il avoit vos traits ſans avoir vos graces & votre jeuneſſe, mais il étoit juſte & humain comme vous, & regardoit avec la même bonté le peuple aſſemblé autour de lui, pour contempler le vainqueur de tant de monſtres. Je me rappelle comme il ſourioit, en voyant un groupe d'enfans qui ſe tenoient éloignés avec effroi de la peau du lion de Némée, qu'il avoit poſée ſur les marches où vous êtes aſſis. Il exhorta ces enfans à attaquer cette dépouille d'un monſtre, leur promit de les ſecourir, & porta lui-même les premiers coups, pour encourager la troupe épouvantée. Vous paroiſſez bon comme lui. N'en doutez point, Télephe, vous êtes ſon fils, & votre vertu vous a déjà rendu digne de votre père. Vous délivrerez Caridée des mains de ſes raviſſeurs. Alcide ſut bien ravir aux monſtres de la mer la fille de Laomédon, ſans autre intérêt que celui de la pitié; & vous qui avez un ſerment à

remplir, quelles forces ne trouverez-vous pas dans vos remords, pour délivrer la fille de Théoclès? Si votre père est parmi les Dieux, comme la renommée le publie, il veillera du haut des Cieux à votre gloire & à vos succès. A ces mots, Télephe ne peut retenir ses larmes. Mon père, dit-il, est au rang des Dieux, & son fils qu'il n'a jamais vu, est sans appui sur la terre. Mes mains ont porté des fers, & je fais l'apprentissage de l'injure & du mépris.

Iphinoë voyant que Télephe se livroit à un attendrissement douloureux, interrompit ces discours. Elle ordonna à ses Hérauts de convoquer l'assemblée des Chefs de la Nation, pour entendre le lendemain ce que Télephe avoit à proposer en faveur des esclaves fugitifs. Le peuple se sépara, & Télephe fut conduit dans l'appartement qu'on lui avoit préparé.

Pendant qu'il s'abandonne au sommeil, les passions qui agitent dans les ténèbres les cœurs des mortels, voltigeoient avec les songes sur les demeures des Agathyrses. L'ambitieux Cléomas, le violent Tophis, se livrent aux soupçons inquiets & jaloux. Celui-ci aimoit Iphinoë, & n'avoit pas désespéré de lui plaire, mais il craint aujourd'hui l'intérêt qu'inspirent les malheurs de Télephe. Tantôt il envie à son rival la beauté de ses traits;

la majesté de sa taille, les boucles de sa chevelure ondoyante; tantôt il lui envie ses revers, sa prison d'Ephèse, son esclavage à Clathmos, l'incertitude de sa naissance. Il n'a rien à opposer dans l'ame sensible d'Iphinoë, à la pitié & à la vénération que mérite un jeune héros que la fortune poursuit sans l'abattre. Alors il n'attend rien que de la vengeance; mille projets coupables partagent son ame agitée, & multiplient ses tourmens jusqu'au lever du soleil. Cléomas n'est pas moins agité, par la crainte de voir un étranger obtenir avec la main d'Iphinoë, le sceptre de Toraxène. Il n'a jamais fait des vœux que pour parvenir au Trône. Jamais il n'a demandé aux Dieux, ni la vertu, ni le repos, ni même la santé qui fait jouir de tous les biens. Il n'a jamais offert un sacrifice pour sa mère ou pour un ami. Il ne veut que régner, & à ce prix rien ne l'étonne, ni la maladie, ni les dangers, ni les forfaits. L'insensé payeroit un Trône de son innocence & de son bonheur.

Tandis que la crainte & la jalousie fermentent dans le cœur de ces deux infortunés, l'amour veille avec Iphinoë. Ce n'est pas l'amour sans voile, enflammé par les desirs, enorgueilli par ses succès, ou terrible par ses transports; c'est l'amour encore incertain de son existence, sans défiance & sans projets, agité sans raison, mécontent sans

pouvoir ſe plaindre. Il allume dans les cœurs ces vagues inquiétudes qui précèdent & préparent les deſirs. C'eſt ainſi que le voyageur qui traverſe une forêt ſombre, lorſque le ſoleil eſt déjà plongé dans les eaux, & que les airs ſont plus calmes, ſans avoir aucun objet qui excite ſon effroi, éprouve un trouble intérieur qui accélère la circulation de ſon ſang, & fait précipiter ſes pas vers le terme de ſa courſe; les formes confondues par la dégradation de la lumière, ne préſentent encore à ſon eſprit aucune image effrayante; mais il eſt agité, malgré les efforts de ſa raiſon & de ſon courage, & le chemin paroît s'allonger devant lui.

C'eſt dans une ſemblable agitation, que la jeune Iphinoë attendit le retour du matin. A peine le Ciel ſe rempliſſoit des premiers feux que le ſoleil jette devant lui avant de s'emparer de l'horiſon, que la Reine demande ſi les Grands & les Miniſtres ſont aſſemblés. Elle accuſe leur négligence; elle voudroit déjà entendre la voix de Télephe plaidant pour des infortunés; elle voudroit voir les mouvemens qui accompagneront ſes paroles; mais elle reſpecte ſon ſommeil, & deſire que le doux repos rende la force à ſes membres appeſantis. Elle ordonne qu'on appelle à l'aſſemblée qui ſe prépare, le ſage Cléomède, Chiron & tous ceux qui ont témoigné de l'intérêt

pour les malheurs de Télephe. Elle sait tous leurs noms, elle exalte leur sagesse. Elle a besoin de leurs conseils.

La fidèle Néocris qui l'a nourrie & qui ne la quitte point s'apperçoit de son trouble, en devine la cause, & cache, en se détournant, ce sourire involontaire dont l'âge mûr ne peut se défendre à la présence des amours naissans. Elle reçoit avec une tendre compassion les reproches d'Iphinoë, & supporte sans se plaindre l'amertume qui règne dans tous ses discours. Iphinoë n'en est que plus aigrie. Elle ne veut pas que ses paroles soient sans effet. Elle éprouve un dépit secret de n'avoir pû exciter le plus léger ressentiment dans le cœur de Néocris. Elle en verse des larmes dont elle cherche à dissimuler la cause. Il n'y a que deux jours qu'elle a vu les funérailles de Niraxès; & il faut aujourd'hui qu'elle paroisse au milieu de sa cour pour s'occuper de la destinée d'un empire. On ne plaint point ses maux, & Néocris est tranquille quand le cœur de sa reine est rongé par les soucis du trône.

Cependant les chefs de la nation remplissent le palais. Le conseil est assemblé & n'attend plus que la présence de sa Souveraine. Une joie soudaine anime les yeux d'Iphinoë, & relève ses charmes. Le diadême est sur son front. Un sceptre

d'or eſt dans ſes jeunes mains. Elle ſe place ſur un trône ombragé par des feſtons à replis ondoyans où l'or & l'argent ſe mêlent à la pourpre & en tempèrent l'éclat.

Télephe s'inclina devant le trône & parla ainſi : Grande Reine & vous Citoyens de Toraxène, pendant que nous goûtions cette nuit les douceurs du repos, il y avoit ſur le ſommet du Pangée, au-deſſus des nuages que les vents promènent ſur nos têtes, une troupe d'infortunés couverts de frimats, privés de nourriture & déchirés par la crainte de l'avenir. Et ces mêmes hommes ont rempli vos greniers, & préparé vos terres à de nouvelles moiſſons. Ils ont mis l'abondance dans vos demeures & manquent aujourd'hui d'aſyle. Le nom de patrie ſi doux à prononcer pour tous les hommes ne leur rappelle que des châtimens cruels, que des traitemens barbares, que leurs pères ſacrifiés par l'ingratitude ſous les yeux de leurs enfans dont on puniſſoit la douleur. La certitude d'un pareil terme à leur vieilleſſe eſt le moindre de leurs maux. Ils n'ont pas le courage de terminer des jours malheureux dont ils deſirent la fin. Ils maudiſſent également & le trépas & l'exiſtence, & ne vivent que par la douleur. Mais ſi des circonſtances funeſtes, ſi l'habitude qu'ont les hommes puiſſans de jouir de leurs droits

ſans en examiner la juſtice, ſans en rechercher l'origine, a pu vous faire oublier quelque tems ce que vous deviez à des hommes formés du même limon que vous, animés de la même flamme, que votre intérêt vous le rappelle aujourd'hui; & ſi vous avez dit dans votre cœur, lorſque vos eſclaves portoient vos chaînes : voilà des malheureux à qui je permets de vivre, dites aujourd'hui avec plus de vérité en regardant ces montagnes : voilà les bras qui me nouriſſoient.

Vos campagnes vont ſe couvrir d'herbes ſauvages, vos ſillons ne produiront que des ronces. Vos enfans vous demanderont vainement leur nourriture, vous n'aurez à leur offrir que des prétentions chimériques ou d'inutiles repentirs.

Je ne vous reprocherai point d'avoir chaſſé ces infortunés de vos murailles, lorſque vous avez craint que les bleds dont ils avoient rempli vos maiſons ne puſſent pas ſuffire à vos beſoins & aux leurs. Je ne peindrai point l'ingratitude qui les a placés entre les traits de leurs Maîtres & ceux de vos ennnemis; mais je vous demanderai ſi après une telle conduite vous aviez ſur eux les mêmes droits, s'il vous étoit permis d'égorger des hommes ſans défenſe, parce qu'ils refuſoient de reprendre des fers que votre cruauté avoit briſés. Agathyrſes, vous n'êtes point un peuple

barbare. Une prospérité séduisante que vous devez aux mœurs de vos pères a pû vous éblouir un instant; mais l'humanité qui se repose dans vos cœurs n'y est point anéantie. Ah ! si le sang qui a coulé sur le Pangée ne vous laissoit aucun remords, je vous dirois : hâtez-vous de consommer vos dernières moissons & mourez ; que vos cadavres engraissent cette terre que vos mains sont inhabiles à cultiver, & que vos esclaves se partageant vos héritages y fassent germer l'abondance & la liberté.

Il expose ensuite le projet de l'alliance qui doit réunir les Maîtres & les esclaves. Un feu divin brille dans ses yeux. Il semble ne parler que pour soulager son cœur révolté, ou pour céder à l'inspiration des Dieux. La Reine étoit ravie de l'entendre ; elle interrogeoit tous les yeux pour voir si Télephe faisoit sur les cœurs des Agathyrses, l'impression qu'il faisoit sur le sien. Cléomas & Tophis éprouvoient une agitation bien différente. Chaque signe d'approbation que recevoient les paroles de Télephe, étoit pour eux un coup de poignard. Ils vouloient parler, ils cherchoient des raisonnemens à opposer à ceux que Télephe venoit de faire entendre ; mais ils ne sentoient point dans leur cœur, cette passion pour la vérité qui inspire la confiance, & qui fournit toujours aux grandes pensées

pensées les paroles qui les portent au fond des cœurs. Ils craignoient d'ajouter encore au triomphe de leur rival, en ne l'attaquant qu'avec une éloquence impuissante. Déjà le sombre dépit occupoit toutes leurs pensées, lorsque Noerthès se leva & demanda à parler. C'étoit un vieillard austère, qui coloroit toujours du prétexte de la justice, la dureté de ses maximes. Comme il étoit également insensible au plaisir & à la pitié, rien ne pouvoit le faire écarter de ce qu'il avoit une fois résolu. Cette constance, cette stabilité dans sa conduite le faisoient regarder par les hommes que la Nature a faits pour être indulgens & foibles, comme un Citoyen respectable supérieur à ses contemporains. Il parloit peu, & le peuple lui supposoit toujours des raisons secrettes qu'il dédaignoit de faire connoître. A peine se fut-il levé, que le murmure cessa. Les Agathyrses craignirent de s'être trompés, en donnant à Télephe des suffrages trop précipités, & sembloient attendre que Noerthès leur apprît ce qu'ils auroient dû penser & sentir.

Il parla ainsi : Je suis accoutumé à voir la jeunesse employer les premiers efforts de son esprit à établir des opinions nouvelles, & sacrifier les intérêts de la vérité & de la justice, à la gloire de persuader le mensonge. Mais les

Loix qui ſont deſcendues du Ciel ſont immuables comme lui ; heureux l'homme qui n'entreprit jamais de renverſer les principes des ſociétés, & de ſapper ces édifices vénérables dont les Dieux mêmes ont poſé les fondemens. Agathyrſes, l'origine de vos Loix eſt antique & ſacrée, & le nom des ennemis qui les ont attaquées dans tous les tems, n'eſt pas même parvenu juſqu'à nous ; tandis que nous avons placé au rang des Dieux les héros qui les ont protégées..

O étranger ! Eriɛ̃hon vous a trompé dans la vallée de Clathmos. Vous n'êtes point du ſang d'Hercule. Ce héros ne propoſoit point à des hommes libres de ſe dépouiller de leurs biens pour en revêtir des eſclaves. Il ne protégeoit point la révolte, il n'inſultoit pas aux mœurs des peuples en leur demandant l'hoſpitalité. Il eſt vrai que ſes mains n'étoient point flétries par les fers de l'eſclavage, & que ſon cœur n'étoit point aigri par la ſévérité récente d'un maître. La première jouiſſance de votre liberté vous éblouit ; votre cœur eſt compatiſſant, & vous voudriez répandre par-tout un bonheur qui vous enyvre & qui égare votre raiſon. Votre ſervitude n'a pas été aſſez longue. Vous auriez appris à vous ſoumettre à la néceſſité de votre condition, à

vous tenir dans la place que les Dieux vous auroient marquée ; car enfin, qu'a de si malheureux le sort d'un esclave ? Il travaille parce que la Nature ne nous donne les alimens qu'à ce prix. Il est exposé à des châtimens, comme si la paresse, l'indocilité, le mensonge ne devoient pas être punis ; comme si tous ces vices qui tiennent à la nature des esclaves devoient être protégés par un homme qui se dit fils d'Hercule. Je sais qu'ils cultivent & fécondent nos champs ; mais ces champs n'ont-il pas des maîtres? Quel bien nous auroient fait les Loix, en nous assurant la propriété de nos héritages, si en détruisant la servitude, elles nous ôtoient le seul moyen de les faire cultiver? Vous nous appellez ingrats, & cependant nos esclaves vivent encore, & n'auroient point vécu sans nous. J'avois pensé jusqu'ici que le riche qui occupoit & nourrissoit l'indigent, étoit son appui & son bienfaiteur ; & vous êtes venu d'Éphèse & de Clathmos, pour nous donner d'autres idées de la justice & de la bonté.

Vous craignez que nos campagnes ne se couvrent d'herbes & de ronces, & vous n'y trouvez d'autre remède que de nous ôter le droit de les faire cultiver. Rassurez-vous, Citoyens de Toraxène : nos greniers sont pleins : nos esclaves

ſouffrent déjà la faim. Encore un jour, & les rébelles ſoumis viendront vous demander à genoux des châtimens & des fers. Songez que la génération préſente eſt chargée de maintenir les Loix qu'elle a reçues de ſes pères; qu'en leur obéiſſant, on obéit aux Dieux, & que ſi vous laiſſez porter quelqu'atteinte à ce dépôt ſacré, vous mériterez tous les malheurs dont cet étranger vient ici nous menacer avec audace. Ainſi parla Noerthès : Et il paſſoit pour un homme juſte !

Téléphe ne répondit pas d'abord à ce diſcours; mais ſes mouvemens exprimoient avec quelle peine il retenoit ſes tranſports. Il prit enfin la parole, & levant les bras vers le Ciel; je rends graces aux Dieux Immortels, s'écria-t-il, d'avoir retenu ma colère. Ils m'ont ſauvé la honte d'un attentat, en arrêtant ma main prête à punir les blaſphêmes que vous venez d'entendre. Car ne vous y trompez point, Agathyrſes, le reſpect qu'on doit à l'humanité, eſt ſacré comme celui que l'on doit aux Dieux; & quiconque ſe joue dans ſes diſcours des droits que les hommes tiennent de la Nature, doit expier ce ſacrilége par le mépris des ſages & le poignard des opprimés. Mon ame impétueuſe & tendre n'avoit pas encore connu les bornes de la ſageſſe, & les intérêts de la foi-

blesse outragée m'avoient toujours plus enflammé que les miens. La présence de votre Reine a modéré ma fureur prête à s'échapper. Ainsi vous vivez encore, Noerthès. Ma main n'a point violé l'asyle qu'on m'a donné, & votre sang n'a point coulé sur les marbres de ce palais. Je reconnois la bonté des Dieux qui ont enchaîné ma vengeance; c'est à leur justice à vous punir, ou à vous rendre meilleur; & s'il est possible que vous pensiez être juste, lorsque vous n'êtes que méchant, puissent-ils vous faire connoître la vérité que vous outragez par vos maximes.

Vous vantez votre amour pour les Loix. Eh! qui doute que vous n'aimiez tout ce qui assure les avantages de votre sort? Le Cyclope aime la roche qui ferme l'entrée de sa caverne, parce qu'elle lui garde sa proie. L'habitant de la Tauride aime aussi les tempêtes qui poussent sur ses rivages des étrangers à dévorer. Vous aimez les Loix! c'est-à-dire qu'entouré d'esclaves tremblans, regorgeant de biens, vous aimez à parcourir orgueilleusement cette terre que des sueurs ont fécondée; tandis que l'industrie, les talens, la fidélité supportent la douleur, pour s'occuper de vos plaisirs. Vous aimez les Loix, parce qu'elles font de votre maison un asyle pour la licence de vos caprices, pour la fougue de votre caractère,

pour l'insolence de votre orgueil, pour l'opprobre de vos plaisirs. C'est-là que vous aimez à déployer contre des forces subjuguées une puissance qui flatte & qui étonne votre foiblesse. C'est-là que vous lisez dans tous les yeux le pouvoir de vos regards, que vous faites naître le calme, le soupçon & la crainte au gré des nuages & de la sérénité de votre front. C'est-là que vous vous mettez insolemment à la place des Dieux, en occupant des cœurs tout entiers de la crainte de vous déplaire.

Vous aimez les Loix! & vous ne voulez pas qu'on en fasse de justes. Vous aimez les Loix! comme si la compassion & la bonté n'étoient pas des Loix aussi sacrées que celles de vos Législateurs; comme si les Dieux qui nous inspirent ces sentimens nous avoient trompés, ou que leur voix pût être étouffée par l'intérêt & le mensonge? Ah! si vous aimiez les Loix, vous en auriez étudié l'objet & les principes, vous ne penseriez pas que vos héritages ne peuvent être séparés de vous par la pensée, & que faisant partie de votre existence, vous êtes né avec des richesses, comme le sanglier avec ses défenses, comme l'esclave avec des fers. Ainsi, tranquille sur l'origine de vos avantages, votre bonheur ne vous coûte pas un instant de reconnoissance, ni pour ceux qui ont

fait vos Loix, ni pour ceux qui les ont supportées.

Et vous dites que vous avez fait vivre jusqu'ici vos esclaves! L'avez-vous pensé, barbare que vous êtes! Avez-vous crû que la sagesse des Dieux ne vous avoit fait naître, que pour être le soutien & le conservateur de cette déplorable race? Est-ce donc vous qui donnez à leurs bras la force de se mouvoir? qui conduisez la séve dans les moissons qui vous nourrissent? Le sol qui les produit vous doit-il son étendue, & la fécondité de la terre doit-elle expirer avec vous?

Vous reprochez sans pudeur à ces infortunés tous les vices qui sont votre ouvrage. La paresse dont vous leur donnez l'exemple; le mensonge, comme si on devoit la vérité à ses tyrans; la révolte, comme si l'oppression étoit juste, & la liberté criminelle.

Encore un jour, dites-vous, & vos esclaves viendront vous demander des châtimens & des chaînes. Ce n'est pas à vous, barbare, qu'ils viendront soumettre leur sort. Dussent-ils tous périr de ma main, je jure par mon père qu'il n'en tombera pas un seul à vos pieds. J'ai laissé sur la poussière de Clathmos, des ennemis aussi redoutables que Noerthès; nous saurons reprendre la route de cette vallée dépeuplée, & nous y trouve-

rons des alimens & des armes. Nous pouvons encore venir chercher la vengeance, & si les Dieux se déclarent pour nous, nous verrons si Noerthès aimera les Loix qu'auront imposées à sa foiblesse le désespoir & la force.

C'est bien à vous à juger de ce qu'auroit fait Hercule, s'il étoit venu ici à la place de son fils. Eh! qu'a de commun l'ame d'un homme sans pitié, avec les pensées d'un héros tel que mon père? Ah! s'il voit du haut des Cieux où ses vertus l'ont placé, les outrages qu'on prodigue aux infortunés, craignez qu'il ne venge la foiblesse qui l'implore. Je crois être son fils, parce que mes pensées condamnent les vôtres. Et si mes forces égalent mon courage, j'imiterai ses travaux, j'irai par-tout chercher les tyrans, & sur-tout punir ceux qui profanent le nom de la justice, en la faisant servir de garant à la cruauté, & qui foibles quand il faut combattre, audacieux quand il faut parler, cherchent dans la raison l'apologie de leurs vices, & veulent faire courber l'inflexible vérité sous de barbares maximes. Mais graces aux Dieux, je parle devant une Reine que son cœur éclaire mieux que les discours, & devant un Peuple qui s'attendrit malgré vous pour l'infortune. O Agathyrses! si la mémoire d'Hercule vous est chère, si vous

n'avez pas oublié de quels monſtres il vous a délivrés, reconnoiſſez ſes bienfaits en devenant humains & juſtes.





LIVRE HUITIÈME.

Un murmure confus se fait entendre. Toutes les volontés sont entraînées à l'avis de Télephe. On regarde Noerthès pour jouir de sa confusion. L'austère vieillard ne veut point exposer à de nouveaux mépris la réponse qu'il a méditée, il sort suivi de Cléomas & de Tophis, qui partagent son ressentiment & sa honte.

Lorsqu'Iphinoë demanda les avis de l'assemblée, on n'entendit qu'un cri qui élevoit jusqu'aux Cieux la sagesse du fils d'Hercule. Tous les Citoyens étoient ravis de secouer l'ascendant que Noerthès avoit pris à Toraxène, & sembloient remercier Télephe de leur avoir rendu une liberté qu'ils n'avoient pas eu le courage de reprendre.

Grande Reine, dit le sage Cléomède, vous nous avez assemblés pour demander des conseils. Les Dieux vous ont envoyé un mortel plus sage que nous. La vertu anime d'un feu divin toutes ses paroles, & je pense qu'il faut le laisser maître des conditions du traité entre les Citoyens & les esclaves. On me força de me séparer des miens, lorsqu'un ordre de Niraxès les fit sortir de nos murailles. Je suis prêt à leur donner une portion

de mon héritage & à leur céder tous mes droits ſur les prairies que nous poſſédons en commun ſur les rives de l'Hèbre. Qu'ils deviennent nos égaux, qu'ils n'ayent de maîtres que la Loi, que vaincus par nos bienfaits, enchaînés à leurs nouveaux devoirs par le reſpect qu'on doit au fils d'Hercule, ils vous donnent de nouveaux Sujets, & que votre puiſſance s'accroiſſe plus par votre bonté, que celle de vos prédéceſſeurs par la ſévérité de leur règne.

L'aſſemblée ſe ſépara après avoir adopté l'opinion de Cléomède, & Télephe reſta ſeul avec la Reine, qui lui adreſſa ces paroles : les Dieux & mes Sujets me preſcrivent aujourd'hui de ſuivre vos conſeils. Je m'abandonne à votre ſageſſe ; réglez le ſort des eſclaves, je ſouſcrirai à tout. Votre vertu me raſſure, & je ne crains point de confier mon autorité au petit-fils de Jupiter ; mais je me défie de l'inquiétude des Agathyrſes, qui ſouffriront impatiemment le ſceptre dans mes mains. Je crains qu'on ne détruiſe bientôt votre ouvrage, ſi vous ne reſtez parmi nous, juſqu'à ce que le tems l'ait conſacré dans l'opinion des hommes, ou juſqu'à ce que l'hymen donne à mon autorité chancelante un appui qui l'affermiſſe, un héros enfin digne de commander aux Agathyrſes, & de régner ſur mon cœur. Il faut pour gouver-

ner un Empire, des hommes favorisés des Dieux, qui réunissent à la force les vertus qui la font aimer. Il est peu de ces mortels privilégiés, & le seul bien que je demande aux Dieux, c'est d'éclairer mon choix pour le bonheur de mes Sujets.

Grande Reine, répondit Télephe, vous connoissez les sermens que j'ai faits à Théoclès. J'ai juré dans ses bras de diriger toutes mes actions à la délivrance de Caridée. Je dois sacrifier à ce devoir inviolable tous les momens de ma vie, toute la gloire & tout le bonheur qui pourroient s'offrir à moi avant l'accomplissement de ma promesse. Les Dieux punissent le parjure; mais sur-tout ils rappellent puissamment au cœur de l'homme juste le souvenir de ce qu'il a promis aux mourans. Ils veulent qu'on soit fidèle aux infortunés qui ne peuvent plus réclamer leurs droits, & je pense comme les Dieux. Je n'attendrai point que l'hymen donne un Roi aux Agathyrses. Où est le mortel digne de partager votre Trône? Dans quelle contrée habite-t-il? Et quand même les Dieux l'ameneroient à vos pieds, mes yeux ne sont point faits pour être témoins de votre joie & de la sienne. La pompe d'un hymenée est un spectacle que les infortunés doivent éviter. Je vais partir pour ramener les esclaves. On leur parta-

gera les terres de ceux qui font morts fans poftérité, on les admettra à la jouiffance des prairies communes. Je conduirai devant vous ces hommes déjà libres, pour vous bénir comme une Divinité bienfaifante; votre vertu achevera le refte. Eh! tous les cœurs ne doivent-ils pas obéir à la voix d'une jeune Reine qui commence par des bienfaits, l'exercice de fa puiffance? Oui, tous vos Sujets doivent aimer vos loix, combattre & mourir pour elle; & moi condamné à des devoirs obfcurs, je m'éloignerai de vous, & je facrifierai à la vertu, la gloire & le bonheur de vous défendre.

Il partit à ces mots, & monta dans un char qu'on lui avoit préparé, & qui le porta au pied du Pangée. Il gagna enfuite le fommet. Nearfis vint au devant de lui. Il n'eut pas plutôt appris le fuccès de l'entreprife de Télephe, qu'il en avertit fes compagnons par mille cris de joie qui furent répétés à l'inftant. On fe hâta de defcendre dans la plaine; & le fils d'Hercule fe fit fuivre par fon char, & marcha au milieu de cette multitude enivrée de plaifir & de reconnoiffance. Les témoignages de l'intérêt général qu'il prenoit à leur fort ne leur fuffifoient pas. Chacun d'eux cherchoit à fe fignaler par l'expreffion de fa joie & à furprendre un regard de Télephe qui

ſemblât le diſtinguer de ſes compagnons. Le fils d'Hercule attendri, répondoit par le ſourire & par les larmes à tout ce qu'on demandoit de lui.

Arrivés à la vue de Toraxène, ils virent un grand nombre de Citoyens qui venoient au-devant d'eux. Mais les fugitifs fiers d'avoir Téléphe à leur tête n'éprouvèrent à cet aſpect aucun ſentiment de crainte, & traversèrent ſans trouble & ſans audace cette foule raſſemblée qui les regardoit avec des yeux de paix. Je vous amène des Concitoyens & des amis, crioit Téléphe. Puiſſiez-vous devenir le nôtre, lui répondit le peuple, & les cris de la reconnoiſſance & de l'admiration ſe confondirent autour de lui. C'eſt ainſi qu'ils arrivèrent au palais d'Iphinoë.

Elle les reçut comme des ſujets, leur demanda l'oubli des injures qui avoient aigri leurs cœurs, leur recommanda d'honorer Téléphe comme leur bienfaiteur, & de tranſmettre à leurs enfans leurs reſpects & leurs hommages. Elle les invita à chérir leurs anciens Maîtres, & à leur rendre avec zèle comme Concitoyens, tous les ſervices que l'induſtrie & l'habitude du travail doivent en échange des ſalaires que paient la richeſſe & la puiſſance. Le lendemain fut fixé pour ratifier en préſence des Dieux le traité qui devoit les admettre aux priviléges des hommes libres.

Aux premières lueurs du jour on ouvrit la porte de Toraxène qui regarde l'orient. Elle est ombragée par une allée d'ormes antiques qui se prolonge dans la plaine entre deux ruisseaux toujours frais, dont l'eau transparente & limpide laisse voir au fonds de son lit les cailloux qui brisent ses flots bondissans. A l'extrémité de cette route vaste & délicieuse s'élève un Autel que les Agatyhrses ont consacré au Dieu Terme qui préside aux limites des héritages, & qui veille aux intérêts des propriétés. L'orient déployoit toute la magnificence de ses feux & de sa lumière. Une chaleur douce & bienfaisante se mêloit par degrés à la fraîcheur du crépuscule, ranimoit le parfum des fleurs, excitoit les oiseaux aux chants du matin, imprimoit de vives couleurs sur les campagnes fécondes, & faisoit entrer le plaisir dans tous les sens à la fois. Les Grands, le Peuple, les Esclaves confondus s'enivroient de tant de charmes & se rendoient à l'Autel conduits par Télephe & par la Reine. Le sage Cléomède les attendoit. Il étoit Prêtre du Dieu Terme, & avoit déja préparé le sacrifice qui devoit commencer & consacrer cette fameuse journée.

Des pyramides de fruits de toute espèce, des gerbes de bled, des monceaux de laine & de lin, de grands vases pleins d'excellent laitage

environnoient l'Autel ombragé par des guirlandes de fleurs. C'étoient les offrandes qu'on avoit accoutumé de présenter à ce Dieu qu'on regardoit comme le vrai dispensateur de l'abondance. Deux taureaux ornés de bandelettes paissoient tranquillement dans une enceinte prochaine, & devoient tomber en sacrifice. Cléomède vêtu d'une robe de lin, la tête couronnée d'épis & de pampres entrelacés, se tourna vers l'image de la Divinité dont il étoit le Ministre, & chanta ainsi en s'accompagnant de sa lyre.

Dieu bienfaisant qui as fixé ton séjour sur la terre, à qui Thémis confie son glaive & sa balance lorsqu'elle remonte dans l'Olympe pour s'asseoir dans le conseil des Dieux, reçois les hommages d'un Peuple à qui tu donnas des mœurs & des loix. Les hommes épars dans les forêts, sans industrie & sans prévoyance, ensanglantoient des plaines stériles qui n'offroient rien à leurs besoins. Ils s'arrachoient avec fureur des fruits amers & sauvages, disputoient une pâture insuffisante à des animaux plus heureux, lorsque Cérès voyant la race humaine condamnée à une si pénible existence dicta les règles de son art pour multiplier nos ressources. Elle te fit descendre des Cieux & mit sous ta garde immortelle les dons qu'elle nous avoit faits. Tu parcourus

nos

nos plaines & nos montagnes, la règle & le compas à la main; Tu traças ſur la terre des droits inconnus dont tu revêtis l'homme laborieux & intelligent. A ta voix naquit la Propriété cette céleſte Enchantereſſe qui raſſurant les hommes contre les beſoins imprévus, fertiliſe leurs champs, éclaire l'induſtrie, remplit l'imagination des prodiges de ſa fécondité, l'enivre par le ſpectacle de l'abondance, & la réveille encore par l'eſpérance en la promenant ſans ceſſe ſur des moiſſons de fleurs & de fruits.

Tes loix multiplièrent la race humaine; les peuples errans s'établirent dans les cités & dans les bourgades; mais bientôt les générations accumulées renversèrent l'ordre inconſtant de tes bienfaits. L'oiſiveté ſeule vint encenſer tes Autels. Le travail dépouillé gémit ſans récompenſe. Le nom de Thémis & le tien couvrirent l'ingratitude & la dureté. De nouveaux malheurs affligèrent la terre. L'infortune découragée murmura contre les loix qui s'armèrent pour la réduire au ſilence. Déja tes Autels ébranlés menaçoient d'une chûte prochaine, lorſque la Bienfaiſance vint aux cris de l'infortune répandre ſes conſolations & ſes largeſſes. Elle s'aſſit à côté de Toi, & dérida ton front ſévère. A ſon aſpect le calme ſe rétablit dans les cœurs. Un

ſentiment plus doux que celui de l'équité vint pénétrer nos âmes attendries, faire verſer de douces larmes, reſſerrer les liens qui nous uniſſoient. La reconnoiſſance, la tendreſſe, le reſpect embellirent cet Univers. C'eſt ainſi que du ſein des mers en courroux, du milieu des vagues irritées, ſortit la Mère des Amours ; ſa préſence calma les flots, & répandit ſur la Nature étonnée un charme qu'elle ne connoiſſoit pas.

La Bienfaiſance raffermit tes Autels ; qu'Elle ſoit ta compagne éternelle, & faſſe chérir ton empire. Sans elle ton joug écraſeroit les mortels. Ils auroient en horreur la terre qui les vit naître. Graces à ſes loix conſolantes, le travail, la foibleſſe, l'infortune, bannis des enceintes que ta main traça dans les champs, conſervent encore des droits ſur les produits de leur fécondité. Ah ! s'il étoit vrai que la terre qui me porte me fût étrangère, ſi je n'avois d'autre privilége que d'y poſer mes pieds & d'y étendre mon cadavre, avec quelle fureur j'appellerois les malédictions ſur elle ! Avec quels tranſports je verrois la foudre brûler ſes moiſſons & renverſer ces arbres qui n'auroient pour moi ni fruits ni ombrage ! Raſſurons-nous malheureux humains, la Bienfaiſance veille ſur l'infortune, & l'admet au partage des biens que le Dieu Terme a fait éclore..

Dieu sévère, Dieu protecteur, écoute les vœux d'un Ministre qui s'approche en tremblant de tes Autels. Je viens en ce jour solemnel t'amener de nouveaux adorateurs. Jamais leurs mains flétries par l'esclavage n'apportèrent ici d'offrandes; jamais leurs bouches ne bénirent ton nom immortel. Reçois aujourd'hui leur encens, & protége les droits qu'ils vont partager avec nous.

Ainsi chanta Cléomède; & les Agathyrses attendris se regardèrent avec un sourire mêlé de larmes. Trente jeunes filles couronnées de fleurs, & vêtues de robes de lin, portant dans leurs mains des corbeilles d'ozier, distribuèrent les gâteaux sacrés & les fruits qu'on avoit placés autour de l'Autel. Les Citoyens confondus avec les Esclaves se rassemblèrent par groupes & mangèrent ensemble. La douce égalité présida à ces festins champêtres. Le lait couloit des grands vases dans des coupes de terre blanches comme l'albâtre. Au milieu des fleurs & de l'abondance, sous un ciel pur & serein, il sembloit que la Nature en prodiguant ses faveurs communes à tous les hommes, avertissoit les Agathyrses & leurs Esclaves qu'elle désavouoit les distinctions arbitraires qui les avoient séparés jusqu'à ce jour; qu'elle condamnoit en présence des Dieux la domination de la force, & la servitude de la foiblesse.

Cependant Cléomède appelle Néarsis auprès de lui, & l'associe à son sacerdoce. Déja il a revêtu la robe de lin, & sa tête est couronnée comme celle de Cléomède. Comme lui, il prend sur l'Autel un couteau & immole un des taureaux destinés au sacrifice. Tout le peuple applaudit au choix de Cléomède, & Néarsis admis à des fonctions sacrées semble assurer à jamais le traité solemnel qui va donner la liberté à ses compagnons. Télephe lit à haute voix les conditions de cette nouvelle alliance. On applaudit par mille cris, & l'on jure par tous les Dieux qu'elle sera éternelle.

Cléomède & Néarsis demandent que les Esclaves viennent chacun à leur tour jurer aux pieds de l'Autel de ne jamais obéir qu'aux loix, de défendre au péril de leur vie les droits qu'ils ont recouvrés en ce jour, & de ne jamais souffrir que dans les Etats d'Iphinoë la servitude se rétablisse, ni que des Esclaves étrangers y viennent porter des fers. Ils jurèrent tous d'être fidèles à cet engagement; mais lorsque Phidippe qui avoit servi Cléomède fut appellé à son tour, il se tourna vers ses compagnons & leur parla ainsi : je chéris comme vous les droits que vous venez d'acquérir, & je suis prêt à braver la mort pour vous défendre contre les atteintes qu'on voudroit porter à votre

liberté. J'ai combattu sur le Pangée pour vos intérêts ; & plus d'un Maître barbare a péri de ma main. Je vous demande pour récompense qu'il me soit permis de vivre & de mourir Esclave de Cléomède. Il éleva mon enfance, il supporta mes défauts, il me pénétra de ses vertus, me consola par sa bonté & me contint par sa sagesse. Ma vie a coulé paisiblement auprès de lui & mon bonheur est de le servir. Je n'ai jamais éprouvé qu'un chagrin dans sa maison. Un jour je laissai troubler son sommeil par ma négligence. Il s'apperçut de ma douleur & me consola par des paroles pleines de bonté qui redoublèrent mes remords & me coutèrent des larmes amères. Heureux Phidippe, s'écrièrent tous ses compagnons, servez toujours Cléomède. L'homme ne se dégrade point, quand il immole sa volonté à celle de la vertu qu'il admire. Parlez-lui de notre reconnoissance & de notre respect ; & si jamais vos devoirs vous deviennent pénibles, souvenez-vous que tous nos bras sont prêts à vous remplacer.

Cléomède embrassa Phidippe en pleurant. Ami, lui dit-il, vivons ensemble ; en travaillant à la liberté de vos compagnons & à la vôtre, les Dieux me sont témoins que je faisois le plus douloureux des sacrifices ; que l'amitié me ramène

dans ces bras qui n'ont jamais senti le poids des fers. Ce n'est point aimer l'esclavage que de se soumettre à la voix de l'amitié ; & l'ame de Phidippe n'a jamais cessé d'être grande en obéissant à des devoirs qu'il chérissoit.

C'est ainsi que les émotions les plus touchantes se succédoient dans ce jour mémorable. Les Agathyrses pleuroient au spectacle de tant de vertus, & s'éclairoient enfin sur leur injustice passée. Le voile qui leur avoit caché leurs devoirs & les droits de l'humanité outragée se déchiroit de lui-même. Des remords vinrent troubler leurs plaisirs, & ils reprirent avec un silence modeste le chemin de Toraxène, après avoir confié à Cléomède & à Néarsis le soin de poser les limites qui devoient assurer des terres à leurs nouveaux Concitoyens.

Télephe rentra dans le Palais de la Reine. Il étoit avec elle. Il contemploit sa taille noble & majestueuse, la fraîcheur de son teint, toutes les graces de la jeunesse réunies à l'autorité de la puissance & de la sagesse. Un charme inconnu se répandoit sur les pensées de Télephe ! Quand il vouloit se rappeller la solemnité dont il venoit d'être le témoin, elle ne lui paroissoit plus qu'un songe, dont le souvenir se perdoit dans le passé. Les grands intérêts qui l'avoient occupé perdoient

à ses yeux toute leur importance, & il ne voyoit rien de grand dans sa destinée que d'être en présence d'Iphinoë. Il vouloit lui parler, mais ses pensées étoient vagues. Il étoit tenté de se prosterner à ses pieds, & d'implorer sa clémence, mais il n'avoit point de vœux à former. Il passe le jour entier sans dessein & sans volonté. Lorsqu'il veut réfléchir sur son sort, sur ses sermens, l'image de la Reine se présente malgré lui à son esprit & l'occupe tout entier. Cependant que fera-t-il? Est-ce à lui à demander à la Reine la liberté de prolonger son séjour, après avoir déclaré qu'il vouloit s'éloigner de Toraxène? Iphinoë ne devroit-elle pas renouveller ses premières offres pour le fixer chez les Agathyrses? mais Iphinoë ne pense point à lui. Qui sait même si elle ne jouit pas en secret du trouble dont il est agité, & si elle ne garde pas le silence pour augmenter son incertitude & son embarras? Il n'attendra pas qu'on fixe par de nouveaux discours ses desseins flottans, il ne prendra conseil que de lui-même; mais il faut que son esprit incertain, inquiet, ait repris toute sa liberté. Hélas! il ne la reprend point. Les jours & les nuits se succèdent, & sa langueur & son ivresse font toujours de nouveaux progrès. Sa honte même se dissipe avec sa prévoyance. Il ne jette pas un seul regard

sur l'avenir. Il s'abandonne sans résistance au repos dont il jouit. Eh ! quel homme a plus de droit que lui à cette jouissance ? Ne l'a-t-il pas achetée par des travaux assez pénibles, par des revers assez cruels ? Les mânes de Théoclès pourroient-ils lui envier quelques momens d'un calme qui n'est encore qu'imparfait ? car enfin, il n'est point heureux, il ne goûte point le repos, & l'agitation de son ame est peut-être mille fois plus pénible que les malheurs qu'il a soufferts.

C'est ainsi que Télephe enivre sa raison & ses remords. Il erre dans les jardins du palais dont il ne peut s'éloigner. Il évite tous les regards, il ne cherche que ceux de la Reine, & craint de les rencontrer. Cependant Cléomède s'approche pour lui rendre compte du succès de ses soins; il ne reconnoît point le fils d'Hercule; les intérêts des infortunés lui sont devenus étrangers : il ne parle que des périls qui peuvent menacer la Reine après ce grand changement. Cléomède reconnoît l'amour, il cherche à réveiller dans le cœur de Télephe le sentiment de la gloire & de la vertu. Fils d'Hercule, lui dit-il, le tems de votre gloire est passé, vous n'êtes plus qu'un homme ordinaire, un poison secret endort votre courage & votre sagesse; j'avois cru qu'à l'exemple de votre père, vous consoleriez par vos vertus, la foiblesse &

l'infortune. Eſt-il donc vrai que vous allez démentir votre deſtinée ? Le héros que les Agathyrſes honorent comme un Dieu, vivra-t-il dans un honteux repos & dans l'oubli coupable de ſes ſermens? A ce mot, Télephe ſe ſentit bleſſé juſqu'au fond du cœur. Il jetta ſur Cléomède le regard d'un homme offenſé. Mais la contenance ferme & ſévère de Cléomède, arrêta tout-à-coup ſes jeunes tranſports. Mon père, lui dit-il, car depuis que j'ai perdu Sophosène, je ne puis me confier qu'à votre ſageſſe; ne me parlez plus des hommages des Agathyrſes. Je ne mérite que leur pitié, & des larmes abondantes coulèrent de ſes yeux. J'ai rétabli le calme dans Toraxène, & tous les orages ſont dans mon cœur. La Reine eſt-elle contente ou importunée de ma préſence? Elle ne m'a point parlé, & je n'oſe lui parler moi-même. Ah Dieux! ſi elle ſe repentoit de m'avoir reçu dans ſon palais, d'avoir ſuivi mes conſeils, je ne ſurvivrois pas à ce malheur. Vous aimez, lui dit Cléomède, & bientôt vous oublierez les devoirs ſacrés que vous avez à remplir. Télephe, au nom des Dieux, au nom de votre père, au nom des malheureux que vous êtes deſtiné à conſoler, n'allez point enſevelir dans le repos, les vertus que vous devez faire éclater ſur la terre. Quittez les Agathyrſes. Les Celtes vainqueurs, traînent dans les contrées

qu'ils ravagent la malheureuse fille de Théoclès, qui pleure dans les bras de ses insolens ravisseurs. Ils sont dans la Thessalie, leurs tentes & leurs chars couvrent les rivages de Pénée. C'est-là que devroit être Télephe. Allez offrir à ces peuples féroces les secours de votre bras, & sur-tout de votre sagesse. Apprenez-leur l'art de Cérès, & le moyen de vivre sur un sol peu étendu, en multipliant la fécondité de la terre par le travail. Faites-leur connoître le charme d'une vie tranquille & occupée, & qu'ils cherchent à partager le bonheur des peuples policés dont ils menacent les possessions. Montrez-leur enfin le fils d'Hercule, ils vous rendront Caridée; vous la ramenerez au pied du Lathmus qui l'a vu naître. Alors libre de vos sermens, consolé du meurtre de Théoclès par le bien que vous aurez fait aux hommes, vous pourrez écouter l'amour, & abandonner des travaux qui devoient illustrer votre vie entière.

Eh bien! dit Télephe, je partirai. Je m'arracherai de ces lieux, puisqu'il n'est pas permis aux malheureux tourmentés par la destinée, de se reposer un moment. J'aurai vécu pour la vertu, mais jamais mon cœur n'en recevra la récompense. Cependant j'obéirai à Cléomède; vous avez trouvé le bonheur dans la sagesse, peut-être les Dieux me réservent-ils le même sort. Quel que

soit l'avenir qu'ils me préparent, victime soumise de mes devoirs, je n'aurai pas du moins à rougir devant un sage.

Télephe entre dans le Palais, & demande à parler à la Reine pour lui annoncer son départ. Vous nous quittez, lui dit Iphinoë en rougissant, j'avois cru que le bienfaiteur des Agathyrses voudroit jouir de sa gloire, & assurer par sa présence les biens qu'il leur avoit faits. Je ne parle pas des dangers qui environnent mon Trône; j'ai suivi vos conseils. Il est encore parmi les Agathyrses, des hommes inquiets & puissans qui peuvent renverser l'édifice de votre sagesse, & me punir de l'avoir consacré. Mais le sort d'une femme n'est pas digne d'occuper votre grand cœur. Ah Dieux! s'écria Télephe, grands Dieux! c'est moi qu'Iphinoë accuse de négliger ses intérêts & sa sûreté. J'ai supporté l'opprobre & les fers, mais jamais je n'essuyai un pareil outrage. C'est le dernier que me réservoit le sort, & mon malheur ne peut plus s'accroître. Je rends graces aux Dieux de m'avoir fait épuiser enfin tous les maux que me destinoit leur colère. En disant ces mots, un torrent de larmes coula de ses yeux. Eh bien! dit Iphinoë, si je vous suis chère, restez parmi nous pour être mon guide & mon appui. Moi! votre appui, répondit Télephe; un infortuné sans asyle,

ſans patrie, ſans ſecours, inconnu à ſon père, peut-il prétendre à vous ſervir? Ah! les Dieux m'ont tout refuſé. Que puis-je faire pour Iphinoë? Hercule deſcendra-t-il des Cieux à la voix de ſon fils, pour lui donner un Empire, pour me conduire lui-même à vos pieds? Car enfin, ce n'eſt que par un tel prodige que mes tourmens peuvent finir. Que parlez-vous d'un Empire? répond Iphinoë. Penſez-vous que mon cœur ne ſoit touché que de l'éclat de la puiſſance? Ah! la vertu n'a pas beſoin d'une couronne pour obtenir les hommages & la tendreſſe. C'en eſt trop, fils d'Hercule, ſoyez le héros, le Souverain des Agathyrſes. Je vous remettrai ce ſceptre qui fatigue mes mains. Mes Sujets refuſeroient-ils de vous obéir, quand je leur donnerai l'exemple d'un amour ſoumis & fidèle?

Télephe tombe aux pieds de la Reine, il eſt muet, immobile, & ſon ame qui n'a jamais cédé aux revers, eſt accablée ſous le poids de ſon bonheur. Fils d'Hercule, dit la Reine, terminons cette ſcène que mon cœur ne ſauroit ſupporter. Ah! plutôt, dit Télephe, terminons mes tourmens & vos dangers. Vous ne connoiſſez pas les funeſtes effets de l'infortune; mais demandez à tous les malheureux, ſi un bonheur qu'il faut attendre n'eſt pas le plus affreux des tourmens pour

les cœurs flétris par de longs revers ? Eh bien! dit la Reine attendrie, demain nous allumerons les flambeaux ſur l'autel de l'hymen. Cléomède qui vous aime, recevra nos ſermens en préſence des Dieux. Cléomède! s'écria Télephe, il me rappellera des ſermens plus ſacrés. Tout-à-l'heure il a remis devant mes yeux l'ombre de Théoclès & les fers de Caridée. Non, jamais je ne paroîtrai devant lui, chargé du poids horrible de mes ſermens. Il m'aime, dites-vous ? Hélas ! il n'aime que ma gloire; il me ſacrifieroit à mes devoirs & à ſes auſtères vertus.

Vos ſermens, dit Iphinoë, vous les remplirez quand vous régnerez ſur les Agathyrſes. Ils ſont braves & généreux; ils ſuivront par-tout Télephe; ils iront diſputer la victoire aux Celtes, & leur ravir la fille de Théoclès. Allez voir Cléomède, il approuvera notre hymen. Il eſt chéri des Dieux, il eſt honoré dans Toraxène, & ſon ſuffrage nous aſſure celui de tous nos Sujets.

Télephe s'arrache du Palais, & va trouver le Prêtre du Dieu Terme. Mon père, lui dit-il, embraſſez le fils d'Hercule : il peut déſormais ſe livrer à ſon bonheur ſans offenſer les Dieux. La Reine m'offre ſon lit & ſon Trône. Je vais régner ſur les Agathyrſes, & le premier uſage que je ferai de ma puiſſance, c'eſt de les mener contre

les Celtes pour délivrer Caridée. Les Dieux prennent enfin pitié de mes malheurs; ils m'ordonnent d'être heureux, & ne m'accordent qu'à ce prix les moyens d'accomplir ma promesse. Demain vous célébrerez notre hymen; couronnez l'Autel des plus belles fleurs. Je n'ai encore fait entendre aux Dieux que des soupirs & des plaintes; & pour la première fois je vais leur offrir l'hommage de mon bonheur & de ma reconnoissance. Dieux justes, Dieux bienfaisans, hélas! sans les revers peut-être les mortels vous béniroient moins.

Fils d'Hercule, lui dit Cléomède, vous ne savez pas ce qu'il en coûte à mon cœur, pour réprimer les transports de votre joie. J'aime la jeunesse, j'aime la vertu, & j'ai besoin de tout mon courage pour affliger un héros. Vous voulez allumer les flambeaux de l'hymen, vous voulez porter sur le feu sacré des mains teintes du sang de l'innocence, sans les avoir purifiées par des expiations & des sacrifices. Je sais que les Dieux ne vous imputeront point le meurtre de Théoclès; mais ils vous puniront de n'avoir pas nourri la douleur qui devoit le suivre. Lorsqu'ils abandonnèrent les hommes sur la surface de la terre, ils ne leur donnèrent pour toute sauve-garde, que l'horreur de verser le sang. Malheur à l'homme

qui laiſſe éteindre dans ſon cœur ce ſentiment profond & ſacré, qu'il ne doit quitter qu'avec la vie. Malheur à qui juſtifie ſes meurtres par ſes erreurs, & qui, tranquille devant cette effroyable image, perd enfin ſon innocence avec ſes remords. Non, fils d'Hercule, les Dieux ne recevront point les ſermens de l'homme qui accoutume ſa penſée à l'effuſion du ſang humain, & les Prêtres ne doivent promettre qu'en frémiſſant l'indulgence du Ciel pour des crimes involontaires.

Vous penſez que la délivrance de Caridée, ſuffira pour vous réconcilier avec les Dieux. Et quels moyens choiſiſſez-vous pour accomplir vos promeſſes? A peine Souverain d'un peuple qui a honoré votre jeuneſſe par ſa ſoumiſſion à vos conſeils, vous voulez le mener aux combats & au carnage pour l'intérêt de vos ſermens. Ah! ſans doute, vous penſez que les peuples ne ſont dans la main des Rois, qu'un inſtrument dont ils peuvent faire uſage pour leurs intérêts, leurs paſſions, leurs ſermens & leur repos. Eſt-ce pour les faire égorger, que vous voulez commander aux Agathyrſes? Eſt-ce pour vous rendre les Dieux propices, que vous allez commencer votre règne par des ſacrifices de ſang humain? Eh! quel ſang, juſte Ciel! celui d'un peuple qui aura dépoſé dans

vos mains son autorité & sa force, à qui vous allez jurer de vous immoler vous-même pour son repos & sa sûreté. Irez-vous dire aux Esclaves dont vous avez brisé les fers : » Payez-moi de votre vie » le bien que je vous ai fait; mon cœur a frémi » de la dureté de vos maîtres, qui vous abandon» noient à leurs ennemis, & je vais vous immo» ler aux miens «. Fils d'Hercule, vous êtes né généreux, ces sentimens coupables vous feroient horreur, si l'amour n'avoit empoisonné votre raison & votre sagesse. Non, Cléomède, je ne suis point né injuste & cruel, & l'excès seul de mon infortune a pu me ramener sur moi-même, & me faire oublier les droits des hommes. J'ai cru qu'après tant de revers, il m'étoit enfin permis de m'occuper de mon bonheur. Si je renonce à celui que m'offroit Iphinoë, je n'en veux plus goûter d'autre sur la terre. Je serois le plus criminel des hommes, si je consentois jamais à être heureux loin de sa présence. Peut-être la renommée lui apprendra que Télephe n'a cessé de se punir jusqu'au tombeau, d'avoir pu la quitter pour d'autres intérêts que les siens. Mais éclairez-moi sur mon sort. Que ferai-je après avoir abandonné la Reine? Vous voulez que j'aille changer les mœurs d'un peuple féroce, lorsque j'ai perdu tout l'empire que j'avois sur mon propre cœur. Vous voulez que j'aille

j'aille inspirer à des soldats errans & barbares, une sagesse que j'ai perdue. Souvenez-vous, Cléomède, qu'en m'ordonnant de fuir, vous vous chargez de ma destinée. Quelque cruelle qu'elle soit, je vous la pardonne, pourvu qu'elle termine bientôt des jours dont je ne puis supporter le fardeau.

Votre destinée, dit Cléomède, sera la destinée d'un héros & d'un sage. Allez dans l'Attique, vous sentirez renaître votre courage dans des lieux où vous avez été témoin de la gloire & du bonheur de Sophosène. Vous irez trouver Ophiroës, Grand-Prêtre d'Eleusis, & vous lui remettrez mon anneau. Vous l'instruirez de vos malheurs & de vos sermens. Il est l'ami des Dieux, il vous admettra aux expiations, & vous conduira par ses conseils au terme que vous desirez. Partez, Téléphe, vous sentez que vous avez perdu la sagesse. C'est le moment de vous abandonner aux conseils de l'amitié.





LIVRE NEUVIÈME.

A peine Cléomède eut cessé de parler, que Télephe crut être animé d'une nouvelle force. La vertu qui l'avoit consolé quelquefois, qui l'avoit attaché à Sophosène, qui l'avoit soutenu dans ses revers, reprit à ses yeux tous ses charmes. Je rends graces, dit-il, aux Dieux Immortels, de m'avoir fait trouver un sage dans ces contrées inconnues. C'étoit fait de moi, Cléomède, si votre pitié n'étoit venue à mon secours; vous seul pouviez réveiller dans mon cœur le courage que j'avois perdu. Aujourd'hui même je pars de Toraxène; je vais trouver Ophiroës, & lui parler de Cléomède. Peut-être les Dieux contens des efforts cruels que je fais pour leur plaire me réuniront à vous, & fixeront enfin auprès d'un sage un malheureux détrompé de toutes les erreurs de la vie.

En disant ces mots, il quitte Cléomède, & demande à parler à la Reine. Mais tout-à-coup la crainte & la honte viennent ébranler son courage. Je sais, disoit-il, parler à des hommes, mais Iphinoë a dans ses regards, un caractère au-dessus d'une mortelle. Grands Dieux! pardonnez à mon cœur le trouble qui vient l'agiter. C'est ren-

dre hommage à votre puissance, que d'approcher en tremblant de votre image adorée. Ah! la fortune m'a trahi, en m'offrant une femme trop digne d'enflammer mes desirs. Iphinoë aime la vertu, elle s'intéresse à l'accomplissement de mes sermens, elle m'en offre les moyens. Elle a commencé son règne par un acte de bienfaisance & de justice, qui lui coûtera peut-être le Trône & la vie. Et voilà la femme à qui je vais dire : Je vous abandonne; votre jeunesse, vos dangers, vos bienfaits, vos vertus même, ne peuvent retenir auprès de vous un malheureux échappé à l'esclavage, & ma main flétrie par les fers refuse de s'unir à la vôtre. Ah! les tourmens du Tartare réservés au parjure m'épouvantent moins qu'un pareil adieu. Je ne puis obéir au Ciel, qu'en outrageant l'innocence, & mon cœur épouvanté n'a plus que le choix des crimes. En disant ces mots, des larmes amères remplissent ses yeux, & c'est dans ce moment qu'on vient pour l'introduire devant la Reine. En vain il cherche à donner à son visage une feinte sérénité. Un trouble mortel égare ses regards, & glace sa voix, & il paroît devant Iphinoë, sans oser la regarder & lui parler.

Un instinct secret lui dit que son trouble le servira mieux que son courage. Il se hâte d'annon-

ébloui d'un bonheur qu'il ne peut ni sentir ni comprendre.

Quoi! disoit-il, c'est Caridée qui règne sur les Agathyrses! Niraxès a trompé ses Sujets, comme Theutras trompa les Mysiens. Mais pourquoi m'a-t-on caché une si étrange destinée? Pourquoi Iphinoé a-t-elle rougi quand on me découvroit un secret qui doit mettre un calme éternel dans son cœur & dans le mien? L'amour se permettroit-t-il un tel artifice? Que dis-je! est-ce à moi à douter d'un discours confirmé par le silence de la Reine? Après avoir été comblé de ses bienfaits, irai-je l'outrager en la soupçonnant de mensonge? Si je suis trompé, c'est aux Dieux à m'éclairer, & je ne porterai point l'ingratitude jusqu'à soupçonner la Reine de trahir la vérité. Je m'abandonne à ma destinée. Les Dieux n'imputent point l'erreur aux mortels; ils ne punissent que les outrages qu'on fait à la vertu par la défiance & l'ingratitude.

La nuit entière se passe à faire de nouveaux efforts pour justifier sa crédulité, pour condamner les moindres démarches qui pourroient lui apprendre la vérité qu'il redoute. Enfin le jour paroît, & le ramène devant la Reine, au milieu des préparatifs de la fête qui doit consacrer leur hymen. La trompette guerrière a fait retentir les airs.

La lyre s'unit aux voix harmonieuses d'un chœur de jeunes vierges, qui doit bientôt conduire les époux jusqu'aux portes du Temple qu'on a couronné de myrthes & de lauriers. Les portiques du Palais, la place publique sont remplis d'une foule immense, qui presse par ses vœux le départ des jeunes époux. Iphinoë couverte d'un voile, prend la main de Télephe, & lui dit d'une voix tremblante : Ingrat, il faut donc vous tromper, pour posséder votre tendresse. Il a fallu prendre le nom de Caridée, pour obtenir un cœur que tout l'amour d'Iphinoë n'avoit pu toucher. Pardonnez du moins à la plus tendre amante, un artifice que je ne saurois dissimuler plus long-tems. Iphinoë ne sait point mentir à Télephe, & mon cœur lui sera toujours ouvert.

Ces mots prononcés d'une voix basse à travers un voile, remplissent Télephe de terreur. Il va paroître en présence des Dieux, & les tromper après s'être trompé lui-même. Il porte de tous côtés ses regards égarés; ils tombent sur Cléomède qui s'étoit mêlé parmi le peuple, & qui gémissoit dans son cœur au milieu des transports de la joie publique. Son visage étoit triste; & sa contenance austère condamnoit le tumulte de cette fatale journée.

A cet aspect, Télephe se sent animé d'une

force inconnue ; il ne fait point braver les yeux févères d'un fage. Iphinoë, dit-il à la Reine, je ne ferai point heureux par un menfonge. Je vous aime, j'aime la vertu; elle doit préfider à notre hymen, & rien ne doit profaner la fainteté de nos fermens. Rendez-moi la liberté, rendez-moi à des devoirs facrés; & je reviens dans Toraxène, digne de vous & de mon père, joindre ma malheureufe deftinée à la vôtre.

C'en eft trop, perfide, s'écrie Iphinoë; ta barbarie attendoit qu'un peuple entier fût affemblé devant moi, pour me couvrir d'un opprobre éternel. Mais tu ne triompheras pas plus longtems de ma honte & de ma douleur. Va dans un cachot profond, va dans le féjour des crimes, expier le plus grand de tous, celui d'affliger une amante, & de punir l'amour le plus tendre par le plus affreux des tourmens.

Elle ordonne auffi-tôt à fes Gardes d'enchaîner Télephe & de l'enfermer dans une tour. Elle fait ceffer les préparatifs de la fête, & s'enferme feule dans fon appartement. Le jour l'importune, & elle paffe dans les ténebres les momens horribles de fa fureur & de fon défefpoir.

Dieux! s'écrie-t-elle, éclairez-moi fur le choix des tourmens qui doivent terminer les jours d'un perfide. Le monftre fe jouoit également de votre

puissance & de ma foiblesse. C'est au milieu d'une fête; tandis que vos Autels étoient environnés d'encens & de fleurs, qu'il alloit jurer devant vous de m'aimer & de n'aimer que moi; c'est dans ce moment redoutable, qu'il méditoit l'infidélité & le sacrilége. Ah! barbare, c'est moi, c'est cette main où ta bouche impie imprima des baisers trompeurs, c'est elle qui punira le plus grand de tous les forfaits. Cruel! en déchirant mon cœur, il falloit du moins en arracher ton image. Je sens qu'elle me poursuit encore; elle épouvante ma pensée; elle anéantit ma fierté comme mon courage. Où mon cœur a-t-il pris la force de faire arrêter devant moi le mortel le plus redoutable? Votre bonté, grands Dieux, inspiroit mon amour timide. L'ingrat riroit maintenant de mes impuissantes douleurs; & si vous me condamnez à l'aimer encore, j'aime mieux le fléchir offensé que le pleurer absent, ou l'imaginer infidelle. Que dis-je? mon foible cœur cherche encore à s'égarer dans des espérances perfides, lorsqu'il faut songer à mourir. Jamais, non jamais je ne sortirai de cette enceinte. Mourons seule ici dans les ténèbres; quelque grand que soit mon tourment, des témoins l'accroîtroient encore. On ne verra ni mon visage, ni ma honte, & je n'entendrai pas du moins dans

les enfers, mes Sujets insultant à ma destinée par leur joie ou par leur pitié.

Cependant elle est fatiguée de la solitude & des ténèbres; elle a besoin de confier sa fureur & ses projets. Elle appelle Néocris; sa fidèle Néocris partagera sa douleur & sa vengeance. Elle excitera ses transports contre un amant barbare; enfin elle lui parlera de Télephe.

Je veux qu'il meure, dit-elle à Néocris, mais je veux qu'avant de mourir, il connoisse l'humiliation & la honte; qu'enchaîné à mes pieds, il soit écrasé de ma puissance, & que ce héros si redoutable tremble à l'aspect d'une femme qui rira de ses malheurs en prononçant son arrêt. Que les Gardes l'amènent.

Néocris fait exécuter les ordres de la Reine, & Télephe enchaîné paroît devant le Trône, où ses Satellites lui ordonnent de se tenir à genoux aux pieds de la Reine qui, d'un mouvement de son sceptre, les fait écarter à l'instant. Vous voilà donc, redoutable fils d'Hercule, au pouvoir d'une femme dont vous vous plaisiez à défier la vengeance. Vous ne l'attendrez pas long-tems, & vous allez expier vos crimes. Lâche! que t'avois-je fait? J'offrois à un malheureux fugitif, sans patrie, sans parens, ma main & l'Empire, & ton

féroce orgueil n'étoit pas encore content. Il lui falloit une victime, & tu faisois sur une Reine, l'essai de ton pouvoir & de tes mépris. Tu crois même, dans ce moment, que je t'aime encore, & que je n'attends qu'un de tes perfides regards, pour me remettre en ta puissance. Tu penses que je suis prête à t'amener à l'Autel, & que tu vas sauver tes jours en m'offrant aujourd'hui ton orgueilleuse main. A ces mots, Télephe releva son front incliné. Vous vous trompez, Iphinoë : je vous aime, malgré votre puissance & vos outrages. Ordonnez de mon sort, je ne disputerai point une vie que vous me rendez odieuse, en m'accusant d'avoir feint la tendresse. Je la rachetterai encore moins par une lâcheté. Le fils d'Hercule ne fait point de sermens dans les fers.

Qu'on l'ôte de mes yeux, s'écrie Iphinoë, qu'on le ramène dans la tour, & dans le même instant elle perd l'usage de ses sens. Un froid mortel est dans ses veines, & Néocris ne parvient qu'après de grands efforts, à la rappeller à la vie. Elle a revu la lumière, & ses yeux cherchent l'amant que ses ordres ont écarté. Elle embrasse Néocris ; la pâleur est sur ses lèvres tremblantes. Elle pousse de profonds soupirs, & laisse enfin échapper ses larmes. Ah ! Néocris, dit-elle, c'en est fait de votre enfant, & votre tendresse décou-

ragée, ne me pressera plus de vivre. Car enfin, il n'est plus de remède à mes maux; les Dieux même ne sauroient me rendre mon innocence & ma gloire. L'ingrat! en prononcant l'arrêt de ma mort, en renonçant à moi, il dit qu'il m'aime. Il me reproche le doute, il veut, il commande que je sois persuadée de l'amour dont il se pare. Il faut croire un fils d'Hercule; c'est outrager les Dieux, de soupçonner l'infidélité de Télephe. Il faut que me dépouillant du sentiment de mon malheur, je lui sacrifie ma pensée comme je lui sacrifiois mon Trône. Eh bien! je crois tout, j'immole à ta volonté mon sentiment, ma gloire & ma vie, & je gémis de n'avoir plus rien à t'offrir encore. O Télephe! si tu pouvois pardonner, Iphinoë peut vivre encore. Ah! je l'ai trop offensé. Le petit-fils de Jupiter enchaîné, prosterné à mes pieds, menacé par son amante! Sa tête inclinée me cachoit ses redoutables regards, ses cheveux couvroient ses épaules, & je n'ai vu que ses pieds étendus sur les marches du Trône. Quel outrage pour un héros? Il ne le pardonnera pas sans doute. Que dis-je? il ne daignera pas le punir. Ah! si tu voulois ordonner le châtiment que mérite mon audace, c'est alors que je croirois à ton amour. Viens porter tes mains irritées sur ta criminelle amante. Je me soumets à tout, trop heureuse de

souffrir par toi, & de t'avoir pour juge & pour maître.

Allons, qu'il soit libre, je veux détacher moi-même ses fers. Il verra mes remords & mon désespoir, & peut-être mes maux lui arracheront quelques larmes. Ah! s'il ne faut que des infortunes pour attendrir Télephe, il n'en fut jamais comme les miennes. Oui, tu vas être libre, tu vas être le maître de ma vie. Voudrois-tu m'abandonner, pour aller répandre ma honte dans les contrées lointaines, & réjouir cent rivales du récit de mes transports insensés? C'en est fait, je ne te quitte plus; j'abandonne mon Trône & ma patrie, & vais chercher encore de nouveaux malheurs pour émouvoir ta pitié. Je te suivrai dans les déserts, chez les peuples les plus barbares; je partagerai tes fatigues & tes dangers; je porterai ton bouclier & tes armes, heureuse de soulager mon amant, & de l'avoir pour témoin de mes sacrifices.

Cependant la défiance & la crainte viennent troubler ses projets, & en enfanter de nouveaux. Un silence morne & douloureux succède à ses transports. Elle parcourt à pas précipités son appartement. Ses yeux égarés se portent sur un vase d'albâtre où l'artiste a représenté l'Amour, qui d'un sourire malin, insulte à des malheureux qui l'implorent. Elle saisit le vase avec fureur, le jette sur

le marbre, & le fait voler en éclats. Néocris en est blessée, & reste quelque tems immobile & muette par l'excès de la douleur.

Iphinoë la prend dans ses bras. O ma mère! ô ma chère Néocris, parlez-moi par pitié. Il ne me manquoit plus que ce crime. Ah! Dieux, il n'est pas consommé, & j'entends vos soupirs. Pardonnez à votre malheureuse enfant, & rendez-lui sa mère. Périsse la passion insensée qui égare mon bras & ma raison! Qu'il parte, le malheureux qui m'a perdue! Qu'on ouvre les portes de sa prison, qu'il sorte de mes États sans me voir, & qu'il aille chercher dans d'autres climats de nouvelles victimes de son orgueil & de ses charmes! Ou plutôt, qu'il achève dans les fers sa coupable vie. Je ne veux le voir encore que pour lui prononcer son arrêt. Après cela, je ne le verrai plus; & malheur à celui qui prononcera devant moi ce nom fatal que j'abhorre.

Comme elle disoit ces mots, un bruit confus se fait entendre dans le Palais. Cléomas & Tophis ont corrompu les Gardes de la tour, & Télephe mis en liberté est sorti de Toraxène. Aussi-tôt Iphinoë fait arrêter Cléomas & Tophis, & leur cherche des accusateurs. Qui l'eût dit? s'écrie-t-elle en pleurant, que mon malheur pouvoit s'accroître. Je ne le verrai plus, & il ne saura jamais

que j'allois tomber à ſes pieds. Encore, ſi je ſavois dans quels lieux il a porté ſes pas, je l'inſtruirois du moins de mes remords. Il apprendroit que je ne ſupporte encore la vie, que pour punir les deux traîtres qui m'ont ravi le moyen d'implorer la clémence de mon amant. J'aurois demandé ma grace, & je l'aurois obtenue. Télephe eſt généreux; & quel eſt le héros qui ne pardonne à l'égarement d'un amour dont il eſt l'objet? Et mon amant n'a-t-il pas toutes les vertus? Un menſonge dicté par la tendreſſe, a ſuffi pour révolter ſon grand cœur. Car enfin, j'étois coupable; je l'enlevois à des devoirs ſacrés, je le trompois, j'irritois les Dieux contre lui; & lorſque je devois adorer ſa ſageſſe, & lui rendre le culte dont il étoit digne, mes Gardes l'ont chargé de chaînes. Néocris! vous m'aimez encore malgré mes fureurs. Je ſais qu'il eſt des enchantemens qui ramènent les amans infidèles. Dans les cavernes de Sélinope, réſide une magicienne qui connoît les herbes puiſſantes, dont le ſuc rend le bonheur aux amantes abandonnées. Je veux implorer ſon ſecours, & la faire venir dans mon Palais. Je lui prodiguerai mes tréſorts, ſi ſon art peut me rendre Télephe. Son art n'eſt qu'une impoſture, répond Néocris. Pluſieurs de mes compagnes en ont fait un uſage inutile, & n'ont point

été confolées. N'importe, dit Iphinoë, elles n'aimoient pas comme j'aime, & ce que Vénus n'a point fait pour elles, elle peut le faire pour moi. La Déeffe doit être propice à un amour qui ne fera jamais égalé. Des facrifices précéderont les enchantemens. Des enchantemens? reprit Néocris, & que peuvent des noms prononcés par une mortelle, fur les puiffances infernales ou Céleftes? Ce qu'ils peuvent? reprend Iphinoë. Ah! fachez qu'il eft des noms dont la puiffance eft terrible; ils portent dans tous les fens un feu dévorant & rapide. La foudre n'a pas des effets plus prompts & plus sûrs.

Cependant il parcourt des régions inconnues; il va chercher les Celtes, & s'expofer à de nouveaux dangers; & moi je ne m'occupe que de mon amour. Ah! fauvons du moins fes jours. Ces peuples féroces rendront Caridée pour une rançon, & je peux leur envoyer tous mes tréfors. On ramènera Caridée dans mes États, & c'eft-là qu'il reviendra la chercher. Infenfée que je fuis! pourquoi l'amour ne m'a-t-il pas éclairée plutôt? Voilà ce qu'il falloit faire, au lieu de révolter mon amant par un menfonge. Je ferois heureufe à préfent, & ma tendreffe aveuglée a fait fuir loin de moi le bonheur que j'avois en ma puiffance. Quelle divinité cruelle a pu égarer ma raifon? Ne pouviez-vous, ma mère, éclairer mon

aveugle

aveugle fureur? Il en eſt tems encore, qu'on appelle Cléomède, j'ai beſoin de ſa prudence & de ſes conſeils.

Lorſque Cléomède parut devant la Reine, elle ne lui imputa point ſes malheurs, & ne parla point de Télephe. Elle le chargea de riches préſens, & lui promit une confiance éternelle, s'il parvenoit à délivrer Caridée des mains de ſes raviſſeurs, & à la ramener à Toraxène. Vous êtes aimé des Dieux, lui dit-elle, je ne doute point qu'ils ne vous inſpirent. Penſez-vous que je puiſſe être heureuſe ?

Les Dieux, répondit Cléomède, ſe ſont réſervés la connoiſſance de l'avenir. La prudence mûrie par la vieilleſſe en dévoile quelques parties qui ſe montrent encore confuſément à l'eſprit du ſage. Je penſe que vous verrez luire des jours heureux. Le courroux de la fortune eſt inconſtant comme ſes faveurs, & l'eſpérance eſt un hommage que la vertu malheureuſe doit à la juſtice des Immortels.

Iphinoë conçoit de ce diſcours un augure favorable, & preſſe le départ de Cléomède. Télephe ne ſera point quitte de ſes ſermens, tant que Caridée ſera à Toraxène. Il a promis de la ramener au pied du Lathmus, & les Dieux ſavent ſi Télephe eſt fidele à ſes promeſſes. Il reviendra dans

son Palais, où l'amour le plus tendre l'attend pour lui donner un Trône. Quel moment, que celui où l'on annoncera que Télephe est arrivé, qu'il est dans le Palais, qu'il demande à voir la Reine. Rassure-toi, fils d'Hercule, elle brûle de t'obéir, & ses calamités passées disparoissent à jamais devant le bonheur que tu lui prépares.

Pendant que Cléomède va dans la Thessalie exécuter les ordres de la Reine, elle cherche à calmer les Dieux, & à se rendre Vénus propice. Cette Déesse a un Temple qu'on vient de lui élever, non loin des frontières des Agathyrses; il faut marcher une nuit & un jour entier pour y arriver, en partant de Toraxène. Iphinoë forme le projet d'y aller seule, & de cacher son voyage à ses Sujets. Elle profite des premières ténèbres de la nuit. Ses jeunes mains tiennent les rênes de son char. Le silence règne dans les Cieux & sur les campagnes, & rien ne trouble la liberté de ses pensées. Elle s'abandonne délicieusement à ses espérances; ses craintes même ont des charmes qui sont un bienfait de l'amour.

Vers la fin du jour, elle traverse un désert stérile; son char ne roule que sur du sable qui couvre une plaine immense. Elle arrive enfin au pied du côteau riant sur lequel s'élève le Temple de la Déesse. Iphinoë se hâte de s'y rendre; & la Prê-

treſſe, éblouie de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, lui offre un aſyle dans l'enceinte ſacrée juſqu'au lendemain, où elle doit ſe préſenter à la Déeſſe, & lui adreſſer ſes vœux & ſon ſacrifice.

Je viens chercher ici le bonheur, dit Iphinoë, & je ſens déjà la préſence de la Divinité qu'on y adore; l'air que j'y reſpire me ſemble plus pur & plus ſalutaire. Quel charme divin la Déeſſe répand autour de ſon Temple! que vos jours doivent couler délicieuſement à l'ombre de ſon ſanctuaire.

Je ſuis heureuſe, dit la Prêtreſſe, de ſervir une Divinité qui conſole les mortels empreſſés à lui rendre hommage. Cette montagne étoit couverte de glaçons, & jamais les hommes n'y avoient conſtruit de demeures, lorſque le char de la Déeſſe s'y arrêta & fit naître l'abondance. Son souffle divin épura les airs, & répandit une chaleur douce & féconde, qui couvrit de plantes & d'animaux un ſol inutile & ſauvage. Nous conſervons avec ſoin la mémoire de ce grand évènement, & vous entendrez avec plaiſir le récit de ces merveilles.

Entre l'Attique & l'Iſthme de Corinthe, on trouve le territoire de Mégare que la Nature avoit condamné à une éternelle aridité. Les hommes n'établiſſent leurs demeures qu'auprès des

fontaines & des rivières; & personne ne vouloit habiter un sol brûlant & stérile, lorsque la Nymphe Sithnis fit sortir de la terre une source d'eau salutaire & limpide qui se distribua dans mille canaux, & couvrit cette terre d'une agréable verdure. Une Colonie de Clazomène, conduite par le jeune Nisus, vint s'établir sur les bords de cette fontaine, bâtit la ville de Nisa, & la mit sous la protection de la Nymphe. Une conque de nacre reçut les eaux qui s'échappoient d'un rocher; on éleva à l'entour une enceinte de colonnes de marbre blanc, environnées de saules & de peupliers. Nisus voulut consacrer ce monument, par un sacrifice qui fût agréable à la Nymphe; il lui offrit ses beaux cheveux, & alloit les couper pour les plonger dans ses eaux, lorsque la Nymphe touchée de sa beauté parut aussi-tôt à ses yeux, la tête couronnée de roseaux. Les flots bondissans autour d'elle firent jaillir dans les airs une abondante rosée, & formèrent au-dessus de sa tête, un nuage léger qui tempéroit l'éclat du jour, & réfléchissoit toutes les couleurs. L'arc d'Iris aux images riantes & passagères se dessina dans les Cieux, & couronna la Nymphe, qui parla ainsi : « Jeune homme, je suis contente de vos vœux, & je refuse votre hommage; conservez ces cheveux qui parent votre beauté & votre jeunesse. Je veux

qu'ils soient le gage de la sûreté de vos murailles, & que la destinée de Nisa soit attachée à leur durée. Si jamais ils tombent sous le ciseau, je jure par le Styx que j'abandonnerai cette ville, & que j'en ferai sortir tous les Dieux qui la protègent avec moi «. Elle disparut en disant ces mots, & Nisus ne vit plus à la place de la Nymphe, qu'un nuage brillant & humide qui se dispersa dans les airs.

Bientôt la ville de Nisa devint célèbre parmi les peuples de la Grèce & de l'Asie. Minos même en observa les progrès, & y fit un assez long séjour, lorsqu'il parcouroit les Empires pour étudier les mœurs & les loix. Scylla, fille de Nisus, conçut un amour violent pour le Roi de Crète, & conserva dans son cœur des feux qui ne devoient plus s'éteindre.

Cependant les peuples de la Crète firent revivre d'anciennes prétentions sur le territoire de Mégare, & forcèrent Minos de les conduire au siége de Nisa. A l'approche d'une armée formidable, toute la ville fut en allarmes. Scylla se réjouissoit seule au fond de son cœur, d'une guerre qui rapprochoit de sa patrie l'objet d'un malheureux amour. Elle monte sur les tours pour contempler le héros qu'elle aime, & fait des vœux pour être sa prisonnière. Elle ne peut supporter plus long-

tems la longueur d'un siége qui la sépare de Minos, & forme le projet d'avancer par un crime la destinée de Nisa. Tandis que son père, fatigué des soins de sa défense, s'abandonne au sommeil, elle arme ses mains de ciseaux, & coupe la chevelure fatale. Au même instant les portes tombent sous les coups du bélier, & Scylla se hâte d'aller au-devant du vainqueur, pour demander le prix de son crime. Elle montre à Minos ces beaux cheveux tombés sous une main parricide, elle étale son amour & ses coupables transports. Le héros indigné jette sur elle des regards de mépris & d'horreur, & poursuit sa conquête. Scylla pousse des cris de rage & de désespoir. Elle veut suivre le héros qui l'a dédaignée; mais elle fuit à l'aspect de son père que le danger a réveillé, & qui vient punir le crime de sa fille. Accablé de traits, il expire aux yeux de Scylla en la nommant parricide. Sa coupable fille épouvantée fait retentir les airs de heurlemens affreux. Elle accuse Vénus de tant de fureurs, & cependant elle l'implore, elle la conjure de venir à son secours. Sa voix touchante & terrible retentit jusques à Paphos, & trouble le calme de la Déesse.

Aussi-tôt Vénus attèle son char d'yvoire. Elle prend l'Amour sur ses genoux, s'élance dans les airs, & dirige vers Nisa le vol de ses colombes

immortelles. A peine la terre de Mégare se découvre à ses yeux, qu'elle éprouve un trouble inconnu ; ses rênes échappent de ses mains, elle voit le crime qui vient d'être consommé, elle entend des cris plaintifs & lugubres qui blessent son oreille & son cœur. Les Graces épouvantées lancent des regards indignés sur l'Amour qui s'amuse de leur colère, & ressent une joie perfide à l'aspect des attentats qu'il a dictés. Les colombes effrayées ne reconnoissent plus la voix de la Déesse ; elles s'égarent dans les airs, & transportent le char agité sous un Ciel qu'elles n'ont jamais vu. Elles se reposent enfin sur cette montagne dont les glaces & les rochers étonnèrent Vénus & les Graces. L'Amour seul n'en fut point effrayé ; il sait qu'en quelques climats qu'il fixe son empire, il y portera ses prestiges, & que tout s'embellira des charmes qu'il aura fait naître.

A peine le char de la Déesse eut touché la terre de ce désert sauvage, qu'elle s'embellit de toutes les richesses du printems. Une odeur d'ambroisie embauma les airs ; on accourut de toutes parts. Les peuples errans dans les forêts, ou cachés dans les antres, se rendirent en ces lieux, & reconnurent la Divinité qui en avoit changé l'aspect. Ils lui élevèrent ce Temple où l'encens

n'a cessé de brûler, & dont ils me confièrent le sacerdoce.

Cependant Scylla s'éloigna de sa patrie, elle voulut se dérober au théâtre de sa honte & de ses forfaits. Elle se précipita dans la mer, où elle espéroit de terminer ses horribles jours. Des pêcheurs la sauvèrent malgré elle, pour prolonger son tourment & la livrer à la persécution du remord. Ils l'abandonnèrent dans une isle déserte qu'elle arrosa long-tems des pleurs du désespoir. Enfin pressée par une faim dévorante, elle voulut chercher quelque nourriture sur le rivage. Les flots lui apportèrent le corps de son père; elle recule avec effroi, & va sur la rive opposée tenter de nouvelles recherches; mais le corps de son père se présente encore à ses yeux. Dans quelque partie de la côte qu'elle porte ses pas, les flots poussent toujours devant elle le cadavre livide & ensanglanté, dont la tête chauve semble s'élever sur les flots, & menacer encore sa fille. Elle court comme une insensée, pour secouer les furies qui sont dans son cœur, & qui ne quittent point leur proie. Ses cris furieux & plaintifs se firent entendre de Minos, qui ramenoit dans la Crète sa flotte victorieuse. Il la fit enlever de cette isle fatale, & conduire à Eleusis, où elle erra long-tems dans le bois sacré, en attendant que les Dieux lui per-

miſſent d'entrer dans le Temple, & d'être admiſe aux expiations.

A ce récit, Iphinoë ſentit dans ſon cœur une triſteſſe profonde. Elle fit des efforts impuiſſans pour y faire entrer l'eſpérance. Son agitation ſe prolongea dans la nuit; elle ſe repentit d'être venue de ſi loin, implorer une Déeſſe dont les faveurs étoient empoiſonnées par tant d'amertumes, & lorſque l'heure du ſacrifice fut arrivée, & qu'elle entra dans le Temple, à peine oſa-t-elle former des vœux, & porter ſes regards ſur l'image de la Divinité qui la rempliſſoit de terreur.





LIVRE DIXIÈME.

TÉLEPHE est déjà loin du pays des Agathyrses. Il a laissé derrière lui le Rhodope & le Pangée dont l'aspect a réveillé des souvenirs qui plaisent à ses douleurs & qui les nourrissent. Il découvre la mer, & s'arrête enfin sur ses rivages solitaires. C'est-là qu'environné du silence & des grandes images qui agissent malgré lui sur sa pensée, il cherche à se retracer les évènemens d'une vie agitée & tumultueuse. Elle ne lui paroît remplie que de songes fugitifs & douloureux; on diroit que la Nature n'a eu d'autre objet, en le faisant naître, que de préparer ce moment pour lui présenter l'inutile tableau de mille évènemens qui ne peuvent se lier dans son esprit ni a l'immensité du tems, ni à l'immensité de l'espace. Il se demande à lui-même pourquoi il est venu ajouter par sa naissance un malheureux de plus à la multitude d'êtres souffrans qui gémissent sur la terre. Si l'espérance a offert à ses yeux quelques lueurs passagères, il va les sacrifier à de pénibles devoirs, il va suivre les loix de la vertu; mais il n'en attend point de récompense, & il ignore lui-même ce qui le porte à des efforts qui ne feront qu'occuper les momens d'une vaine existence, sans en adoucir le fardeau.

Dans cette tristesse profonde, il n'a point remarqué sur la mer un vaisseau qui côtoyoit le rivage où il est assis. Le bruit des rameurs le réveille, & il leur tend les mains pour les appeller vers lui. C'étoit un vaisseau de Tyr qui revenoit du Bosphore Cimmérien, & qui dirigeoit sa route vers Athènes. On y reçut Télephe, & on le débarqua dans l'Attique. Aussi-tôt il se hâte de se rendre à Eleusis, comme il l'avoit promis à Cléomède.

En approchant de cette ville sacrée, il apperçoit un tombeau sur lequel il lit ces mots : » Sophosène » ami de Télephe n'a point voulu qu'on gravât » d'autre titre sur son tombeau «. Aussi-tôt il se prosterne au pied du monument, & retrouve enfin des larmes ! O mon père ! O le plus grand des humains ! vos dernières pensées étoient donc pour un ingrat qui n'auroit jamais dû vous oublier un moment. Ah ! j'ai commis un crime affreux en laissant entrer dans mon cœur une autre image que la vôtre, & en cessant de m'occuper de vos vertus. Hélas ! pardonnez au malheureux Télephe. Les Dieux vous ont assez vengé. Votre souvenir auroit mis un doux repos dans mon ame que d'autres objets ont déchirée. C'en est fait, je ne penserai plus qu'à vous ; ma vie entière s'écoulera en votre présence. Vous serez à

jamais mon ami, mon consolateur & mon guide; & lorsque je serai délivré des soins & du malheur de vivre, mes cendres se mêleront pour jamais avec les vôtres. Oh ! si vous pouviez sortir un instant du sein des morts pour jouir de mes regrets & de ma tendresse, pour apprendre que j'ai enfin trouvé un père parmi les Dieux, je mourrois du moins consolé. Mais vous n'avez emporté dans le tombeau que l'idée de mon infortune qui aura troublé vos derniers jours. Généreux vieillard! vous méritiez une plus douce destinée; & je pleurerai toute ma vie, en songeant que Sophosène ne fut pas heureux en mourant.

Télephe vient d'éprouver une nouvelle peine; mais ses larmes l'ont soulagé, & son ame est moins oppressée lorsqu'il arrive à Eleusis, & qu'il se présente devant le Grand-Prêtre. Ophiroës reconnoît l'anneau de Cléomède qu'il avoit autrefois initié à ses mystères. Il introduit dans sa demeure le fils d'Hercule qui lui raconte l'histoire de sa vie, & lui expose toutes les blessures de son cœur.

Fils d'Hercule, lui dit Ophiroës, venez dans le Temple rendre graces aux Dieux qui vous ont donné l'amitié de Cléomède. C'est elle qui vous a ouvert cet asyle sacré, & c'est ici que doivent se préparer les moyens qui perfectionneront votre

ſageſſe, & vous feront remplir vos ſermens. En diſant ces mots il conduit Télephe au pied des Autels. Un édifice vaſte & ſombre s'élève dans les airs. L'homme qui en meſure des yeux l'étendue, ſe compare involontairement avec elle; alors étonné du peu d'eſpace qu'il occupe, il s'attriſte de ſa foibleſſe, & s'anéantit devant les Dieux. S'il abbaiſſe ſes regards autour de lui, il ſe voit environné d'un obſcurité impoſante. Ce n'eſt qu'au-deſſus de ſa tête qu'il àpperçoit la lumière. Elle ſemble ſe jouer dans les voûtes ondoyantes qu'on a ſupendues loin de la terre, & ſe réunit dans le ſanctuaire qui brille d'un éclat éblouiſſant. Le méchant qui cherche dans tous les objets l'uſage que ſon intérêt en peut faire, qui les dédaigne quand ils lui ſont inutiles, ne peut ſe défendre d'un ſentiment redoutable & tendre au milieu de ces effets inconnus qui maîtriſent à la fois & ſes coupables penchans & ſa rebelle indifférence.

Tandis que l'ame ſenſible de Télephe ſe pénètre de la préſence des Dieux, Ophiroës lui parle ainſi : vous venez de reſſentir une émotion profonde au pied des Autels. Vous avez cru entrer dans la demeure des Dieux. La Divinité anime dans tous les momens avec une égale puiſſance toutes les parties de l'étendue; mais dans le ſilence

famille comme un ami des Dieux, nous instruisit de ces travaux; & le territoire d'Eleusis se couvrit de riches moissons. Les peuples voisins avides du nouvel aliment que nos travaux avoient fait naître accouroient en foule à Eleusis & nous apportoient ce qu'ils avoient de plus précieux pour l'échanger contre le froment. Après avoir versé tous leurs trésors dans notre maison, ils furent réduits à nous offrir le travail de leurs mains qui multiplia encore nos richesses. La sobriété & le travail prolongèrent les jours de mon père qui conserva sa vigueur & sa sagesse dans un âge très-avancé. Il employa les bras qui venoient s'offrir à élever ce temple en l'honneur de la Déesse qui lui avoit appris les secrets de son art.

Les nations voisines imitèrent nos travaux; mais elles négligèrent la sagesse & la tempérance qui doivent y présider, & n'en retirèrent pas le même fruit que mon père. Alors le bruit se répandit qu'Eumolpe ne leur avoit communiqué qu'une partie des mystères de la Déesse, & qu'il s'étoit réservé le secret de prolonger la vie, & de transformer en or les matières les plus viles. Cette opinion s'accrédita & circula dans la Grèce & dans l'Asie. Loin de la détruire, mon père en favorisa les progrès. Il crut voir dans cette

erreur

erreur univerſelle un moyen de ramener les hommes à la vérité & à la vertu. Il diſoit qu'en effet Cérès lui avoit confié des myſtères plus importans que l'art de faire naître les moiſſons ; mais qu'elſe ne lui avoit permis de les révéler qu'à ceux qui auroient le courage de ſubir de longues & pénibles épreuves dont elle avoit preſcrit les Loix & la durée. Auſſi-tôt les Diſciples accoururent dans notre maiſon , & il fallut agrandir l'enceinte qui devoit les recevoir.

Pendant trois ans ils s'occupent des travaux de Cérès. Ils préparent la ſemence & les champs qui la recevront : ils aſſemblent les engrais, recueillent les moiſſons, conſtruiſent des granges, des fours, des moulins, & ne ſe nourriſſent que du pain qu'ils ont paitri. Ces trois années ſe paſſent dans le ſilence. Il eſt défendu de faire une queſtion ; & celui qui a trois fois enfreint cette Loi eſt exclu de nos myſtères. Ainſi tandis que le corps acquiert la promptitude & la ſoupleſſe, l'ame contracte l'habitude de réprimer les mouvemens de la curioſité & de la confiance, & prend ce caractère de force qui ſe peint dans tous les traits du viſage, & lui donne enfin l'autorité qui convient à la ſageſſe.

Ah ! je ſens, dit Télephe, combien il importe à l'homme d'acquérir de l'empire ſur lui-même

pour ſa gloire & pour ſon bonheur; mais je ne vois pas pourquoi vous défendez à des Diſciples qu'on inſtruit dans des arts utiles d'interroger leurs Maîtres : n'eſt-ce pas mettre un obſtacle à l'inſtruction & aux progrès? Les progrès, répondit Ophiroës, ſont peut-être moins rapides, mais ils ſont plus sûrs. Il faut que les hommes aient des idées avant d'y attacher des noms qui ne ſervent jamais qu'à les rappeller, mais qui ne ſauroient les faire naître. Je vous demande quel eſt le meilleur bois pour faire le mât du vaiſſeau qui doit me conduire : menez-moi dans une forêt, montrez-moi du doigt l'arbre qui m'eſt néceſſaire, que j'en obſerve les feuilles, l'écorce, l'enſemble : que je me pénètre de cette image pour ne jamais la confondre avec une autre. Si vous vous contentez de me le nommer avant que je le connoiſſe il eſt évident que vous ne m'avez rien appris : il eſt vraiſemblable que vous m'avez donné une erreur, par l'habitude que je me ſuis faite d'attacher à chaque nom une image qui ne peut être qu'infidèle. Ainſi une tige élevée d'un bois blanc ſuffira à mon eſprit impatient, & le peuplier tombera ſous ma coignée pour aller chercher avec moi ſur les mers les tempêtes & les naufrages.

Eh ! qui pourroit déſigner par des noms ces

mouvemens délicats, innombrables que l'artiste essaye & parcourt rapidement pour s'arrêter enfin à celui qui ménage le mieux son tems & ses forces ? Non Télephe, l'homme ne sait jamais parfaitement que ce qu'il n'a point appris d'un Maître, que ce qu'il doit à son attention & à ses découvertes.

Ainsi le silence est nécessaire pour la perfection des arts. Ils ont une langue particulière; mais elle ne peut être parlée que par l'homme qui les a déja pratiqués; & l'expérience me démontre tous les jours la sagesse de cette Loi que mon père établit dans son Ecole comme la plus importante de toutes. Il en tempéra la sévérité pour les Disciples, qui après les trois premières années passoient à l'étude de la morale.

Le tems consacré à cette étude est plus ou moins long suivant les progrès que les Disciples font dans la sagesse. Ils viennent tous les mois se présenter à l'assemblée des Prêtres de Cérès : ils rendent compte de leurs méditations, exposent leurs doutes & les motifs qui les ont conduits dans cet asyle : ils disent l'usage qu'ils veulent faire des mystères dont ils attendent la révélation; par quels moyens ils se proposent de remplir la carrière d'une longue vie; quelle sera la dispensation des trésors qu'ils feront naître.

Ainſi toutes les chimères de la puiſſance & du bonheur, tous les projets de bienfaiſance, tous les grands intérêts de l'homme ſont diſcutés devant nous, & toutes les raiſons que la ſageſſe peut oppoſer, ſoit à l'ambition du vice, ſoit aux illuſions de la vertu, ſont propoſées à nos Diſciples comme de nouveaux ſujets de méditation. Ils ne ſortent de nos aſſemblées que pour aller ſe préparer par le ſilence à des diſcuſſions nouvelles.

On prolonge le tems de ces épreuves juſqu'à ce que les Diſciples aient acquis l'habitude de la préciſion & de la clarté. L'homme ne parle bien que lorſqu'il a profondément médité. La néceſſité d'employer un diſcours précis nous force d'enviſager ſon objet ſous toutes ſes faces & à nous le rendre propre. Ainſi ce ſont les penſées profondes qui enrichiſſent les langues que le vulgaire regarde comme une ſource inépuiſable de vérités, quoiqu'elles ſoient ſtériles par leur nature, & ne puiſſent être fécondées que par la penſée qui les fit naître.

Il faut pour la connoiſſance de la morale, comme pour celle des arts que les idées précèdent la ſcience des noms. Les vieillards ſont toujours étonnés du peu de ſuccès des leçons qu'ils donnent à la jeuneſſe. Ils voudroient par leurs diſcours

lui donner toutes les ſenſations qu'ils ont éprouvées, lui en faire parcourir à l'aide des mots toute l'orageuſe carrière, & hâter ainſi la ſageſſe qui eſt le produit du tems. Ils s'extaſient en liſant les livres des ſages, parce qu'ils y retrouvent l'hiſtoire de leurs penſées, tandis que le jeune homme n'y trouve que des mots inanimés, & ignore les objets qu'ils déſignent. Ainſi les livres ne ſont utiles qu'à l'homme qui a déja vécu. Ils fortifient ſon courage, fixent par des expreſſions ſes idées fugitives, & flattent ſon cœur en l'aſſociant, par la conformité des ſentimens, à la gloire des hommes les plus honorés ſur la terre.

L'homme qui a beaucoup obſervé & ſenti ſe rappelle par des mots tout le ſyſtême de ſes idées. Son eſprit déja maître d'une infinité d'objets les appelle par leur nom, les fait comparoître devant lui à ſa volonté pour les interroger & les comparer. Il leur commande, pour ainſi dire, & leur fait exécuter des mouvemens utiles & réguliers; tandis que celui qui commence à ſavoir des mots avant que de produire des idées reſſemble à l'inſenſé qui, dans ſa cabane déſerte, appelle par leur nom des eſclaves qu'il n'eut jamais, & leur donne des ordres qui ne ſeront point exécutés.

A peine Ophiroës avoit fini ces mots que deux jeunes Prêtres de Cérès parcourent l'enceinte sacrée en frappant à coups redoublés sur des vases d'airain. A ce signal les Disciples dispersés sous les portiques & dans les jardins s'empressent de toutes parts, & vont s'enfermer dans leurs retraites solitaires. Suivez-moi Télephe, dit Ophiroës, nous allons nous assembler dans le sanctuaire pour initier à nos mystères Phonoüs de la ville de Colophon. Il est de votre âge, son cœur est pur, son esprit est pénétrant. Il a montré tant de sagesse depuis qu'il a commencé l'étude de la morale, que ses épreuves seront terminées aujourd'hui.

Vous êtes étonné sans doute qu'on vous permette l'entrée du sanctuaire, avant d'être initié aux mystères de la Déesse. Mais les héros que la fortune a persécutés & que de longs revers ont rendus sages, peuvent être admis à l'initiation sans passer par de longues épreuves. C'est ainsi que j'admis votre pere à nos mystères le jour même qu'il se présenta dans ce Temple couvert des dépouilles de cent tyrans que sa justice avoit immolés. Orésus, Mirène & Cléophis qui habitent sur les rives du Pénée eurent le même avantage : ils avoient déja acquis la sagesse avant d'arriver à Eleusis. Vos malheurs,

& la société de Sophosène & de Cléomède vous donnent les mêmes droits, & nos mystères vous seront révélés aujourd'hui.

C'est alors que vous pourrez travailler avec succès à satisfaire les mânes de Théoclès. Les Initiés épars dans les différentes contrées de la terre vous reconnoîtront à l'anneau que vous allez recevoir, & à la tunique dont vous serez revêtu. En sortant de cet asyle ils s'unissent par les liens de la fraternité & par les sermens les plus redoutables. Ainsi vous trouverez par-tout des conseils salutaires & des bras prêts à vous servir; & Cléomède, en vous ouvrant ce Temple a voulu tout-à-la-fois consommer votre sagesse, & vous donner les moyens les plus sûrs de briser les fers de Caridée.

En disant ces mots il conduit Télephe dans le sanctuaire. Les Prêtres sont assemblés : l'airain a cessé de faire retentir l'enceinte sacrée & Phonoüs parle ainsi :

Le desir de prolonger ma vie & de multiplier mes richesses par la transformation des métaux me fit quitter ma patrie, & supporter de longues épreuves pour être initié aux mystères qui devoient me faire parvenir à ce double but. Aujourd'hui je viens vous rendre graces en présence de la Déesse de m'avoir fait connoître

des trésors préférables à ceux que mon ambition venoit chercher auprès de vous. J'ai réfléchi dans le silence sur mes desirs insensés. J'ai vu que l'homme se trompoit en croyant aimer la vie. Il n'en est pas un seul sur la terre qui pût se borner un jour entier à s'occuper uniquement du sentiment de son existence. Ce jour lui paroîtroit un siècle, & son ame fatiguée de la durée & de l'insipidité d'une pareille jouissance formeroit des vœux ardens pour en être délivrée par une mort prompte. Les hommes ne supportent la vie que par le soin continuel qu'ils prennent de s'en distraire. Il leur faut des passions, des dangers & sur-tout des malheurs qui troublent ce calme qu'ils cherchent sans cesse, mais qu'ils ne peuvent supporter. La vie ne nous est chère que parce que c'est la place des affections qui nous plaisent; & ces affections ont un période borné, au-delà duquel on les voit expirer pour ne plus renaître. Malheur donc à l'homme qui survit à la faculté d'être ému. Il ne lui reste plus que la vie, & le supplice invariable de ses ennuis.

D'aveugles regrets nous ramènent sans cesse vers la jeunesse qui ne doit ses charmes qu'à la briéveté de sa durée. C'est pour elle que la nouveauté répand sur tous les objets ses attraits

fragiles & fugitifs, mais l'habitude & la raiſon la ſuivent d'un pas égal & rapide, & flétriſſent de leur ſouffle odieux toutes les fleurs qu'elle a fait éclore. L'âge mûr goûte quelque plaiſir à comparer ſes découvertes à ſes anciennes erreurs. La vieilleſſe ſe hâte d'interdire ces réflexions qui ſeront bientôt inutiles. Elle ne reçoit plus de ſenſations nouvelles & n'en eſpère plus. Il faut que les douleurs & les infirmités viennent à ſon ſecours, & retardent pour quelque tems le dégoût de la vie mille fois plus pénible que la douleur.

Ainſi l'homme à qui vous auriez appris le ſecret de prolonger ſa vie après avoir perdu les ſentimens qui la rendent chère, maudiroit à jamais vos myſtères, ſi vous ne lui donniez en même-tems le courage de terminer des jours odieux. Et ſans doute le plus malheureux de tous les êtres ſeroit l'homme qui ſe déroberoit ſans retour à la proſcription ſanglante de la nature.

Prêtres de Cérès, me préſervent les Dieux d'avoir la fatale puiſſance de créer l'or à ma volonté ! Vous me donneriez ſur les hommes une puiſſance illimitée. Ils m'apporteroient, au premier ſignal, leurs fruits & le produit de leur induſtrie, & je me trouverois tout-à-coup ſans

defirs & fans efpérance, les feuls vrais biens de la vie. Je craindrois encore de me voir arracher ce funefte fecret par des tortures ou par la perte de ma liberté. Ainfi la crainte & l'ennui viendroient feuls mefurer le refte infortuné de mes jours. Après n'avoir cueilli pour moi qu'un poifon dévorant & fans remède, quel bien aurois-je fait aux hommes ? En les affujettiffant à mes caprices, je n'aurois pas multiplié leurs biens : ils ne fe nourriffent point de métaux : ils ne les oppofent point aux frimats. Que leur importe que ces fignes de la valeur des vrais biens foient plus ou moins pefans par leur rareté ou leur abondance ? Je fuis affuré de faire du bien aux hommes lorfque je multiplierai les fruits de la terre, & que j'en confommerai peu. Il n'eft point d'autre bienfaifance que le travail & la fobriété. L'homme qui n'exerce point fes bras, ne peut s'enrichir qu'en dépouillant fes frères. Il peut bien être juftifié par les Loix, mais il ne fauroit l'être par la fageffe. J'ai connu un Citoyen de Colophon qui rougiffant des foins qu'il fe donnoit pour augmenter fes tréfors, fe juftifioit par le prétexte d'avoir plus de bien à faire aux hommes ; & il commençoit par leur nuire. Occupé dans fon commerce à établir fa fortune fur leurs befoins, il ne dormoit point : il obfervoit avec inquiétude

ceux de ſes Concitoyens qui avoient eſſuyé des revers pour acheter à vil prix leurs maiſons & leurs héritages qu'il diſtribuoit enſuite à des flatteurs oiſifs ſous des conditions humiliantes. Ainſi il dépouilloit des malheureux pour en revêtir d'autres, mais il n'en diminuoit pas le nombre. Il ne faiſoit que ſatisfaire la paſſion qu'il avoit de dominer ſur des hommes dégradés par ſes bienfaits. Que ne laiſſoit-il la Société dans l'ordre où il l'avoit trouvée, ſans la troubler par ſes ſtériles travaux ?

Je ſais qu'il eſt des momens douloureux où frappés par le ſpectacle de l'infortune nous voudrions avoir la puiſſance de forcer nos Concitoyens à de légers ſacrifices, pour compoſer un bonheur à l'homme fier & indigent dont la confiance nous attendrit & nous honore. C'eſt alors que la vertu ambitionne des tréſors pour ſe ſoulager du ſentiment d'une pitié pénible; comme ſi le ſage ſans fortune n'avoit plus rien à faire pour le malheur, comme ſi les tréſors étoient néceſſaires pour pratiquer la bienfaiſance. Ah ! l'on ne jouit de ſes charmes qu'en lui faiſant des ſacrifices. Qui m'empêche de faire treſſaillir mon cœur en offrant l'appui de mon bras au vieillard fatigué qui chancèle, en partageant mon pain avec l'indigent, en retranchant ſur mon ſommeil pour

veiller avec la douleur qui gémit? Non, ce n'est pas le riche qui laiſſe échapper de ſes mains l'excès inutile de ſes tréſors, ce n'eſt pas lui qui trouve du plaiſir à faire le bien; c'eſt le pauvre qui ſe prive & qui s'attendrit, & qui ſe dit en verſant des larmes : ſi j'étois riche, les malheureux me confieroient-ils leurs peines? Les cœurs affligés par des beſoins s'ouvrent-ils à l'opulence? Ils cherchent à dépoſer dans le ſein de l'égalité leurs touchantes infortunes; & le Ciel n'aime point aſſez le riche pour lui acccorder la gloire & la douceur de conſoler l'indigence.

Il ne faut donc point de richeſſes pour ſoulager des beſoins réels. Il en faudroit ſans meſure pour ſatisfaire ceux de l'opinion. C'eſt ici le triomphe de la bienfaiſance du ſage. Il n'aſſouvira point les paſſions de l'inſenſé qui s'afflige; mais il s'efforcera de les éteindre, & il ſera plus bienfaiſant par ſes conſeils que le riche par la profuſion de ſes tréſors.

Prêtres de Cérès, mes bras ſe ſont fortifiés par le travail. Votre exemple éclaira mon induſtrie ſur tous les beſoins de la vie. Je vais rejoindre mon père, & couvrir ſon champ d'une abondante moiſſon. Je ne crains plus l'eſſor fougueux de mes deſirs, & je rendrai aux Dieux un hommage qui leur eſt rarement offert: un cœur content

de ſa deſtinée. Mon encens ne brûlera point ſur leurs Autels ; mes bœufs ne tomberont point en ſacrifice. Je penſe que les Dieux ſont ſatisfaits, lorſque l'homme s'eſt rendu ſage.

Ils le ſont en effet, dit Ophiroës, de l'uſage que vous avez fait de votre raiſon. Elle vous a fait pénétrer tous nos myſtères. Nous ignorons comme vous ces ſecrets dont les Peuples nous ſuppoſent, & nous envient la connoiſſance. On ne trouve point parmi nous l'art de prolonger la vie & de faire de l'or ; mais on y trouve la ſageſſe. Souvenez-vous, Phonoüs, que ſi vous n'aviez pas été trompé, jamais vous ne ſeriez venu vous ſoumettre à des épreuves ſi ſalutaires, & que votre erreur ſur l'objet de nos myſtères vous a conduit dans ce Temple. Ainſi pour être utile aux hommes, pour les encourager à entrer dans la carrière que vous venez de parcourir, & qui vous a conduit au bonheur, ne leur dites jamais qu'on n'apprend ici qu'à devenir ſage. Ce Temple ſeroit abandonné ; vous priveriez la terre d'hommes heureux & juſtes, & vous retarderiez les progrès de la raiſon qui peut ſeule un jour faire la félicité des Peuples.

Phonoüs jura de ne jamais révéler le myſtère qu'on venoit de lui confier. Télephe fit le même ferment, & ſe retournant vers Phonoüs : jurons

encore, lui dit-il, de nous aimer toujours, & de consacrer notre vie à éclairer les hommes sur les intérêts de leur bonheur. Les deux Initiés s'embrassèrent en versant de douces larmes, & se promirent une amitié éternelle.

Fils d'Hercule, dit Ophiroës, le meurtre de Théoclès est expié par votre initiation. Allez au secours de Caridée. Sur les rives du Mœano qui se jette dans le Penée, vous trouverez Cléophis & Mirène qui ont été admis à nos mystères, & qui les font respecter par leurs vertus. Recevez l'anneau & la tunique qui sont le symbole de l'initiation; & qui vous feront reconnoître par ces deux sages. L'amitié les a réunis dans la même demeure. Ils vous conduiront auprès des Celtes. Leurs conseils & leur courage vous rendront Caridée, & vos malheurs seront terminés.





LIVRE ONZIÈME.

TÉLEPHE s'avance vers la vallée de Mœano. Il ne jette point les yeux ſur les campagnes qu'il traverſe, il n'eſt occupé que de ce qu'il vient de voir & d'entendre. Il compare la ſageſſe d'Ophiroës aux préceptes d'Ericthon, qui éleva ſon enfance à la Cour de Theutras, lorſqu'environné d'un faſte importun, exercé à l'uſage des armes, il penſoit que les Rois n'étoient nés que pour dominer & pour combattre. Ah! ce ſont les Peuples eux-mêmes, diſoit Télephe, qui nourriſſent dans les Rois l'amour d'une gloire meurtrière. Toutes les nations ont célébré de concert les deſtructeurs des Empires & les peuples opprimés par des vainqueurs barbares, leur prodiguent encore une admiration aveugle & des hommages inſenſés, ſemblables à ces victimes d'un fanatiſme ſanguinaire qui béniſſent les Dieux en expirant ſur leurs Autels.

Mirène avoit quitté ſa retraite, pour aller vers le Pénée obſerver les progrès des Celtes. Cléophis l'attendoit à la porte de ſa demeure, lorſque Télephe s'approcha de lui en lui montrant la tunique & l'anneau qu'il tenoit d'Ophiroës. Cléophis le reçut comme un ami & comme un frère;

il lui rendit les premiers devoirs de l'hoſpitalité; il écouta avec attendriſſement l'hiſtoire de ſes malheurs, & lui parla ainſi : Ma deſtinée a été plus obſcure, mais plus agitée que la vôtre. L'indigence, plus difficile à ſupporter que des revers éclattans, entoura mon berceau & pourſuivit ma jeuneſſe. Mais l'amitié eſt venue me faire oublier tous mes maux. Je connus Mirène dans mon enfance, mon cœur ſe portoit vers lui; mais ſon ame déjà fière & indépendante, ſembloit ſe ſuffire à elle-même, & n'avoir pas beſoin d'un ami. Mon orgueil mécontent me retint long-tems loin de Mirène. Enfin, la différence de nos caractères, & la conformité de nos opinions formèrent entre nous un lien éternel que le tems a fortifié ſans ceſſe. Nous aimions la ſageſſe, & nous y fîmes des progrès rapides en nous communiquant nos penſées. Avides de toutes les connoiſſances, nous allames enſemble dans l'école d'Ophiroës. Il nous diſpenſa des épreuves après nous avoir entendus, & nous confia ſes myſtères. Notre raiſon nous avoit conduits à penſer comme Phonoüs, & nous quittames Ophiroës, pleins de vénération & de reconnoiſſance.

Mirène ſe ſépara de moi pour aller chercher Sophosène, qui parcouroit la terre comme un Dieu bienfaiſant, en guériſſant les maladies les plus

plus cruelles. Il penſoit qu'après la ſageſſe, il n'eſt rien de plus intéreſſant ſur la terre que l'art d'écarter ou d'abréger la douleur & que, ſi la mort n'eſt point un mal, il eſt doux du moins de conſerver aux hommes vivans les objets de leur amour & de leur reconnoiſſance. Il ſurpaſſa bientôt Sophosène qui ſe plaïſoit à rendre hommage au génie & à la vertu de Mirène. Et moi qui avois un père tendre que l'indigence & la vieilleſſe accabloient également, réſolu de vendre mes talens & ma liberté pour lui aſſurer des jours heureux, je me ſéparai avec courage de Mirène. Nous nous promîmes de nous réunir, pour vivre à jamais enſemble. J'allai l'attendre à Topiris, ville opulente où Térée exercoit ſon cruel empire, tandis que ſon orgueil vouloit y faire régner les arts qui adouciſſent la vie.

Je m'annonçai comme un Statuaire de la Theſſalie, & je fus chargé de faire l'image de ce tyran couronné par la Juſtice. Je ne tardai pas à rougir de l'uſage que je venois de faire de mon art; je regrettai le tems que j'avais employé à le cultiver. Né avec une ame ſenſible, enchanté de tout ce qui frappoit mes regards ſur les bords qui m'avoient vu naître, tous les objets avoient été pour moi dans ma jeuneſſe, une ſource d'émotions & de délices qui me faiſoient oublier mes

malheurs J'aurois voulu fixer pour toujours les tableaux inconſtans de la Nature, les formes des feuilles naiſſantes, l'émail des fleurs, l'incarnat des fruits. Ainſi la palette & le ciſeau, qui donnoient à la toile & au marbre des contours & des aſpects permanens, me paroiſſoient des préſens des Dieux mille fois plus dignes de leur ſageſſe que les beautés paſſagères qu'ils ont répandues ſur la nature. Je paſſai mes premières années dans les atteliers des Peintres & des Statuaires. Inſenſé! je ne voyois pas que les objets de nos plaiſirs ne ſauroient être trop fragiles pour l'inconſtance de nos paſſions, que la penſée fatiguée des mêmes images a beſoin de ſe repoſer ſur des images nouvelles, que les ſcènes variées du ciel, de la terre & des mers peuvent ſeules contenter notre curioſité renaiſſante, & qu'enfin l'homme qui veut donner de la perpétuité à ſes jouiſſances ne fait qu'éterniſer ſes dégoûts.

J'abandonnai les arts pour me livrer tout entier à la ſageſſe, & pour l'inſpirer aux Citoyens de Topiris. On écouta peu mes leçons, & j'éprouvai bientôt ce que peut la haine des méchans contre le ſage. Dans la nuit qui ſuivit le ſupplice de Céraſtés, on briſa l'image de la Juſtice que j'avois repréſentée couronnant le tyran. On m'accuſa de cette audace, & je fus arrêté & chargé de fers.

En entrant dans mon cachot, je perdis tout mon courage. J'avois déjà pourvu, pendant mon séjour à Topiris, à la fortune de mon père. J'attendois Mirène qui devoit se réunir à moi; nous devions choisir une retraite pour y passer des jours innocens & tranquilles; je n'avois pas cessé de vivre avec l'espérance de ce bonheur, & il étoit sans cesse devant mes yeux. Les Dieux me sont témoins que la douleur de Mirène, lorsqu'il apprendroit ma mort, étoit le plus cruel supplice de mon cœur. Je connoissois la cruauté de Térée; je m'attendois à être condamné sans être jugé; c'étoient les jeux ordinaires du tyran.

Tout-à-coup Mirène entre dans mon cachot. Je crus voir un Dieu qui venoit me consoler ou me défendre, & j'allois tomber à ses pieds. Cléophis, me dit-il d'un ton ferme & sévère, rassemblez toutes vos forces, & songez à ne pas faire rougir votre ami. Vous allez mourir aujourd'hui; le tyran l'ordonne. Ne faites rien qui soit indigne de vous & de moi.

Ne craignez rien, lui dis-je, mon cher Mirène; je suis trop heureux de rendre en mourant hommage à votre sagesse, & à l'ascendant de votre vertu. Nous avons apprécié la vie depuis longtems; j'aurois voulu la perdre pour vous, & c'est la seule grace que j'aie jamais demandée aux

Dieux : ils ne m'ont point honoré de cette faveur. J'adore leur bonté qui m'a permis de vous voir avant de mourir; je me soumets à ma destinée : elle eût été trop heureuse auprès de vous, dans la retraite où nous devions terminer nos jours agités. Non, jamais les hommes n'ont vu le spectacle d'une union aussi douce qu'eût été la nôtre. J'aurois travaillé sans cesse à votre bonheur, & je me contente aujourd'hui de vous voir persuadé de ma tendresse. Nous sommes ici sans témoins; ce n'est pas à vous que je cacherai ce qui me reste de foiblesse. J'avois acheté, du produit de mes travaux, un héritage sur les rives du Mœano, pour que mon père y coulât une vieillesse tranquille. Avant de mourir, j'aurois voulu voir sa demeure, & jouir un moment du bonheur que j'ai assuré à ses derniers jours. J'emporte ce regret dans le tombeau, c'est le seul qui ébranle mon courage; je voudrois y accoutumer ma pensée, avant de me rendre au supplice.

Mirène sortit sans me répondre. Je craignis de l'avoir offensé en lui montrant mes regrets; & ce doute m'agita si cruellement, que je ne songeai plus à mon père. Mirène rentra dans ma prison. Vous mourrez content, me dit-il; j'ai fléchi le tyran, ou pour mieux dire, j'ai excité sa curiosité par une épreuve qui l'étonne. Il vous permet d'al-

ler voir votre père. J'ai promis que vous feriez ici dans huit jours pour vous offrir au supplice. Partez, je vous attends. Dans ce cachot, m'écriai-je? Oui, répondit Mirène, ma tête répond de votre fidélité. Ce n'est pas mon danger qui me fait desirer votre retour; c'est votre gloire, c'est votre bonheur. Que feriez-vous de la vie, si vous ne l'aviez sauvée qu'au dépends de la mienne?

A ces mots, je tombai à ses pieds. Généreux ami, lui dis-je, que de délices vous me faites trouver à mourir! Mais aussi, dites que mon courage vous rendra désormais la vie chère. Il m'ordonna de partir, & je pris la route de la vallée de Mœano.

Je trouvai mon père qui promenoit des regards satisfaits sur les prairies qui environnoient sa demeure. Je volai dans ses bras. Ah! mon fils! s'écria-t-il, c'est mon fils. Hélas! je te bénissois en ce moment, & je déplorois ton absence. Ne me quitte plus, & jouis d'un bonheur qui est ton ouvrage. Je vais te faire parcourir les limites de cet héritage; tu y trouveras tout ce qui est nécessaire à l'homme sage, des moissons, des bois, des fruits, & tous les animaux utiles. Je ne le puis, mon père, lui dis-je, j'ai dérobé ce moment à des devoirs sacrés, il faut que je parte à l'instant. Les Dieux puissent prolonger vos jours, & soutenir vos forces. Tu ne partiras point, s'écria le vieil-

lard d'une voix tremblante, & il s'évanouit à mes yeux. Je cherchai à le ranimer dans mes bras; je l'appellai plusieurs fois d'une voix forte & attendrie. Mon père, lui dis-je, les Dieux m'ordonnent de vous quitter; nous nous réunirons bientôt. Je m'échappai malgré ses cris, & je précipitai mes pas pour me rendre à Topiris.

La terreur me suivit dans tout le chemin. Je craignois de mourir de l'excès de ma fatigue avant de revoir Mirène. Enfin j'arrivai le huitième jour. Le soleil étoit encore sur l'horizon, la place publique étoit remplie d'une foule innombrable, & le tyran contemploit de son Palais l'échaffaud qu'on m'avoit préparé. Déjà Mirène s'avançoit pour subir mon supplice. Je criai de toutes mes forces : Sauvez Mirène, & je me précipitai dans ses bras. Je vous attendois, me dit-il d'un visage tranquille, rassurez vos sens agités, & n'allons point, par des transports immodérés, mendier l'admiration du tyran, & lui persuader que ces efforts ont coûté à notre courage. Dans ce moment, je me crus en présence d'une Divinité qui m'avoit honoré sur la terre de ses inspirations & de sa bonté. Je lui offris le seul hommage digne de lui être offert : une ame tranquille & ferme sur le bord du tombeau; on détacha ses fers, & je montai sur l'échaffaud. Déjà les bourreaux prépa-

roient mon ſupplice que j'enviſageois d'un œil ſerein & content, lorſque Térée étonné du ſacrifice de Mirène & de ma fidélité, peut-être même dégoûté de la cruauté & de l'uniformité de ſes effets, voulut connoître le plaiſir de la clémence, & nous donna la liberté.

Nous nous hâtames de ſortir de Topiris. Nous étions environnés d'un peuple nombreux qui nous admiroit, & qui nous ſuivit long-tems. Enfin nous nous trouvames ſeuls. Juſques-là je n'avois point oſé lever les yeux ſur Mirène. Je le regardai avec attendriſſement. Ami, lui dis-je, vous m'avez fait connoître tous les charmes de la mort, & nous allons jouir enfin de ceux de la vie. Vous ſavez ſi mon cœur eſt ſenſible à vos bienfaits. Mais lorſque votre amitié veilloit ſur mes derniers momens & me couvroit de ſa providence, pourquoi vos yeux me montroient-ils toute leur ſévérité, & me cachoient-ils votre héroïque tendreſſe ? Pour vous occuper fortement de moi, me répondit-il, & vous diſtraire d'une image qui pouvoit ébranler votre conſtance. Je vous reconnois, Mirène, lui dis-je en pleurant ; vous avez penſé que je mourrois plus dignement, occupé par des ſoupçons, que flétri par des regrets. Pardonnez à votre ami ; je ne ſais point aimer ainſi ; ma vie eſt à vous, mais je ne puis vous l'offrir

qu'avec des foibleſſes. Si j'avois tenu votre place, je frémis en ſongeant que je vous aurois perdu par mes pleurs. Les pleurs fatiguent les tyrans accoutumés à les voir répandre, & les miens ne vous auroient point ſauvé. Les Dieux nous promettent un bonheur pur dans la vallée de Mœano. Je ne les importunerai point par des vœux. C'eſt à vous ſeul, Mirène, que j'oſe les adreſſer; c'eſt à vous à m'accorder une grace qui me ſera plus chère que tous leurs bienfaits. Permettez-moi de m'occuper de votre bonheur, d'écarter tous les obſtacles qui s'oppoſeront à votre repos, & de me charger des ſoins qui pourront vous donner une vie douce & commode. Je ne prétends point m'acquitter jamais envers Mirène, & je ſuis bien éloigné de le deſirer; mais mon cœur opprimé par la reconnoiſſance & par la tendreſſe a beſoin de ſe ſoulager. Vous êtes généreux, Mirène, encore ce trait de bonté.

J'y conſens, me dit-il; & depuis ce moment j'ai joui d'une félicité conſtante & pure. Content de moi, content de Mirène, quelquefois en jettant les yeux ſur la deſtinée des hommes, je cherche à rapprocher tous leurs plaiſirs, & je ne puis leur compoſer une année entière de bonheur; & moi, depuis trois ans que je vis avec Mirène, j'éprouve ſans ceſſe un intérêt tendre & renaiſſant.

Cette faveur particulière de la Nature me fait accuſer ſa juſtice ; il me ſemble que je ne ſuis heureux, qu'en bleſſant l'ordre éternel de ſes loix : une mort prématurée me paroîtroit juſte, & je ſuis étonné de vivre encore. La mort de mon père, que je perdis en arrivant, ne m'a point laiſſé de regrets pénibles. J'avois rempli mes devoirs, il avoit rempli ſa carrière, & Mirène me conſole de tout.

Vous êtes donc parfaitement heureux, dit Télephe. Non, répondit Cléophis, le bonheur ne ſauroit entrer ſans mêlange dans le cœur de l'homme. Mirène m'aime, il ſe repoſe délicieuſement ſur ma tendreſſe, mais il craint trop de l'allarmer. S'il y a des nuages dans ſon eſprit, ou quelque altération dans ſa ſanté, il cherche à me tromper, dans la crainte d'altérer mon repos. Hélas ! il ſe trompe lui-même. Il eſt impoſſible que ſon cœur dérobe à mes regards pénétrans le moindre de ſes mouvemens. Tout ce que peut ſon ingénieuſe amitié, c'eſt de me laiſſer ignorer les cauſes qui troublent ſon repos, & alors mon imagination les aggrave. Je ne ſuppoſe pas facilement le bonheur, & tout ce que j'ignore prend toujours dans mon eſprit une couleur ſombre & des apparences funeſtes. Je pourrois exiger de Mirène l'aveu des cauſes de ſa triſteſſe, mais je

me suis accoutumé à respecter son secret & sa volonté. Je dissimule mes allarmes, & je dévore dans le silence les inquiétudes qui m'agitent. Alors des images sinistres viennent fatiguer mon esprit; je crains qu'une maladie ne vienne porter la douleur dans cette ame si pure, & si digne de jouir du calme qu'elle procure. Je crains peut-être encore plus qu'elle ne me surprenne moi-même, ne m'arrache aux soins que je dois à Mirène, & qu'après avoir contribué à son bonheur, je ne l'empoisonne par des allarmes. Je ne sais si j'aime à flatter mon courage, mais je pense quelquefois que je supporterois plus facilement la douleur de voir souffrir Mirène que celle de l'affliger de mes maux. C'est par le même sentiment que je désire de lui survivre. Quelle affreuse mort, que celle qui abandonne son ami sans consolation, & qui le paye par des regrets éternels de tous les biens qu'il nous a faits! Je n'ai pas le courage de mourir ainsi, & je désire de voir mourir Mirène dans mes bras, & de rester seul le maître de la durée de ma douleur : elle ne m'épouvante point.

Ainsi, vous voyez que des agitations cruelles se mêlent souvent à mes plaisirs. Mais aussi, quand la sérénité règne sur le visage & dans le cœur de Mirène, je m'abandonne aux charmes de ma des-

tinée, & je me dis ſouvent : pourquoi les hommes ne cherchent-ils pas dans l'amitié le bonheur qu'ils pourſuivent ſans ceſſe ? Pourquoi des réunions comme la nôtre ſont-elles ſi rares ? Seroit-il vrai que la multitude n'eſt pas faite pour aimer, ou qu'en cherchant un ami, l'homme ne trouve preſque jamais celui dont ſon imagination s'étoit formé le modèle ?

J'ai vu que le beſoin d'aimer étoit le partage de tous les hommes ; mais qu'ils ne ſavoient point aimer, faute de connoître & d'étudier la Nature. On ne penſe pas que c'eſt un art qui a ſon apprentiſſage & ſes myſtères ; que la vertu ne ſuffit pas pour prolonger les liens qui uniſſent deux cœurs, & que pour jouir long-tems de ſa tendreſſe, il faut en régler tous les mouvemens.

Si l'amour pouvoit être chaſte, il ſeroit plus heureux que l'amitié, parce que la Nature prodigue autour de lui toutes les richeſſes de ſes preſtiges, toute l'extaſe de ſes plaiſirs ; mais auſſi aveugle dans ſon ivreſſe qu'impétueux dans ſes tranſports, il ſe hâte de ſe conſumer, & dévore en un moment le bonheur d'une vie entière. Il va dégradant ſans ceſſe l'objet de ſes adorations ; il veut ſe l'approprier, & il le flétrit ; il déchire le voile qui couvroit ſes myſtères, & il ne trouve

plus rien qui étonne ſon imagination & nourriſſe ſon délire. Chaque nouveau plaiſir arrache à l'objet aimé une partie de ſes charmes. Bientôt la ſatiété, les dégoûts pénibles viennent dénaturer les images, & répandre des couleurs ſombres ſur l'éclat dont elles brilloient.

Ah! dit Télephe, vous ne connoiſſez point l'amour, puiſque vous l'outragez par vos maximes; il n'eſt pas tel que vous le penſez, lorſque la vertu le fait naître. Le reſpect veille ſans ceſſe à côté de lui, & entretient ſes flammes ſacrées. Pour ſa durée, croyez-moi, vous n'avez connu que des amans vulgaires. Je pardonne à la multitude de juger ainſi, ſans autre examen, des ſuites & des effets de l'amour, mais cette opinion m'étonne dans un ſage. Au reſte, qu'importent à l'homme qui ſait aimer des prédictions funeſtes ſur la brièveté de ſes feux? Il faudroit avoir eu mon amour, pour en conteſter la durée, & je ſens que perſonne n'a jamais aimé, comme moi.

Je reſpecte votre erreur, dit Cléophis, puiſqu'elle vous eſt chère. Je n'ignore point ce qu'un ſentiment profond oppoſe dans le cœur aux maximes de la raiſon; le tems ſeul peut vous éclairer ſur la durée de votre amour: il faut que vous parcouriez la vie avant de la juger ſainement.

Mais, fils d'Hercule, puiſque vous aimez la ſageſſe, n'oubliez pas, lorſque la triſte expérience vous aura frappé de ſa tardive lumière, de vous rappeller avec ſoin la chaîne de vos erreurs, pour les comparer à vos connoiſſances. C'eſt alors que, liſant dans les actions des hommes l'hiſtoire de vos paſſions, ils ne vous inſpireront qu'une compaſſion douce, & une indulgence facile. Vous pratiquerez la bonté, & ce ſentiment vous dédommagera, par ſes progrès & par ſes charmes, des biens que vous aurez perdus.

J'admire avec reſpect, dit Télephe, l'union de deux ſages, & je ne doute point de votre bonheur. Mais quelques progrès qu'on ait fait dans la ſageſſe, peut-on parvenir à ſe commander conſtament à ſoi-même, a réprimer les mouvemens déſordonnés de l'impatience, du dépit & du blâme qui précèdent la penſée & la volonté, & qui partent de l'altération de nos organes ?

Non ſans doute, répondit Cléophis, Mirène n'eſt pas toujours le maître de ſes mouvemens, comme il eſt le maître des miens. Eſclave des devoirs qu'il s'impoſe, juſqu'à ſacrifier ſa vie pour les remplir, ſa bonté inaltérable les multiplie ſans ceſſe. Il épuiſe ſouvent les forces de ſon ame & de ſes organes. Elles ceſſent de lui obéir, c'eſt alors que ſon cœur mécontent s'abandonne à des

altérations pénibles; le reproche échappe de sa bouche malgré lui. Tout ce que j'ai demandé à Mirène, c'est d'en être le seul objet. Eh! quel autre que moi est digne d'avoir le secret de son caractère? Je connois son cœur, & l'inflexible sévérité de ses repentirs, & je me dis; Mirène sait à quel point je l'aime, & je suis le seul homme sur la terre qu'il puisse se pardonner d'avoir offensé; je suis le seul qui puisse abréger ses regrets, & rétablir promptement le calme dans son ame, qui ne sauroit blesser la mienne. Autrefois Mirène avoit moins de confiance dans mon amitié; il me demandoit l'oubli de ses fautes; je l'ai prié de s'en abstenir. La vertu & la bonté qui demandent grace sont un spectacle que mon cœur ne sauroit envisager ni souffrir.

Pardonnez, dit Télephe, si j'interroge encore votre sagesse. L'art de vivre avec l'amitié, le seul, après celui de vivre avec l'amour, qui puisse faire le bonheur des hommes, m'occupe trop en ce moment pour consentir à ignorer ses mystères. A force d'être l'objet des reproches & de l'impatience d'un ami, ne s'accoutumera-t-il pas à vous en croire la cause, & alors ne perdrez-vous rien dans son cœur?

Je ne crains point ce malheur avec Mirène; ces nuages sont rares dans une ame aussi forte que

la ſienne. S'ils venoient à ſe multiplier dans la vieilleſſe, j'éviterois plus ſouvent ſa préſence, & j'attendrois que le beſoin de me voir eût rappellé ſa bienveillance. Jamais ces altérations ne ſeront fréquentes dans un homme auſſi ſage. Nous ſommes accoutumés de bonne heure à reconnoître dans nos caractères des différences ſenſibles. L'homme vulgaire qui ne ſait point obſerver la Nature prend les différences pour des défauts. Il s'emporte contre ceux qui l'environnent; l'amertume coule de ſa bouche; & perdant tout le reſpect qu'il doit à ſes ſemblables, il ne voit plus en eux que des hommes dégradés par les injures qu'il a prodiguées; & loin d'éprouver de la reconnoiſſance pour des amis qui lui ſacrifient leur reſſentiment, il ne les voit plus qu'avec l'œil du dégoût & du mépris.

La première loi de l'amitié eſt donc le reſpect mutuel. Il adoucit toutes les amertumes, il réprime de trop libres épanchemens. La Nature avare de ſes préſens n'a point formé les hommes aſſez parfaits, pour qu'ils puiſſent conſerver tous leurs avantages, lorſqu'une familiarité ſans frein porte ſur eux la licence de ſes regards. Jamais ils ne doivent ſe voir qu'à travers un voile qui pare leur caractère ſans le déguiſer. Jamais la main de l'amitié ne doit déchirer ce voile myſtérieux &

ſacré qui peut ſeul répandre des charmes durables ſur la vie. Peut-être faut-il que la ſageſſe même, qui eſt le fruit du travail & de la méditation, paroiſſe aux yeux d'un ami prévenu n'être que l'ouvrage de la Nature. Sans cela, l'image des paſſions qu'elle a réprimées, des efforts pénibles qu'elle a coûtés, détruiroit l'illuſion qui fait partie de ſes attraits.

Vous voyez, fils d'Hercule, que dans notre bonheur il entre plus de privations que de jouiſſances. C'eſt à ce prix que la Nature nous le donne; l'homme ne jouit long-tems que du ſentiment de ſa force & du ſouvenir de ſes ſacrifices.

Auſſi nous n'attendons pas la vieilleſſe, pour nous priver ſouvent du plaiſir d'être enſemble; ſéparés dans notre retraite, nous penſons l'un à l'autre avec l'intérêt le plus tendre. Si Mirène veille, je ne dors point; s'il ſouffre, je m'interdis la joie. C'eſt une injuſtice du ſort que Mirène ſoit privé du calme & du ſommeil, & je trouve quelque plaiſir à me punir des torts de la Nature.

Ce qui m'étonne le plus, dit Télephe, c'eſt qu'avec cet abandon à l'amitié, avec ce ſentiment qui paroît tout envelopper dans ſes délices, vous conſerviez encore le courage & l'indépendance que demande la vertu. Comment votre amitié ten-
dre

dre & docile, vous a-t-elle laissé de l'énergie pour la sagesse?

Le goût que j'avois pour la vertu, répondit Cléophis, me livra tout entier à Mirène. J'abandonne aujourd'hui toute ma conduite a son ascendant. Je me sens disposé à toutes les vertus, parce qu'elles plaisent à Mirène. Peut-être l'austérité de la sagesse condamne-t-elle ce sacrifice entier de la volonté qui soumet l'homme à un autre empire que celui de sa propre raison. Mais assuré de ne pas m'égarer sur les traces de mon ami, qu'importe que je doive le bien que je fais à ma tendresse ou à mon courage?

Cependant Mirène arrive, & Télephe se sent entraîné vers lui. Ses premières affections ont été pour Cléophis, & changent tout-à-coup d'objet. Cléophis triomphe dans son cœur de l'effet que produit la présence de Mirène; il jouit avec un espèce d'orgueil de voir préférer son ami, & justifier ainsi le premier choix de son cœur.

Mirène raconta ce qu'il avoit appris à Gonnes. Les Celtes, dit-il, sont entrés en vainqueurs dans cette ville qui protégeoit toute la Thessalie. Les habitans épouvantés de la chûte de leurs murailles se sont réfugiés dans le vaste Temple d'Apollon, & en ont refermé les portes. Le vainqueur s'est présenté avec le redoutable bélier pour

forcer le Temple. Déjà les Thessaliens attendoient la mort, & imploroient le Dieu avec des cris lamentables, lorsque le Grand-Prêtre Orésus notre ami, l'ami d'Ophiroës a revêtu la robe de lin, & couronné sa tête du laurier sacré. Il a lui-même ouvert les portes du Temple, & se présentant à l'ennemi avec une contenance ferme: Vous venez sans doute, a-t-il dit, rendre graces aux Dieux immortels de la victoire qu'ils vous ont accordée; allons commencer le sacrifice. A ces mots, les Celtes étonnés ont déposé toute leur fureur; ils ont suivi Orésus, & se sont mêlés avec les Thessaliens qui ont fait retentir le Temple de Cantiques mélodieux. Tandis que la rage de l'ennemi étoit enchaînée par la présence des Dieux, & par l'effet de l'harmonie, Orésus a proposé la paix entre les deux Peuples. On a donné aux Celtes la rive droite du Pénée, & il faut, Cléophis, que nous abandonnions notre retraite. Malheureux ami! la destinée vous poursuit dans mes bras, & vous arrache à des lieux que la piété filiale vous avoit rendus si chers.

Qu'importe, dit Cléophis, que font les lieux pour le bonheur de l'amitié? En quelque climat que la fortune nous conduise, vous y porterez vos vertus, & j'y porterai ma tendresse; elles ont fait notre félicité, elles la feront encore. Nous trou-

verons par-tout de la terre & de la verdure, & je ſais ce qui manquoit à cette demeure pour ſatisfaire tous vos goûts. Nous en conſtruirons une nouvelle où vous n'aurez rien à déſirer; ces ſoins vont répandre un nouveau charme ſur ma vie. En diſant ces mots, Cléophis prit la main de Mirène, qui l'embraſſa avec une bonté touchante. Ami, lui dit-il, tu ſais ſi j'eſpère dans la vie d'autre bonheur que celui de ton amitié. J'ai craint que tu ne quittaſſes avec regret les arbres que tu as plantés, & dont tu te plaiſois à décorer mon aſyle. Pardonne à ma tendreſſe inquiète, d'avoir penſé que tu aurois des regrets en ſuivant Mirène. Je dois mieux connoître ton cœur. La crainte de t'affliger eſt le ſeul chagrin que puiſſe me faire éprouver la fortune.

Cléophis ne répondit point. Son ame étoit ſatisfaite, mais les larmes étouffoient ſa voix. Il s'éloigna un moment de Mirène, il n'oſoit pleurer devant lui. Mirène avoit dans ſes traits un caractère de grandeur & de force qui ſembloit condamner les mouvemens trop libres de la ſenſibilité qui s'attendrit.



LIVRE DOUZIÈME.

TÉLEPHE attendri, étonné n'oſoit interroger Mirène ſur le grand intérêt qui le conduiſoit dans la Theſſalie. Vous ſavez ſupporter les revers, lui dit-il, mais ils ne ſont pas mêlés de remords. J'avois fait le ſerment d'arracher aux Celtes l'infortunée Caridée, & je vois qu'il faut renoncer à ſatisfaire les Dieux. Mirène garda quelque tems le ſilence, comme un homme qui conçoit un vaſte deſſein, & qui en prépare les moyens. Il faut partir, dit-il à Télephe & à Cléophis, & nous avancer vers le Pénée, pour y arriver dans la nuit.

Il ne parla point pendant la route. Cléophis & Télephe le ſuivoient avec confiance & avec reſpect, & cherchoient vainement à pénétrer ſes projets, lorſqu'il parla ainſi : En arrivant hier ſur les bords du Pénée, j'ai trouvé les deux peuples déjà unis. L'image de Theutatés Dieu des Celtes étoit placée ſur les Autels, à côté des Divinités de la Theſſalie, & demain on immole des deux côtés des victimes. Les Theſſaliens offrent des géniſſes à leurs Dieux, & les Celtes doivent immoler Caridée à Theutatés. Depuis deux jours, elle eſt l'objet de leurs barbares ſolemnités. Auſſi-

tôt que le ſoleil a jetté ſes rayons ſur les ondes du Pénée, ils la promènent le long du rivage, la tête couverte d'un voile & ornée de bandelettes. Les Prêtres l'environnent, en adreſſant au Ciel d'horribles cantiques. Cependant j'ai vu parmi les Celtes des mouvemens de terreur & de compaſſion. Ce peuple n'eſt point auſſi féroce que ſemblent l'annoncer ſes conquêtes. La crainte d'offenſer les Dieux, en leur refuſant une victime, le conduit au fatal ſacrifice. Il craint ſur-tout d'offenſer ſes Prêtres qui menacent ſa pitié de tout le couroux du Ciel. Je les ai vus, ces Prêtres cruels, étaler l'orgueil du triomphe dans cette coupable fête, s'humiliant ſans réſerve devant l'image de leur Dieu, & promenant des regards impudens ſur la multitude qui les nourrit & qui les encenſe. Il faut prévenir leur crime. Ils paſſent la nuit entière autour de Caridée, ſous les chênes antiques de la forêt de Mimaonthe qui n'eſt pas éloignée d'ici. C'eſt-là qu'il faut pénétrer. Je m'avancerai avec Cléophis, tandis que Télephe caché près de nous attendra le ſignal pour venir enlever la victime.

Ils errent quelque tems dans les ténèbres; mais bientôt des gémiſſemens les avertiſſent qu'ils ſont près du lieu redoutable. Mirène hâte ſes pas, & donnant à ſa voix l'accent de la terreur : Prêtres

de Theutatés, s'écrie-t-il, on vous trahit. Déjà les Thessaliens, à la faveur des ténèbres, ont égorgé vos Chefs. Remontez vers la source du Pénée, & vous trouverez vos compagnons qui nagent dans le sang, & qui vont être écrasés par le nombre de leurs ennemis. Hâtez-vous d'aller ranimer leur courage prêt à s'éteindre. Ils parlent déjà de se rendre, & d'adorer les Dieux de la Thessalie. Aussi-tôt les Prêtres épouvantés se dispersent, & abandonnent la victime. Télephe l'emporte dans ses bras, & marche sur les traces de Cléophis & de Mirène. Il arrive avec eux sur les bords du Pénée qu'ils traversent à la nage, en soutenant sur les flots la victime évanouie. Mirène les conduit enfin dans la demeure d'Orésus, qui les reçoit comme des amis & des disciples d'Ophiroës. Il leur donne des habits, & fait allumer un grand feu. Télephe craint pour la vie de Caridée, il cherche à la ranimer; il lève son voile; il pousse un cri qui fait retentir la demeure d'Orésus. Il a vu Iphinoë : c'est elle-même, c'est son amante qu'il a portée dans ses bras, & dont il a sauvé la vie. Elle reprend le sentiment. Déjà ses yeux se sont ouverts; ils tombent sur Télephe qui remercioit les Dieux, en la pressant dans ses bras.

Fils d'Hercule, lui dit-elle, les Dieux veulent

donc enfin mon bonheur, puiſqu'ils ont préparé par tant d'évènemens le moment qui nous raſſemble. Caridée eſt libre. Lorſque vous m'eûtes abandonnée, j'envoyai Cléomède vers les Celtes avec une forte rançon. Nous trouverons à Toraxène la fille de Théoclès. Des barbares m'enlevèrent au retour d'un ſacrifice que j'avois fait à Vénus, pour lui demander votre retour & votre tendreſſe, & me vendirent aux Celtes. Je pris le nom de Caridée, dans l'eſpérance que le fils d'Hercule m'arracheroit de leurs bras. Votre ſageſſe vigilante a prévenu le ſacrifice auquel j'étois deſtinée. Êtes-vous content, Télephe? Êtes-vous prêt à pardonner? Ai-je expié par des dangers aſſez grands l'uſage coupable de ma puiſſance, & les égaremens d'un amour au déſeſpoir? Vous êtes généreux, Télephe. Venez vous montrer aux Agathyrſes. L'hiſtoire de vos nouveaux exploits ranimera leur admiration & leur amour, & votre amante heureuſe & punie vous devra la vie & l'Empire.

Vous devez l'un & l'autre, dit Télephe, à Mirène & à Cléophis. Dans le moment que les Celtes les arrachoient à leur plaiſible retraite, ils ſe ſont occupés de vos intérêts & des miens. Je leur dois la vie d'Iphinoë, je leur dois la mienne; & en diſant ces mots, il imprima un baiſer brû-

lant ſur la main de ſon amante. Oh ! ſi ces deux ſages privés aujourd'hui d'aſyle daignoient nous ſuivre, & honorer les Agathyrſes de leur préſence. O Mirène! vous trouverez près de Toraxène des vallons riants & fertiles, & la Reine peut vous aſſurer le repos & l'abondance qui conviennent à des ſages. Nous vous ſuivrons, répondit Mirène, mais arrachons-nous de ces lieux. Oréſus rétablira le calme entre les Theſſaliens & les Celtes, il va nous donner un vaiſſeau pour deſcendre le Pénée, & pour nous porter juſqu'aux frontières des Agathyrſes. N'attendons pas que le jour naiſſant éclaire les Celtes ſur l'abſence de leur victime.

Ils partent auſſi-tôt, ils paſſent entre les vaiſſeaux des Celtes qui couvroient le Pénée. Ils n'oſent ſe parler ni ſe livrer à la joie. Enfin ils entrent dans la mer, & perdent de vue le rivage. C'eſt alors qu'Iphinoë & Télephe commencent à reſpirer, & à ſentir tout leur bonheur. Ils ſe rappellent à quel prix ils l'ont acheté, ils reprennent l'hiſtoire de leurs longues infortunes qui les diſpoſe à l'attendriſſement & à une joie plus touchante & plus tranquille. On parla des guerres, des ſoins de l'Empire; & on jugea que ces grands objets étoient des obſtacles au bonheur, qu'on ne pouvoit le goûter que dans la retraite, & avec

des affections douces & constantes. Télephe éclairé par son initiation sur les vrais intérêts de l'homme dit à Iphinoë : L'hymen va nous unir en présence de vos Sujets. Faudra-t-il leur sacrifier le reste de nos jours, & donner à l'Empire les soins que nous devons à notre bonheur ? Pourquoi ne pas laisser aux Agathyrses la liberté de veiller à leurs intérêts & à leur défense ? Faudra-t-il que nous mourions sans avoir connu le repos & les douceurs de la vie ? Demandez à Mirène si Cléophis sur le Trône auroit obtenu sa tendresse ; demandez à Cléophis, s'il voudroit perdre l'amitié de Mirène pour une couronne. Iphinoë, soyons heureux, ne régnons point.

Fils d'Hercule, répondit Iphinoë, je crains le Trône plus que vous. Je pensois qu'il tenteroit le cœur d'un héros, & qu'il pouvoit favoriser les intérêts de ma tendresse. En renonçant à l'Empire, je n'ai pas l'avantage de vous faire un sacrifice, & je n'ai besoin pour mon bonheur que de vivre sous les loix d'un héros qui me pardonne & qui m'aime.

Ensuite elle raconta par quels évènemens elle avoit été conduite dans la Thessalie, & parla ainsi :

En revenant du Temple de Vénus à qui j'avois demandé votre retour, je ne sentis point ce

calme qu'on éprouve en sortant de la présence des Dieux. Occupée de pressentimens sinistres, l'avenir n'offroit point à mes yeux ces douces espérances qui font supporter les malheurs présens. Ma tristesse & ma terreur étoient à leur comble, lorsque j'apperçus dans la plaine trois hommes armés qui accouroient vers moi, & qui m'enchaînèrent sans me parler. Je baissai les yeux, je n'osois m'envisager moi-même; & plus occupée de ma honte que de mon amour, je crus que la mesure de mes douleurs avoit suffisament rempli ma carrière, & que je touchois à son terme. Je cessai de m'occuper des suites de ma destinée qui ne pouvoit être longue, & je ne désirai ni de connoître mes ravisseurs, ni de savoir en quels lieux ils me conduisoient. Nous marchions la nuit, & le jour nous restions cachés dans des cavernes ou des forêts sombres, & j'ignore le tems qui s'est écoulé depuis que je fus enlevée jusqu'à notre arrivée dans la Thessalie.

L'aspect de cette vallée riante & fertile agit enfin sur mes sens, & je crus revenir à la vie. Votre image vint me consoler encore, & pour la première fois je regardai le chef de mes ravisseurs. Son visage étoit triste & abattu. Vous paroissez malheureux, lui dis-je, comment donc pouvez-vous être cruel? Je fus cruel, me répondit-il, je

ne le ſuis plus. Des crimes paſſés m'ont fait abhorrer des hommes, & ne me laiſſent d'autre reſſource pour vivre que de commettre des crimes nouveaux. J'ai régné, j'ai révolté mes Sujets & mes voiſins. Échappé à la vengeance, je crains de rencontrer par-tout des ennemis dans la Thrace & dans la Grèce, & je viens vous vendre aux Celtes, le ſeul peuple qui ne connoiſſe encore ni mon nom, ni mes cruautés. Je ſuis Térée. Ah! Dieux, m'écriai-je, je dois à vos cruautés le bonheur d'aimer Télephe, & l'eſpérance de lui devoir la liberté. Il doit venir enlever aux Celtes une captive, & c'eſt ſon amante dont il briſera les fers. Je vous pardonne un crime qui va faire le bonheur de ma vie.

En diſant ces mots, nous vîmes un nuage d'encens qui s'élevoit de l'iſle de Daphné que le Pénée environne de ſes ondes. Déjà nous entendions le bruit des Cantiques dont les Vierges Theſſaliennes faiſoient retentir les airs. Ce ſpectacle intéreſſa ma curioſité, & je priai des bergers qui ſuivoient mon char de la ſatisfaire.

Les Theſſaliens avoient obtenu une trève des Celtes pour célébrer la fête de Daphné, fille du Pénée. Cette Nymphe pourſuivie par Apollon, demanda d'être changée en laurier. Elle fut exaucée, & l'arbre ſacré reçoit tous les ans le culte

des Vierges de la contrée. Elles viennent adorer le courage & la fierté de la Nymphe, & s'efforcent de s'associer à son triomphe, en jettant des regards de dédain sur les bergers qui s'empressent autour d'elles d'étaler leur soumission & leur amour. Elles se rassemblent par grouppes, se livrent entre elles à la confiance & à la joie, se parlent avec l'air du mystère, & insultent par des ris moqueurs les amans qui les environnent. Il faut que leurs gestes, leurs regards, tous leurs mouvemens annoncent que l'amitié de leurs compagnes est le seul objet de leurs desirs, & suffit à leur bonheur. Si quelque amante découragée manque de force pour armer son front de sévérité à l'aspect de son amant, on la renferme dans la retraite des Prêtresses de Daphné, & on lui fait expier par une année entière de solitude l'injure qu'elle a faite à son sexe, en reconnoissant dans les hommes un empire qu'elle devoit désavouer. Elle sort de cette retraite pour épouser son Amant qui lui reste toujours fidèle. Heureux, disois-je, le peuple qui ne regarde point comme des jeux de l'enfance, les effets de l'amour & qui en consacre l'importance par des fêtes! Oh! combien les Agathyrses seroient plus heureux, s'ils pouvoient renoncer à l'ambition de dominer & de vaincre pour chercher dans

la nature des ſources plus fécondes de leur bonheur.

Cependant on me conduit dans la forêt de Mimaonthe. C'eſt-là que ſous des chênes antiques réſident les Prêtres de Theutatés. Ils ſont les dépoſitaires de tous les tréſors des Celtes. Le farouche vieillard qui préſide à leur culte m'acheta de Térée, & me demanda mon nom. Je dis que je m'appellois Caridée. Grand Dieu! s'écria-t-il en ſe tournant vers l'image de Theutatés, ton courroux s'appaiſe, & ta bonté conduit ici cette captive pour réparer ma foibleſſe. Les tréſors de la Reine des Agathyrſes m'ont ſéduit, & je t'ai dérobé la victime que je t'avois deſtinée. Oublie mon crime. C'eſt encore Caridée qui arroſera tes Autels d'un ſang innocent & pur, nous rendra la victoire qui nous abandonne, & ramènera enfin ſur le peuple qui t'adore ta bienveillance égarée.

Ces mots me glacèrent le ſang. Je perdis tout-à-coup l'eſpérance. Je diſois dans ma douleur: Dieux de ma patrie! vous m'abandonnez à une Divinité barbare. Je me conſole de mourir. Mais ſi dans des tems plus heureux je préſentai à vos Autels un cœur pur & de riches offrandes, ne ſouffrez pas que mon amant ignore que c'eſt

l'amour qui m'a livrée à mes raviſſeurs, & que c'eſt à lui que vous me ſacrifiez.

La trève expira, & le lendemain je fus deſtinée au ſacrifice qui devoit conſacrer la paix. Pendant deux jours on me fit promener en pompe ſur les rives du Penée. Je devois mourir aujourd'hui, lorſque j'ai reçu de mon amant le pardon & la vie. Et je n'ai plus qu'à bénir les Dieux de toutes mes infortunes.

Télephe ne pouvoit parler. Ses yeux inondés de larmes exprimoient ſon raviſſement. Cléophis & Mirène jouiſſoient de ce ſpectacle avec la ſenſibilité la plus tendre. Si le ſage ſe défiant de ſon propre bonheur ne s'y livre qu'avec réſerve, il jouit ſans meſure du bonheur d'autrui. Les deux amis ſe tenoient par la main, & les yeux fixés ſur Télephe & ſur Iphinoë ſe communiquoient leurs touchantes émotions. Qu'il eſt beau le partage de la vertu! Le tableau de l'infortune lui prépare les douceurs de l'attendriſſement & de la bienfaiſance; la vue de l'homme heureux la ravit & l'enchante. Et il eſt encore des méchants ſur la terre!

Déja le vaiſſeau touche le rivage d'Enaphos. On aborde, & Mirène renvoie les rameurs pour inſtruire Oréſus du ſuccès de leur voyage. Iphinoë,

Télephe, les deux amis marchent long-tems dans des ſentiers inconnus, ſans voir aucune habitation. Les yeux perçans d'Iphinoë découvrent un Autel abandonné ſous le lierre & les brouſſailles qui le couvrent. Fils d'Hercule, dit-elle, comblez ma gloire & mon bonheur; que je rentre dans Toraxène honorée du titre de vôtre épouſe. Télephe prit ſa main, & ils s'approchèrent de l'Autel, où ils ſe lièrent par les ſermens de l'Hymen en préſence de Cléophis & de Mirène.

Non loin de l'Autel ils voient une cabane couverte de feuillages. Ils penſent qu'elle eſt la retraite de quelqu'infortuné qui pourra leur montrer la route de Toraxène. A peine ils ſont ſur le ſeuil qu'ils ſont frappés tous à la fois d'indignation & de pitié. Térée eſt étendu ſur la terre. Des pleurs coulent de ſes yeux; & la douleur colore ſon viſage animé par la fièvre & par la ſoif. Il reconnoît les quatre étrangers pour des victimes de ſa cruauté. Il ne doute pas qu'ils ne viennent pour ſe venger. Il eſt juſte que je meure, leur dit-il; mais ſi mes douleurs peuvent vous inſpirer quelque pitié, au nom des Dieux terminez ma vie ſans toucher à la bleſſure de mon bras. Les brigands qui s'étoient aſſociés à moi pour enlever cette jeune vierge m'en ont dérobé tout le prix, & m'ont cruellement bleſſé.

Je mérite mon ſort; mais je vous jure par tous les Dieux que mes douleurs ſont ſans bornes, & qu'une mort prompte doit ſuffire à votre vengeance.

Cléophis avoit déja diſparu pour aller chercher de l'eau autour de la cabane. Iphinoë détachoit ſon voile pour envelopper la bleſſure. Téléphe & Mirène raſſembloient des feuillages pour que le malheureux fût couché plus mollement, & Térée fondoit en larmes. Alors Mirène s'adreſſe à Télephe : Voilà, dit-il, l'ennemi que vous avez deſiré cent fois de tenir dans vos bras, pour lui arracher la vie, & remercier les Dieux qui vous auroient donné la vengeance. Ainſi vous l'auriez ſouſtrait au plus affreux des ſupplices. Il ne pleureroit plus ſa proſpérité paſſée, il ne recevroit plus des ſecours de ſes ennemis, il ne verroit plus dans l'avenir des regrets longs & amers, il ne ſeroit plus tourmenté par une cruauté impuiſſante. Songez-y bien, Télephe : la force & l'indignation peuvent châtier le crime; le tems s'eſt réſervé le ſecret de le punir; & pour ſe venger du méchant il ne faut que le laiſſer vivre. Pardonnez, dit-il enſuite à Térée, ſi je rappelle des ſouvenirs amers lorſqu'il faudroit vous conſoler. Je plains vos maux; mais je ne dois point ſacrifier à la pitié les leçons de la ſageſſe.

Laiſſerons-nous

Laisserons-nous cet infortuné sans secours, dit Cléophis ? Je lui dois mon bonheur ; il a redoublé ma tendresse pour Mirène. Et moi, dit Iphinoë, je lui dois le bonheur d'aimer Télephe. Qu'il vienne dans nos Etats ; il n'aura plus besoin de crimes. Il peut, sous un nom étranger, recevoir des Agathyrses des secours qui prolongeront sa vie ; & de longs remords peuvent encore le réconcilier avec les hommes : l'image de son désespoir troubleroit mon bonheur. Suivez-nous Térée ; & que votre cœur, avant de mourir, connoisse la paix. Je n'en attends point, répondit Térée ; mais j'aime encore la vie. Je puis marcher, graces à vos secours, je puis vous conduire à Toraxène, & me soumettre à votre pitié ou à votre vengeance.

Il se lève en disant ces mots, & marche appuyé sur le bras de Cléophis qui éprouvoit un attendrissement dont il rougissoit, & qu'il craignoit de laisser paroître. Mirène sentit à l'instant ce qui se passoit dans le cœur de son ami. Ce que vous faites est bien, lui dit-il, ce n'est pas le méchant qui vous intéresse ; c'est l'homme qui souffre & qui a besoin de vos secours. C'est enfin celui dont la cruelle puissance resserra les liens qui unissent mon cœur & le vôtre. Ainsi le fils d'un matelot échappé du naufrage conserve

avec tendresse la planche inanimée qui porta son père sur le rivage. Vous espérez que l'exemple de vos vertus rendra Térée meilleur : vous vous trompez Cléophis ; mais vous le deviendrez vous-même.

Ils arrivèrent ainsi à Toraxène. La lune les éclairoit dans le silence de la nuit. Les portes du Palais ne s'ouvrent pas d'abord à la voix d'Iphinoë ; les gardes sont endormis ; mais Néocris veille dans l'agitation & dans les larmes. Les premiers accens d'Iphinoë ont frappé ses oreilles attentives ; elle se précipite de son lit, & dans un instant elle est dans les bras de la Reine. Elles pleurent long-tems ensemble. Le voilà, dit Iphinoë, voilà mon époux. Les Dieux m'ont rendu sa présence & sa tendresse. Je n'ai plus rien à leur demander. Cléomède... il est à Toraxène ; il a fait conduire dans sa patrie Caridée, répond Néocris, & Télephe est quitte envers les Dieux. Cléomas & Tophis délivrés de leurs fers par la puissance de Noerthès ont tenté de rétablir l'esclavage. Ils ont péri dans une sédition, & les ennemis de la liberté se sont enfin soumis aux Loix que vous aviez données. Tout est calme dans Toraxène. Tout cède à l'ascendant de la sagesse & de la vertu de Cléomède.

Télephe avant de se livrer au sommeil desire

d'embraſſer ce ſage qui arrive bientôt ſuivi de Néarſis & de Phidippe. Je dois à vos conſeils, lui dit Télephe, la ſageſſe & le bonheur. Sans vous je n'aurois point délivré mon amante, ſans vous, mon cœur égaré par des preſtiges qu'Ophiroës a fait diſparoître chercheroit encore dans l'éclat de la puiſſance des plaiſirs fugitifs & trompeurs. Demain Iphinoë deſcend avec moi du trône, pour aller goûter les douceurs de la retraite dans le riche domaine que le Limus arroſe de ſes flots. Non loin de là eſt un aſyle agréable qu'Iphiroë deſtine à Cléophis & à Mirène. Que les Agathyrſes ſoient libres. Cléomède les conduira mieux par l'exemple de ſes vertus que nous ne l'euſſions fait par l'autorité ſouveraine.

Fils d'Hercule, dit Cléomède, il n'eſt pas tems de vous livrer au repos. Un peuple ſans lumières & ſans mœurs n'eſt pas digne de la liberté. Il faut un Roi aux Agathyrſes ; & vous êtes condamné à régner encore.

Cléophis s'apperçut que le diſcours de Cléomède affligeoit les eſpérances de Télephe, & il parla ainſi.

Pardonnez, ſage Cléomède, ſi un étranger oſe vous éclairer ſur les intérêts de votre patrie. Votre prévoyance allarmée cherche à retarder le bonheur d'Iphinoë & de Télephe qui ſont fati-

gués de leurs infortunes. Vous craignez qu'un Peuple ſans lumières & ſans mœurs ne faſſe repentir de ſes bienfaits le Souverain qui lui aura remis ſa puiſſance. Vous vous trompez Cléomède ; le premier effet de la liberté ſera de rendre les Agathyrſes plus ſages, ſi elle ne commence à régner qu'avec les Loix. Sous un Roi juſte les hommes peuvent être aſſujettis au devoir, & forcés de concourir à l'ordre & à la ſplendeur de l'empire. La volonté du Souverain excite la pareſſe, réprime l'audace. Mais les hommes ne deviennent éclairés & juſtes que par leur propre volonté. Ainſi les rameurs obéiſſant à la voix d'un Pilote expérimenté, conduiſent heureuſement le vaiſſeau à travers les écueils & les tempêtes ſans devenir plus habiles. Mais ſi vous leur faites manier tour-à-tour le gouvernail, les dangers réveillent leur induſtrie, leurs idées ſe multiplient, leur jugement s'éclaire, & bientôt ils concourent tous à la perfection de l'art, avertis par l'intérêt & par la crainte.

C'eſt un bien que la juſtice commande aux hommes ; c'eſt un plus grand bien que les hommes deviennent juſtes ; & l'objet le plus important des Polices humaines eſt de perfectionner les facultés que l'homme a reçues de la nature, en le mettant dans la néceſſité de les exercer. Les

Agathyrſes ne ſeront pas plutôt chargés du ſoin de leur police & de leur défenſe, qu'ils étudieront les droits & les devoirs de l'homme. Les ſages ſe multiplieront parmi eux, & par leurs conſeils & leurs vertus, adouciront les mœurs & perfectionneront les doctrines.

Avant de recevoir la liberté, l'Empire n'a beſoin que d'une Loi qui en enfantera de plus ſages. Les Loix de la Crète ne conviennent pas encore aux Agathyrſes. Il ne faut pas que le ſort nomme les juges chez des Peuples ignorans. Mais dans les pays les plus barbares, la multitude rend toujours hommage à la vertu. Renfermez dans l'urne ſacrée le nom de tous les Agathyrſes, & faites-en ſortir au haſard le nom de cent Citoyens qui nommeront les Magiſtrats, & ſoyez ſûr que la ſageſſe obtiendra toujours les ſuffrages.

Ainſi dès demain Télephe reconnu pour Souverain peut établir & conſacrer cette Loi par le ſerment de l'obéiſſance, & dépoſer enſuite ſans crainte l'autorité qui l'aura prononcée. Alors vous verrez que de toutes les libertés qu'un Roi peut accorder à ſon peuple, la plus précieuſe & la plus utile c'eſt de diſpenſer au gré de la juſtice & de la raiſon l'eſtime & la reconnoiſſance, & d'obéir ſans crainte à la vérité & à ſa penſée.

Cependant il faut aux Agathyrſes un Roi qui

donne le mouvement à la Loi, & qui l'anime ſans ceſſe pour la faire agir ſur la nation qui l'aura reçue; & tandis que la nature admet tous les hommes aux douceurs de l'égalité & de la vie privée, il faut qu'il y en ait un qui renonce au partage de ces véritables biens & qui s'immole au bonheur de tous. Un état libre ne doit pas exiger qu'un homme conſacre ainſi ſa vie entière à l'intérêt public, & la juſtice ne peut condamner perſonne à un ſi grand ſacrifice. Un Citoyen nommé pour régner, après une année employée à ce pénible devoir ſera libre de reprendre ſes occupations & de rentrer dans la route du bonheur. Télephe peut donc quitter le Trône, & ne pratiquer déſormais que les vertus d'un Citoyen heureux & ſage.

Ainſi parla Cléophis : Cléomède & Mirène approuvèrent ſes projets. Le lendemain ils furent exécutés par Télephe. Lorſque la trompette guerrière eut fait retentir les murs de Toraxène pour annoncer l'hymen & l'arrivée de la Reine, & appellé tous les Citoyens au pied du Trône, un cri général décerna le ſceptre au fils d'Hercule; il reçoit les ſermens de ſes Sujets, proclame les nouvelles Loix, & ordonne qu'on tire de l'urne ſacrée le nom de cent Citoyens qui doivent choiſir le plus ſage d'entre les Agathyrſes.

Tous les suffrages se réunissent sur Cléomède. Télephe lui remet le sceptre & s'éloigne enfin de Toraxène avec Iphinoë. Il emmène Cléophis & Mirène, les établit dans la demeure qu'il leur a destinée, & va s'établir enfin dans la retraite où le bonheur l'attendoit.

Le soleil éclairoit encore la terre, & ses derniers rayons paroissoient embraser les nuages de pourpre qui embellissent l'occident; & tandis que les ombres allongées répandoient un verd plus sombre sur les prairies, la lumière frappoit encore le sommet des arbres & des rochers. Les oiseaux faisoient retentir les bois de leurs cadences précipitées, & sembloient s'égarer dans les airs en voulant chercher un asyle contre les ténèbres. Iphinoë, dit Télephe, l'aspect de ces fertiles campagnes porte dans mon cœur un calme que je ne connoissois point encore. Il y a longtems que je vous aime, mais je ne vous ai pas encore aimée comme je vous aime aujourd'hui. Il me semble que mon amour commence avec le repos que nous allons goûter ensemble dans cette retraite. Nous y trouvons plus de bonheur que nous n'en avons apporté. Ah! dit Iphinoë, que tout ce qui nous environne soit heureux comme nous; que le sang des animaux ne souille jamais notre asyle! Respectons tout ce qui vit &

qui aime. Oh ! que je voudrois que les oiseaux qui font retentir ces bois puffent connoître le fentiment qu'ils m'infpirent, & s'approcher avec confiance pour recevoir mes careffes ! Combien de fois dans mon enfance affife auprès de mon foyer, lorfque les vents & les frimats attriftoient la nature & bouleverfoient les airs, j'ai defiré de faire partager aux animaux fouffrans les douceurs de mon afyle.

Iphinoë & Télephe vécurent long-tems, heureux par leur amour & par la fociété des deux fages qui les avoient fuivis chez les Agathyrfes : Cléomède, Phidippe, Néarfis fe réunirent fouvent dans cette retraite. Et les deux époux ne regrettèrent jamais le Trône dont ils étoient defcendus.

FIN.